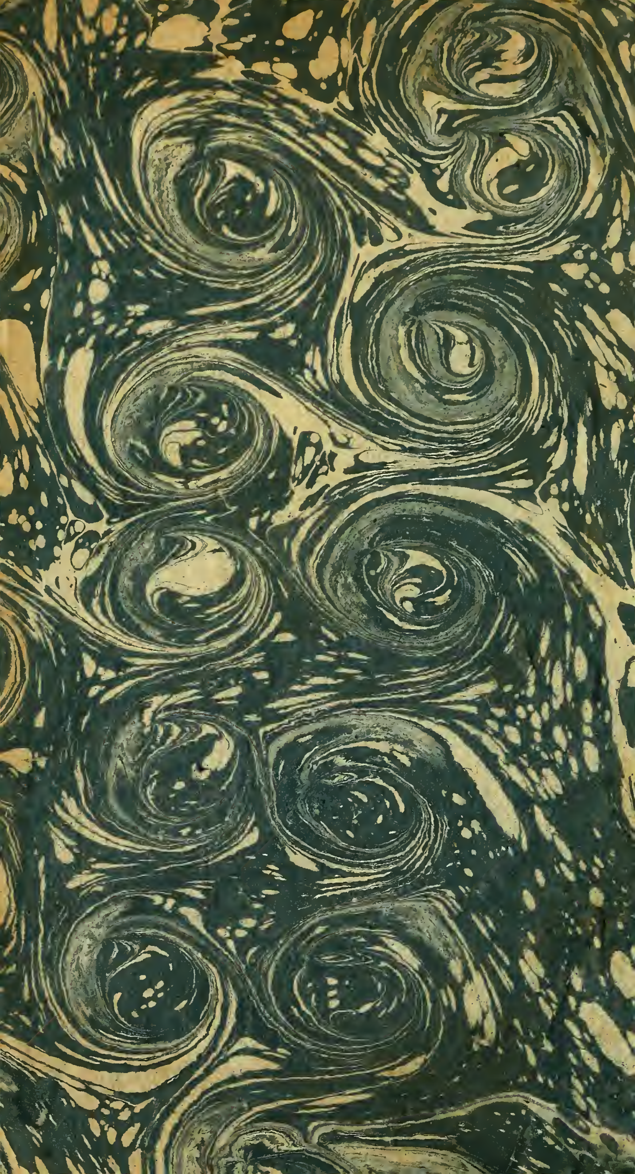
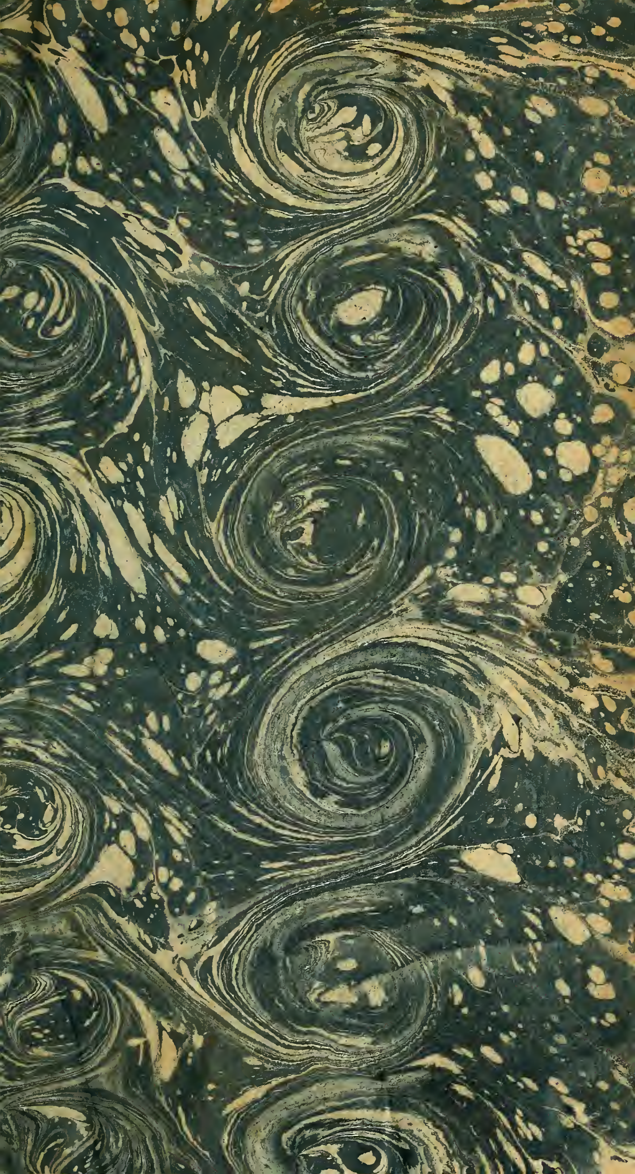






SUITE
DES
JOURNÉES AMUSANTES.

TOME QUATRIE'ME.

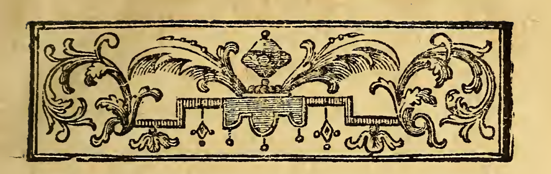


A PARIS;
Chez JACQUES CLOUSIER, ruë Saint Jacques, à l'Ecu de France.

M. DCC. XXXVII.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

TABLE

DU QUATRIEME TOME.



SUITE DES JOURNÉES AMUSANTES.

DIXIE'ME JOURNE'E.

QUELQUE plaisir que sentît Cephise à rester dans la maison d'Uranie, l'empressement qu'elle avoit à rendre Alphonse heureux, ne la fit point balancer à quitter cet aimable séjour. Elle ne vit pas plûtôt briller le Soleil, qu'elle prit congé

de cette belle focieté, avec des marques de tendreffe qui firent aifément juger que leur connoiffance deviendroir une folide amitié. Après fon départ, la Compagnie fe rendit dans l'Appartement de Julie, où la converfation roula quelque tems fur les avantures de Cleodon.

Pour moi, dit Orophane, j'avoue que je trouve incompréhenfible qu'on ait pû rendre une fille fauvage, auffi parfaite que Lelide nous eft dépeinte, & que je m'imagine quelque chofe de f rnaturel dans tout ce que nous a dit Cleodon. Je ne vois pas, interrompit Felicie, où vous pouvez trouver rien de trop extraordinaire en cela. Lelide n'a point été conçûe par des Sauvages; & quoiqu'elle y ait vû le jour, elle n'a point été formée de leur fang. Fille d'un François & d'une Angloife, il n'eft pas furprenant que la Nature lui ait con-

ſervé la raiſon, & les ſentimens avec leſquels elle étoit née, au préjudice d'une éducation barbare. Mais, ajouta Uranie, eſt-il plus étonnant de pouvoir inſtruire une Créature humaine, que d'apprivoiſer des Lions & des Tigres ?

Si on ne les apprivoiſe pas tout-à-fait, interrompit Thelamon, on les rend du moins obéiſſans & ſouples. Pline rapporte que Marc-Antoine fut le premier qui fit voir à Rome des Lions attelez à ſon Char pendant la guerre civile après la bataille de Pharſale: ce que les Romains regarderent comme une eſpece de prodige qui ſembloit leur préſager que les cœurs les plus généreux & les plus braves, ſeroient un jour aſſujettis à la puiſſance d'un ſeul Maître. Et je pourrois croire que c'en fut un auſſi pour Marc-Antoine, qui ne ſçavoit pas pour lors, qu'une paſſion funeſte l'aſſujettiroit lui-même au joug d'une

femme ſuperbe, qui lui feroit perdre la gloire de ſes grandes actions, l'honneur de ſes triomphes, l'Empire & la vie.

Les Romains, dit alors Alphonſe, ne furent pas les ſeuls qui prirent à mauvais augure de voir des hommes aſſujettir le Roy des animaux. Les Carthaginois eurent la même idée, lorſque Hanon leur Général trouva le premier la maniere de pouvoir conduire des Lions à la main, & de les faire aller par la Ville avec autant de facilité que des Chiens. Les Carthaginois inféreren de-là qu'ils devoient tout craindre d'un homme qui étoit capable par ſon génie & ſon adreſſe de dompter un ſi terrible animal, puiſqu'il lui feroit encore plus aiſé de faire du peuple ce qu'il voudroit, & que la liberté de la République ne pouvoit être aſſurée entre ſes mains; & ſur ce fondement ils lui ôterent le commandement & le bannirent.

Il faut, ajouta Julie, que les hommes de ce tems-là connussent bien peu l'étendue du génie des humains, pour donner dans de semblables erreurs. Si par des évenemens imprévus quelques-unes de ces conjectures se sont trouvées justes, combien y en a-t'il qui n'ont point eu d'effet? Ne voyons-nous pas amener ici les animaux les plus féroces par des hommes qui n'ont pour tout mérite, que de sçavoir l'art de les conduire, & de s'en faire obéir; & pourrions-nous sans honte juger, que ces sortes de gens pourroient assujettir des Peuples entiers? La reflexion de Julie est plaisante, dit Camille, & je crois que les Romains & les Cathaginois ne tiroient ces sortes de présages, que de la rareté des choses qu'ils voyoient arriver. Et quoiqu'il soit vrai-semblable qu'ils ne furent pas les premiers des hommes qui assujettirent des Lions, comme Hannon

fut le premier des Carthaginois qui les rendit dociles, & que Marc-Antoine fut le premier des Romains qui les fit atteler à un Char; la nouveauté du fait les porta à faire des reflexions superstitieuses ausquelles ils attribuerent les malheurs qui arriverent dans la suite à ceux dont nous parlons : puisque je suis persuadée que quand Hannon n'auroit point soumis des Lions, il n'en auroit pas moins été banni, & que Marc-Antoine n'eût pas été moins épris de Cleoparre, s'il n'en eût point attelé à son Char.

Voilà, dit Thelamon, me traiter de superstitieux très-agréablement sur ce que j'ai dit de Marc-Antoine. Vous avez tant de belles qualitez des Romains, répondit-elle en riant, que je ne crois pas vous offenser en vous reprochant quelques-unes de leurs foiblesses; mais je vous avouerai que j'ai un peu cherché à venger mon

ſexe que vous venez d'outrager dans Cleopatre, en la rendant reſponſable de la gloire de l'Empire & de la vie de Marc-Antoine. Ah! charmante Camille, reprit Thelamon, c'eſt une hiſtoire trop généralement connue, pour que vous puiſſiez prendre ſon parti. Tout l'Univers ſçait que ſans les charmes de cette Reine ambitieuſe, Marc-Antoine eût été au nombre des plus grands-hommes. Mais qui ſçait, reprit-elle, ſi ſans Cleopatre les mêmes malheurs ne lui ſeroient pas arrivez? Mais, lui dit Florinde, comme on ne peut ſçavoir que ce que l'on a vû, on ne peut auſſi les attribuer qu'à elle, puiſqu'elle ſeule les a cauſés. Et quoique je ſçache que vous penſez autrement que vous ne parlez, m'ayant dit cent fois que vous ne conceviez pas comment un homme comme Marc-Antoine s'étoit laiſſé ſéduire par une femme, dont il ſçavoit toutes

les rufes; je veux vous en dire un trait, qui vous contraindra de quitter le parti que vous prenez presentement.

Aprèsla bataille d'Actium, dans un de ces Feftins fomptueux que Cleopatre fçavoit fi bien donner, ayant remarqué que Marc-Antoine faifoit effayer tout ce qu'il buvoit & mangeoit, & prenant cette précaution comme une preuve de la défiance qu'il avoit en elle, elle réfolut de l'en guérir d'une maniere extraordinaire. C'étoit la coutume en ce tems-là d'avoir à ces fortes de Feftins des chapeaux de fleurs fur fa tête. La Reine d'Egypte qui avoit toujours foin que celui d'Antoine fut compofé des plus belles, les fit empoifonner; & lorfque par fes difcours pleins de charmes, elle l'eût mis en l'état qu'elle le fouhaitoit, & qu'elle le vît auffi enyvré tant d'amour que de vin, elle lui propofa de jetter les fleurs

de ſon chapeau dans ſa coupe, & de les boire, & qu'elle en feroit autant des ſiennes. Marc-Antoine qui ne ſçavoit qu'obéir quand Cleopatre parloit, défit promptement ſon chapeau, & en jetta toutes les fleurs dans ſon vin, & portoit déja la coupe à ſa bouche, lorſque Cleopatre mettant ſa main au-devant du vaſe : Arrête, lui dit-elle, Marc-Antoine, & vois de quoi l'on peut venir à bout quand on le veut : ces fleurs ſont empoiſonnées par mon ordre, juge de-là ſi la méfiance que tu me fais paroître, pourroit te garantir de la trahiſon, ſi j'étois capable de vouloir me défaire de toi, & ſi je pouvois vivre ſans toi. Et comme elle vit qu'il héſitoit à la croire, elle fit tirer à l'inſtant des priſons un Criminel condamné à la mort, & lui ayant fait avaler ce breuvage, il mourut ſur le champ aux yeux de Marc-Antoine. Il faut avouer, dit Julie, lorſ-

que Florinde eût cessé de parler ; que voilà une façon bien terrible de guérir quelqu'un de sa défiance, & je vous proteste que si j'eusse été Marc-Antoine, j'aurois redouté plus que jamais une femme capable d'une pareille action. Je ne pense pas, ajouta Alphonse, que la belle Camille se range presentement du parti de Cleopatre. Non, sans doute, répondit-elle en riant, & je puis vous assurer que je n'en ai jamais été.

Convenez donc, interrompit Orophane, qu'un homme est bien malheureux lorsqu'il se laisse charmer par de certaines femmes. Oui, sans doute, ajouta Thelamon, & sur tout ceux qui ont la suprême puissance, ou qui sont nez pour l'avoir ; car ils ne peuvent jamais connoître veritablement si ce sont eux qu'on aime, ou si c'est l'éclat de la grandeur qui les environne. Car enfin, un Roy qui croit être aimé

de sa Maîtresse, ne doit souvent ces marques d'amour, qu'à son ambition, & il n'auroit peut-être jamais touché son cœur s'il n'eût pas été Roy. Mais, dit alors Julie, il faut donc que les Rois ne puissent aimer véritablement eux-mêmes; car est-il possible d'accorder l'amour avec une défiance perpétuelle? S'ils croyent que l'objet qu'ils aiment, ne répond à leur ardeur, que parce qu'ils sont en pouvoir de faire & de dispenser les graces, leur passion doit être bien peu de chose; & si les Grands en general étoient prévenus de cette opinion, je trouverois celles qui les aiment de bonne foi extrémement à plaindre.

Cela leur feroit aisé à connoître, répondit Uranie; du moins, selon la façon dont je pense. Il me semble qu'une femme dont la tendresse n'a pour objet que celui qui l'a fait naître, non-seulement ne demande jamais, mais craint aussi de recevoir.

Ainsi un Prince qui vient à aimer une personne au-dessous de lui, peut connoître facilement le caractere de son amour par son desinteressement. Une Maîtresse qui n'exige ni grace ni fortune pour elle ou pour les siens, qui ne fait point valoir son pouvoir sur le cœur du Prince, qui ne se prévaut point de son autorité, qui ne s'occupe uniquement que du soin de lui plaire, & qui n'accepte ses dons que dans la seule crainte de l'offenser si elle les refusoit, mérite tout son attachement, puisqu'une pareille conduite prouve absolument qu'elle n'aime en lui que lui-même, & que quand le Ciel ne l'auroit pas élevé au-dessus des autres par la naissance, le rang ou les biens, il n'en auroit pas paru moins aimable à ses yeux.

Si les hommes faisoient ces sortes d'observations, interrompit Orophane, ils n'auroient qu'une Maîtresse pendant toute leur vie, puis-

qu'il eſt très-peu de femmes de ce caractere. Cependant, dit Felicie, il s'en eſt vû, & l'on peut en trouver encore, quoique je croye qu'il eſt bien difficile qu'une particuliere qui devient Maîtreſſe d'un Souverain, puiſſe être ſans ambition, puiſque nous avons vû de grandes Princeſſes & de puiſſantes Reines dans le cœur deſquelles cette paſſion a dominé.

C'eſt de toutes les paſſions, dit Orſame, celle qui me paroît la plus dangereuſe dans l'ame d'une femme, de quelque rang qu'elle puiſſe être : dans quel gouffre de malheurs n'a-t'elle pas plongé les Reines Brunehault & Fredegonde ? Il eſt vrai, dit Thelamon : cependant la différence de leur deſtinée, quoiqu'également criminelles, eſt une choſe qui m'a ſouvent porté à faire de ſérieuſes reflexions qui m'ont prouvé que la Providence qui ne fait rien que de juſte, a des reſſorts ſecrets, abſolument impénétrables à la con-

noiſſance humaine. De ces deux Reines, l'une meurt d'une mort violente par une punition exemplaire, & l'autre expire tranquillement dans ſon lit. Vous nommez-là deux femmes, dit Camille, dont je ne lis jamais l'hiſtoire ſans frémir, & j'avoue que je ne puis comprendre comment on peut ſuivre les mouvemens de la haine, de la colere & de l'envie à un point ſi exceſſif. Ces paſſions, interrompit Florinde, ont tant de rapport les unes avec les autres, qu'elles peuvent aiſément ſe confondre, & par conſéquent porter ceux qu'elles agirent à des actions tout-à-fait condamnables.

Pardonnez, belle Florinde, dit Thelamon, ſi je ne ſuis pas de votre ſentiment, & ſi j'oſe vous dire qu'il ſe faut bien garder de confondre la colere & l'envie avec la haine. La colere eſt un mouvement accidentel qui naît ordinairement des injures ou des inſultes que nous avons

reçûes directement ou indirectement, se proposant toujours des objets particuliers, mais dont l'ardeur peut s'éteindre par le tems & la soumission. La colere porte souvent à la vengeance, mais elle veut que celui qui en ressent les effets, connoisse la main d'où partent les coups. Voici la différence de la haine avec la colere : il y a quatre sortes de haine; la haine naturelle, la haine brutale, la haine mélancolique, & la haine humaine. La haine en general est une aversion & une horreur dans la Créature pour tout ce qu'elle se figure être contraire à son bien, ou préjudiciable à son contentement. Par exemple la Brebis hait le Loup, & la Colombe hait le Faucon, comme étant les ennemis qui les persécutent pour leur ôter la vie. Car il est necessaire de remarquer que tout ce qui est convenable à la nature est mis au rang du

bien, & qu'auſſi tout ce qui lui eſt contraire eſt mis au rang du mal. Mais pour bien entendre cela, il faut ſe ſouvenir que ſoit à l'eſprit, ſoit au corps, il y a une harmonie naturelle qui nous fait enviſager avec horreur tout ce qui peut en déranger le concert; & qu'ainſi l'homme étant de tous les animaux le plus biſarre dans ſes appétits & dans le goût des choſes qui ſe préſentent à ſes ſens, il eſt auſſi plus prompt que les autres au mouvement de la haine : ce qui le rend inſupportable à toutes les Créatures, & principalement à ſon ſemblable. La haine naturelle eſt une antipathie qui naît avec nous pour certaines choſes que nous ne pouvons voir, ſentir ou toucher ſans horreur, & avec leſquelles nous ne pouvons jamais compatir, ſans que nous en puiſſions rendre raiſon, ſe faiſant voir par les effets plûtôt que

par

par les caufes, & dont la Nature nous donne des exemples prodigieux dans les plantes, les animaux & les hommes. La haine brutale eft celle qui naît d'un tempérament cruel & barbare, fur lequel la raifon n'a jamais eu d'empire, & qui tenant de l'animal, eft plûtôt une rage qu'une paffion qui ne tend qu'à la perte & à la deftruction de ce qui lui fait horreur, cherchant à confumer jufqu'à la moindre partie.

Chofes dignes de bêtes féroces, ou de ces malheureux Antropophages qui n'ont d'humain que la figure: Tels font ces hommes qui non contens d'avoir vaincu & donné la mort à leurs adverfaires, font encore fentir à leurs corps toutes les cruautez & tous les opprobres de la rage la plus effrenée. Telle fut la haine de Thomiris Reine des Meffagettes, lorfqu'ayant pris la tête du grand Cyrus, elle la plongea dans un baffin rempli de fang, en

disant ces paroles barbares : *Assouvis-toi du sang dont tu fus altéré.* Cette haine déteſtable paſſe ſouvent à des tranſports ſi furieux & ſi pleins d'excès, que ceux qui la poſſedent ſe font un plaiſir brutal de manger la chair de leurs ennemis, & prennent du goût à la fumée de leurs membres jettez au feu. La haine mélancolique ne vient que de l'abondance exceſſive d'une bile noire & fumeuſe dont les vapeurs offuſquent, agiſſent, & tourmentent ceux qui en ſont poſſedez. Ces ſortes de gens ont en horreur les plaiſirs les plus permis, ils fuyent la lumiere & la ſocieté, ne veulent, ni être vûs, ni voir perſonne, s'écartant dans les deſerts, & s'y laiſſant ſecher de la haine qu'ils portent au genre humain, & de celle qu'ils ont pour eux-mêmes, ſemblables à cet Athenien qui portoit une ſi furieuſe haine aux hommes de la République, qu'il travailloit jour & nuit aux

moyens de leur fournir des inſtrumens & des cauſes pour les détruire.

La haine humaine eſt celle qui jette ſeulement quelques racines dans le cœur. Celle-là eſt une maladie de l'ame, d'autant qu'elle eſt unie au corps de l'homme, & dans ce ſens la raiſon pourroit la ſurmonter & la guérir; puiſque cette haine peut naître pour des choſes qui ne nous regardent pas particulierement, mais qui touchent le bien public, quelque mauvaiſe action commiſe à cent lieues de nous, ou contre l'Etat, ou contre nos parens ou nos amis, & qui pourroit plûtôt s'appeller une averſion generale pour le mal qu'une haine inveterée : ce qui la rend toujours très differente de la colere; puiſque l'on hait ſouvent ſans colere, & que l'on a de la colere ſans avoir de la haine. Je vous ai fait voir que la colere ſe peut guérir, mais la haine eſt incurable, le tems l'augmente & les remedes

l'irritent. C'eſt pourquoi les Poëtes nous diſent que lorſque Tigone fit mettre ſes freres Eteocles & Polynice ſur le même bucher, voyant que les flâmes s'entrepouſſoient, & ſéparoient leurs corps à demi brulez, elle s'écria : Hélas ! leur haine vit encore après leur mort. La vengeance que la haine excite eſt une vengeance cachée qui ne deſire que la ruine de ſon ennemi ſans ſe ſoucier qu'il ſçache ce qui cauſe ſa perte ; elle eſt ſatisfaite pourvû qu'il ſoit détruit. La colere eſt un mouvement véhément de l'ame qui la rend ſuſceptible de douleur. La haine au contraire rend l'ame impitoyable, & lui laiſſe attendre froidement la ruine ou la déſolation de ſon objet. La colere a des bornes, & celui qui en eſt pris contre quelqu'un, s'il lui voit arriver des malheurs au-delà de la vengeance qu'il en auroit pû prendre, il en a pitié, & voudroit que ſon infortune ne fût pas mon-

tée à ce point; au lieu que la haine ne laiſſe jamais de place à la compaſſion. A l'égard de l'envie, c'eſt ſelon moi le plus odieux de tous les vices; elle n'a pour objet que la félicité & les proſpéritez d'autruy, puiſqu'on ne porte jamais envie aux malheureux. L'envie ne répand ſon venin que parmi les hommes, s'attachant ſurtout à la gloire, cherchant à ternir l'éclat des belles actions: implacable ennemie de la vertu, elle eſt toujours injuſte.

En effet, quelle image de raiſon peut-on trouver dans une paſſion qui nous fait affliger de la proſperité d'autruy, comme ſi notre prochain nous faiſoit injure, parce qu'il eſt heureux! La colere éclate, la haine ſe découvre; mais les traits de l'envie ſont d'autant plus dangereux, que la baſſeſſe & la lâcheté qui l'accompagnent toujours, la contraignent à ſe cacher ſous un exterieur trompeur & rempli d'artifice. L'en-

vieux félicite un homme ſur ſes emplois, ſes actions, ou ſes richeſſes, d'un viſage ouvert, tandis que dans ſon ame il en ſeche de dépit & de rage, & n'a point de repos qu'il n'ait trouvé quelque occaſion de lancer ſes traits contre lui.

Il peut y avoir de juſtes haines, comme celles qui nous font avoir en horreur les pertes publiques, les perturbateurs de l'Etat, les ennemis de la patrie, les hommes méchans & vicieux, qui ſont ſans eſpoir de retour à la vertu, & les ennemis de Dieu & de la Religion : pour lors ces haines ſont légitimes, & deviennent une vertu; mais l'envie ne peut avoir de juſtes cauſes, puiſqu'elle ne tire jamais ſon origine que de la lâcheté du cœur. On ne diſſimule point la haine que l'on porte aux méchans, mais on cache avec ſoin l'envie, parce qu'elle n'a pour but que le bonheur des autres. Il eſt des haines qui ne détruiſent, ni la géné-

rosité, ni la magnanimité de l'ame ; & l'envie au contraire chasse du cœur toutes les vertus : elle s'allume & s'irrite des prosperitez d'autrui, ne déclinant qu'à mesure qu'elle voit périr la fortune ou les objets qui la causoient, s'éteignant ainsi qu'un feu qui n'a plus de matiere à consumer ; mais c'est un Phenix qui renaît de sa cendre, lorsqu'un nouvel objet la vient frapper : & comme elle en a toujours, on peut dire qu'elle ne périt jamais. Il est certaines haines que l'on peut guérir ou assoupir en faisant connoître à celui qui les ressent contre quelqu'un, que celui qui en est l'objet ne lui a fait aucun tort, ou qu'il est devenu honnête homme, ou qu'il saisit les occasions de bien parler de lui en son absence ; mais c'est vainement que l'on voudroit persuader la même chose à un envieux ; bien loin d'éteindre son envie en lui disant que celui qui en est l'objet lui a rendu

ſervice, qu'il eſt homme de bien, & qu'il a de la vertu : on la ralume plus vivement que jamais, ne pouvant ſupporter les proſperités ni les bienfaits de celui dont on lui parle ; d'autant que l'une vient de la bonne fortune, & que l'autre eſt un effet de la vertu, qui étant deux choſes recommandables, ſont par conſéquent ſuſceptibles d'envie. Mais comme d'une ſeule vertu on peut faire naître toutes les autres, un vice entraîne auſſi dans un autre, & fait tomber l'homme vertueux dans l'excès que nous venons de condamner, ſans qu'il puiſſe s'en empêcher.

L'envie fait naître la calomnie, & rien n'excite ſi fort notre colere & notre haine que les traits de la calomnie. Les outrages de la médiſance allument d'abord notre colere ; & ſi nous conſervons long-tems l'image de l'offenſe, nous nous dépouillons de la colere, & nous venons à haïr véritablement. Ainſi, quoique

quoique la colere ne ſoit pas de l'eſſence de la haine, elle en eſt ſouvent la cauſe : les maux que font la calomnie & la médiſance étant irréparables, la haine qu'elles nous donnent eſt incurable. On a vû de grands hommes qui s'étoient attachez à dompter toutes leurs paſſions, & qui après y être parvenus ont ſuccombé à la douleur de ſe voir calomniez; & ſe ſont laiſſez tellement emporter à leurs chagrins, qu'ils en ſont venus à concevoir un mépris général pour tout le genre humain ; la calomnie étant comme une puiſſance vague qui arrache des mains du Pilote le timon d'un Vaiſſeau. La calomnie inſtruite & conduite par l'envie, arrache la réputation, & flétrit la vertu la plus pure ; c'eſt ce qui fait qu'elle excite en nous un trouble auquel la raiſon eſt contrainte de ceder, & par-là donne une libre entrée à la haine dans nos ames. Tout ce qui tend à la deſtruction des biens de la

vie ou de l'honneur, ſont autant de ſujets de haine pour le cœur de l'homme. La haine que l'on prend pour les perſonnes que l'on a le plus aimées, eſt encore auſſi vive que celle qu'excite la calomnie, lorſqu'on ſe voit trompé dans la bonne opinion que l'on en avoit; qu'au lieu de vertu, on n'y découvre qu'ingratitude & qu'infidelité, il naît en nous un mépris ſi terrible, que nous ne pouvons en entendre parler ſans horreur & ſans haine. C'eſt ce qui fait qu'avant de donner notre amitié, nous devons éprouver le merite & la fidelité de celui à qui nous voulons confier de ſi riches treſors. Enfin tout ce qui eſt contraire à nos ſens, ſoit dans les hommes, les plantes & les animaux, tout ce que l'on invente, & ce que la nature produit, peut exciter la haine. Il faut cependant remarquer que les ames baſſes & lâches en ſont plûtôt agitées que les ames genereuſes; de-là vient que

les poltrons qui craignent tout, haïssent tous ceux qu'ils croyent en état de leur nuire chez les personnes distinguées par leur rang : en ceux qui sont nez sans courage, la haine degenere en cruauté. Tels étoient Caligula, Neron & tant d'autres Princes effeminez, dont la rage ne pouvoit être assouvie par les meurtres les plus effroyables. Et c'est par cette même raison que ceux qui ont offensé une personne puissante, lui portent une haine irreconciliable, qui leur fait desirer ou procurer la mort pour être délivrez de la crainte qu'ils en ont.

Je ne crois pas, dit alors Alphonse, que l'on puisse mieux définir ces funestes passions : tout ce que Thelamon vient de dire m'a été sensible. Pour moi, ajoûta Orophane, je trouve qu'il est très-nécessaire que ces sortes de vices se rencontrent dans les hommes, puisqu'ils servent à faire briller ceux qui ne les ont pas,

& qu'ils viennent de donner à Thelamon une nouvelle occaſion d'enchanter nos oreilles. Je prévois, interrompit Uranie,que vos loüanges le vont embarraſſer ; & quoiqu'il les merite, je ſuis d'avis, dit-elle, en ſe levant, que nous les reſervions pour une autre fois, & que nous allions nous mettre à table. A ces mots elle prit Julie ſous le bras, & ſe rendit dans le Salon, où toute la Compagnie la ſuivit. Le repas ne diſpenſa point cette ſpirituelle ſocieté de rappeller pluſieurs endroits du diſcours de Thelamon, & malgré ſa modeſtie, il fut contraint d'entendre dire qu'il étoit l'homme du monde le plus aimable,& le ſeul digne du tendre attachement d'Uranie. Au ſortir du dîné on entra dans le Cabinet des Livres, où chacun ayant pris place, Orſame ouvrant la converſation le premier : Je ſuis fâché, dit-il, que la mauvaiſe foi qui regne dans la plûpart des hommes, faſſe tort à la

confiance qu'on doit avoir pour ceux qui ſont ſinceres. Rien n'eſt plus ſatisfaiſant que la loüange qui part du cœur ; & cependant on la confond ſouvent avec la flaterie & l'adulation, & la crainte de ne les pouvoir démêler d'avec la verité, fait que l'on s'en défie. Je vois bien, dit Thelamon, que ce diſcours me regarde ; mais je vous aſſure, mon cher Orſame, que je ne me méprends point ſur l'approbation que l'on donne ici à tout ce que je dis.

Je ſens parfaitement qu'elle eſt ſincere, tirant ſon origine d'une amitié ſans tache : non que j'aye aſſez bonne opinion de moi-même pour croire meriter vos éloges ; mais celle que j'ai de vous, ne me laiſſe aucun lieu de douter de la verité de vos paroles.

Ce n'eſt point entre des amis, dit Camille en riant, qu'il faut craindre la flaterie, c'eſt aux Grands ſeuls à la redouter ; la plûpart des loüan-

ges qu'on leur donne ayant toujours quelque chose de sordide & d'interessé. Il est vrai, ajoûta Florinde, que la plus grande partie des Courtisans s'embarrassent peu de la verité; & sçachant que la flatterie est un poison que les hommes avalent facilement, ils en prodiguent le breuvage avec d'autant plus de facilité, qu'ils sçavent profiter de l'yvresse, dans laquelle ceux qui le prennent ne manquent jamais de tomber. Je ne crois pas, répondit Uranie, qu'on puisse mieux confondre ces flateurs que le fit Louis XII. qui étant persecuté par un nombre de Courtisans, qui croyant lui plaire, le faisoient sans cesse souvenir des désagrémens qu'il avoit reçûs des domestiques de Charles VIII. son prédecesseur, le contraignirent à se faire apporter l'état de sa maison, ce qui fut executé sur le champ. Alors se l'étant fait lire, chacun de ces Courtisans s'empressa à lui faire

remarquer les noms de ceux qu'ils disoient l'avoir desservi, à chacun desquels Louis XII. mit une Croix; & lorsqu'il les eut tous marquez, il serra l'état sous la clef. Les flateurs ne douterent point que tous ces gens-là ne fussent perdus, & prirent même le soin de divulguer ce que le Roy avoit fait. La crainte les saïsit tous; les uns sortirent du Royaume, & les autres s'éloignerent ou se cacherent. Louis XII. instruit du sujet de leur frayeur, surprit toute sa Cour par ces paroles mémorables: Pourquoi fuir, dit-il, ne sçavent-ils pas que la Croix est la preuve de payement, & que par le merite de la Croix, tous les pechez sont effacez? Il donna ses ordres à l'instant pour les rappeller; & lorsqu'ils furent de retour, il les remit dans leurs postes, & par ce trait de bonté & de générosité confondit les flateurs, & s'acquit l'amour de tous ses Sujets. Voilà un trait d'au-

tant plus beau, dit Julie, que la pieté est jointe à la générosité : un Roy qui oublie les injures qu'on lui a faites, qui se fait des amis de ses ennemis, & qui loin de punir, pardonne & récompense, est doublement digne de la Couronne. Puisque nous sommes tombez, dit Alphonse, sur les reparties heureuses des Princes, j'en trouve une de Louis le Gros, qui marque un grand sang froid, avec un grand courage. Dans une bataille de ce Monarque contre les Anglois, s'étant trop avancé au fort de la mêlée, un soldat Anglois arrêta son cheval par la bride, & cria : Le Roy est pris. Pris, répondit ce Prince, ne sais-tu pas que même aux échets on ne prend jamais le Roy, & lui déchargea un coup de massuë sur la tête qui le fit tomber mort à ses pieds. Je vous avouë, dit alors Orophane, que ces sortes de presences d'esprit me surprennent toûjours. Je conçois fort que

de ſang froid, & ſelon les occaſions où il n'y a aucun péril, on peut avoir de ces reparties brillantes; mais que l'on ſe poſſede aſſez pour les dire lorſque l'on court un grand danger, je ne le comprends pas, & je crois qu'il faut être pour cela plus que héros. La réflexion d'Orophane, dit Orſame, me paroît juſte; cependant nous avons déja décidé que le ſang froid, la preſence d'eſprit & la prudence, étoient ſeuls capables de tirer les Généraux, les Miniſtres, les Rois & tous les hommes en general des affaires les plus périlleuſes. Entre les mots dits de ſang froid, ajoûta-t-il, en voici un de Louis XI. des plus plaiſans. Ce Monarque ayant confié le Gouvernement de Cambray à Maraſin, homme habile & plein de valeur, mais d'une avarice ſi déteſtable, qu'il pilla le peuple du Cambréſis, ſans épargner même les Egliſes, dont il enleva pluſieurs Reliquaires

d'or qu'il fit fondre pour en faire une grosse chaîne qu'il portoit à son col. Un jour qu'il vint faire sa Cour au Roy avec cet ornement, le Seigneur de Briquebec le voyant entrer, fit une génuflexion en signe d'adoration pour la chaîne. Louis XI. qui comprit la force de sa raillerie, voulant la pousser plus loin, lui dît: Briquebec, honore-la, mais n'y touche pas. Toute la Cour rit beaucoup de cette repartie, & Marasin en eut tant de confusion, qu'il quitta la Cour dans le moment. Voilà, dit Uranie, sçavoir blâmer une mauvaise action d'une maniere royale; car en disant à Briquebec de l'honorer & de n'y pas toucher, c'étoit remontrer à Marasin ce qu'il auroit dû faire des Reliquaires que son avidité avoit profanez. Et j'avouë que ces sortes de bons mots ont pour moi des charmes inconcevables, les trouvant capables de corriger sans offenser directement.

J'aime encore les réponses dont la noble hardiesse ne tend qu'à conserver sa gloire ou celle de ses Maîtres, comme est celle de la Roche-du-Maine à Charles-Quint. Cet Empereur ayant assiegé en personne la Ville de Fossan, la Garnison Françoise lui députa le Seigneur de la Roche-du-Maine pour le complimenter, à qui Charles-Quint dit qu'il vouloit lui faire voir l'ordonnance & la beauté de son armée, ne doutant point qûe cela ne lui fît plaisir.

J'en aurois bien davantage, lui répondit la Roche-du-Maine, si je la voyois dans un grand desordre. Cette réponse fit connoître à l'Empereur qu'il avoit affaire à un homme d'esprit, & cela augmenta le desir qu'il avoit de lui montrer sa puissance : il monta à cheval, & fit en sa presence la revûë de ses troupes; après quoi il demanda à la Roche-du-Maine si aucun Prince de

l'Europe pouvoit aſſembler une ſi belle armée. Oüi, Sire, lui répondit-il, quand le Roi mon Maître voudra, il en mettra une ſur pied plus nombreuſe ſans être de toutes ſortes de Nations, en ne la compoſant ſeulement que des Gentilhommes de ſon Royaume.

Toute la Cour fut ſurpriſe de la hardieſſe de cette repartie; & l'Empereur qui ſentit la force de ce trait, cherchant à mortifier le Député, mit la converſation le ſoir à ſon ſoupé ſur l'étenduë de ſa puiſſance, exagerant ſes forces & ſes droits inconteſtables ſur pluſieurs Provinces de France. Puis s'adreſſant directement à la Roche-du-Maine, il lui demanda combien il y avoit de journées de Foſſan à Paris. Sire, lui répondit-il, ſi Votre Majeſté compte les batailles pour des journées, il y en a bien douze. Il eſt vrai, dit alors Camille, que voilà des réponſes pleines de majeſté, puiſque ſans

manquer au respect que l'on doit toûjours conserver pour les têtes couronnées, on soutient avec dignité la gloire & les interêts de son Maître.

Mais, continua-t-elle avec son enjoüement ordinaire, il seroit honteux pour moi d'être la seule qui ne pût rapporter un trait remarquable. En voici un qui vous fera d'autant plus de plaisir, qu'il est d'un Monarque dont la memoire nous sera toûjours chere. Après que Henri le Grand eut calmé les troubles de son Royaume, on sçait qu'il s'appliqua au détail de l'Etat, & qu'il y travailla si utilement pour la France, qu'il devint l'amour de tous ses Sujets. Un jour que la Cour étoit fort nombreuse, il arriva que toutes les Salles du Louvre étoient si pleines de monde, que le Roi eut de la peine à les traverser; & lorsqu'il fut sur le Perron, il vit l'escalier si rempli de Courtisans, que ne pouvant le des-

cendre, le Capitaine des Gardes se crut obligé de crier : Messieurs, vous pressez trop le Roy. Mais ce grand Prince se retournant : Non, lui dit-il, ma Noblesse ne m'incommode pas, elle ne presse que mes ennemis, puisque c'est avec elle que j'ai gagné tant de batailles, & remporté tant de victoires : il accompagna ces paroles de ses regards vifs & pleins de grace, avec lesquels les Princes cheris sçavent si bien assujettir les ames. Il eut aussi la satisfaction de voir sur tous les visages des marques de l'amour qu'on lui portoit, & du contentement qu'un éloge aussi parfait avoit fait naître. Il en conçut lui-même une joye si sensible, qu'il avoüa au Duc de Sully que de sa vie il n'en eut qui approchât de celle qu'il ressentit en ce moment. Voilà effectivement, dit alors Thelamon, le veritable chemin du cœur de tous les hommes, & ce qui nous prouve qu'un seul mot

avantageux de la bouche du Souverain, eſt ſouvent préferable aux plus grandes récompenſes. La douceur & l'affabilité dans un Monarque, font briller ſes autres vertus. Une parole, un regard, le rendent Maître de nos cœurs, & je maintiens que le pouvoir d'un Monarque eſt mille fois plus abſolu, lorſqu'il le doit plûtôt à l'amour de ſes Sujets qu'à leur crainte; & que pour avoir une autorité ſans bornes, un Roy doit autant s'attacher à ſe faire aimer de ſes Sujets, qu'à ſe rendre redoutable à ſes ennemis.

Le reſpect que l'on ne doit qu'à l'éclat de ſon rang, eſt un reſpect forcé, qui n'étant cimenté que par l'habitude & le préjugé, ne porte les peuples qu'à une obeiſſance froide & languiſſante; mais lorſque par ſes vertus un Monarque oblige ſes Sujets de joindre l'amour à l'obéiſſance qu'ils lui doivent naturellement, il n'eſt rien que l'on ne ſe ſente capa-

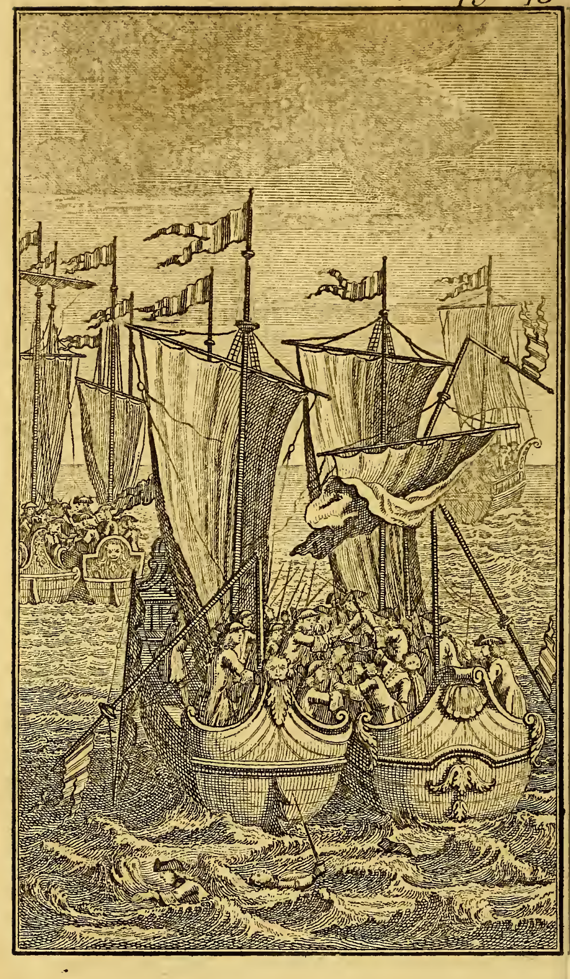
ble de faire pour lui plaire. Les biens, les vies lui ſont prodiguez avec joye au moindre beſoin qu'il en a, & ce zele va ſi loin, que l'on ſe cróit encore trop heureux de pouvoir lui être utile. Mais, continua-t-il, je crois qu'il eſt tems que nos réflexions faſſent place au plaiſir de la promenade, & je m'apperçois depuis quelques momens que les Dames voudroient profiter de la beauté de cette après-midi.

Je trouve, dit Florinde en ſe levant, que nous profitons toûjours parfaitement des beaux jours, puiſqu'on ne peut mieux les employer que nous venons de le faire. N'importe, répondit Uranie, un tour de terraſſe ne fera point de tort à nos entretiens. Alors elle prit le chemin du Jardin, où toute la Compagnie la ſuivit. On fit pluſieurs tours d'allées; après quoi on ſe rendit ſur la terraſſe qui donnoit ſur l'eau. Chacun y ayant pris place ſelon ſon inclination,

clination, Felicie regardant la Compagnie avec une finesse qui sembloit la préparer à quelque chose d'extraordinaire, je me crois obligée d'avertir cette societé que la modestie d'Uranie l'a fait manquer à la loi qu'elle a elle-même établie chez elle. Je sçais, sans en pouvoir douter, qu'elle a fait une histoire dont la lecture nous est dûë, & dont elle veut sans doute nous frustrer, puisqu'elle garde le silence sur un ouvrage qui ne peut manquer d'être interessant. En verité, répondit Uranie en riant, je ne m'attendois pas à la piece que me joüe ici Felicie, mais je vois bien qu'elle veut se venger de ce que je lui ai fait un mystere de cette histoire.

Voilà la premiere fois, interrompit Orophane, que Felicie a découvert un secret pour avancer notre satisfaction; car enfin j'ay toûjours sur le cœur le mystere qu'elle nous fit de l'histoire d'Olimpe, que nous

n'apprîmes que ſix jours après qu'elle nous en eut parlé. Elle le devoit, dit Julie, ce ſecret lui avoit été confié, & elle ne pouvoit parler ſans permiſſion. Mais ceci eſt different ; Uranie ne lui a fait part de rien, & ne lui a point demandé le ſecret ; ainſi elle a pû, ſans paſſer pour indiſcrete, nous découvrir une choſe où nous ſommes tous intereſſez. Je prévois, interrompit Camille, qu'Orophane en accuſant Felicie, & Julie en la défendant, vont former une diſpute qui nous privera de l'hiſtoire qu'a faite Uranie. Je m'y oppoſerai, dit alors Thelamon ; & comme j'ai encore plus de droit que Felicie de m'offenſer du myſtere d'Uranie, je la condamne à nous lire preſentement ſon Ouvrage. Je ne reſiſte point à cet Arrêt, répondit-elle ; mais ne croyez pas que cette Avanture ſoit un effet de mon imagination. Je l'ai trouvée en Eſpagnol, elle m'a plû ; je l'ai traduite,



& j'attendois que vous euſſiez quelques momens d'ennui pour eſſayer de vous en divertir. Sur ce pied-là, Madame, dit Alphonſe, nous ne l'aurions jamais entendue ; ainſi nous vous demandons en grace de ne pas rétarder cette augmentation aux plaiſirs que nous goûtons en ces lieux. Uranie ne ſe fit pas prier davantage, & tirant à l'inſtant ſon Manuſcrit, elle y lut ces paroles.



HISTOIRE

DE LEONORE DE VALESCO.

Nouvelle Eſpagnole.

APRE'S que l'Uſurpateur Olivier Cromvel eut affermi ſa puiſſance par la mort de Charles I. Roy d'Angleterre ſon Souverain, il chercha les moïens de ſe faire craindre de ſes voiſins, & de profiter des

divisions qui regnoient entre la France & la Maison d'Autriche; & tandis que par des esperances égales il amusoit les Ambassadeurs de ces deux Puissances qui étoient à Londres, & qui employoient toute leur politique pour l'attirer chacun dans leur parti, il formoit des projets dont ils ne pouvoient avoir connoissance. Il y eut même un tems où l'Ambassadeur d'Espagne parut l'emporter sur celui de France par les caresses & les propositions que Cromvel lui faisoit faire, sans pourtant en venir à la conclusion.

Cependant cet Usurpateur faisoit équiper une Flote de soixante Navires de guerre qu'il fit monter par huit mille hommes de ses troupes aguéries qui avoient remporté tant de victoires memorables sous son Commandement. Cet Armement allarmoit toute l'Europe, à la reserve des Espagnols, qui amusez par les caref-

ſes & les propoſitions de Cromvel, s'endormirent ſur la foi de ces apparences d'amitié. Mais quelle fut leur ſurpriſe, lorſqu'ils apprirent que cette Flote commandée par le Vice-Amiral Pen, avoit ſon rendez-vous aux Iſles de Canarie, & qu'elle devoit encore prendre deux mille hommes aux Barbades! Ils ne douterent plus de la tromperie de Cromvel, & que ſon deſſein ne fût de s'emparer des Places de leur domination dans les Indes Occidentales.

Ils envoyerent pluſieurs Corvettes qui furent aſſez heureuſes pour devancer la Flote Angloiſe, & porter l'allarme ſur toutes ces Côtes. Les Anglois firent quantité de deſcentes en Terre-Ferme ſans pouvoir s'établir nulle part. Les Eſpagnols ſe défendirent avec tant de valeur que leurs ennemis deſeſpererent de pouvoir former l'établiſſement qu'ils deſiroient. Ils rabatirent ſur l'Iſle de la Jamaïque, où ils prirent Port-Roïal

s'attachant vivement à cette Conquête. Dans une descente qu'ils firent aux environs de la Ville de Buenos-Ayres, ils pillerent une Maison de plaisance qui appartenoit à Dom Bernardo de Valesco Seigneur Espagnol, qu'ils trouverent sans défense, n'étant occupée alors que de Leonore de Valesco, fille unique de Dom Bernardo, & de quelques Domestiques qui furent tuez ou enlevez par les Anglois.

Leonore de Valesco étoit une jeune personne de seize à dix-sept ans, d'une taille avantageuse, & belle régulierement; mais mille fois plus aimable encore par les grâces de son esprit, & les vertus dont le Ciel l'avoit doüée. Elle étoit adorée de Dom Fernand Marquis de Padille, âgé de vingt ans, bien fait, sage, plein de valeur, & le plus riche Seigneur de tout le Pays. La charmante Leonore l'aimoit tendrement; & Valesco son pere approuvant leur

ardeur mutuelle, n'attendoit que la fin des troubles que la Flote Angloise avoit causez sur ces Côtes pour les unir par l'hymen. Et comme le Marquis de Padille faisoit sa premiere Campagne sous Dom Bernardo de Valesco, ses occupations guerrieres le forçoient d'être éloigné de Leonore. Elle s'étoit retirée pour quelques jours dans cette Maison de Campagne pour y revêr avec liberté aux plaisirs que lui préparoit une union dont elle faisoit tout son bonheur. L'instant où sa Maison devint la proye des Anglois étoit un de ceux qu'elle prenoit ordinairement pour s'entretenir avec Beatrix, l'une de ses filles, en qui elle avoit le plus de confiance. Leonore étoit non-chalamment couchée sur un lit de repos, écoutant Beatrix, qui étant d'une humeur vive & gaye, étoit à genoux devant elle, lui tenant les discours vifs & passionnez qu'elle jugeoit que Dom Fernand lui tien-

droit lorſqu'il la reverroit. Une converſation ſi intereſſante avoit mis le cœur de Leonore dans une ſituation tendre & tranquille, qui répandoit ſur ſon viſage mille graces nouvelles ; & il ſembloit que des momens ſi doux n'auroient pas dû être interrompus par des allarmes guerrieres. Ils le furent cependant ; les cris des Domeſtiques & le bruit des Soldats Anglois les tirerent de leur entretien. Leonore qui étoit naturellement courageuſe, ſortit du Salon en tenant Beatrix par la main, & ſe preſentant aux ennemis, avec une fierté qui ne la rendoit que plus belle, elle leur inſpira un reſpect qui la garantit des outrages qu'elle en pouvoit craindre.

Mais les ſentimens d'admiration qu'elle fit naître dans leurs ames ne purent l'empêcher d'être leur priſonniere avec Beatrix ; & comme il n'y avoit pas lieu d'eſperer de ſe défendre, ou d'être ſecourus, Leonore

nore ne hesita point à se rendre, comptant bien que par échange ou par rançon elle recouvreroit dans peu sa liberté : ainsi elle se laissa conduire aux Vaisseaux Anglois. Le Capitaine de celui sur lequel on la fit monter, s'appelloit Kerme, qui frappé de la beauté de Leonore, crut que de toutes les prises qu'on pouvoit faire sur les Espagnols, il n'y en avoit aucune qui valût une pareille Conquête. C'étoit, un homme de trente-cinq ans, vehement & présomptueux ; mais avec cela généreux admirateur de la vertu, & sçachant la respecter dans l'occasion. L'amour extrême qu'il sentit pour Leonore à cette premiere vûë, le contraignit encore à cacher sa violence naturelle ; il lui demanda pardon de celle qu'on venoit de lui faire, l'assurant d'un respect inviolable : il la supplia de se consoler d'un malheur dont il feroit tous ses efforts pour adoucir l'amertume.

Je ne ſuis point effrayée de l'accident qui m'arrive, lui répondit Leonore, avec une douceur mêlée de fierté ; & quoique je n'euſſe pas dû eſſuyer de ſemblables hazards, je ne puis m'oppoſer à la deſtinée qui l'a voulu ainſi ; & j'eſpere que vous ne me donnerez pas lieu de me repentir de cette reſignation, par les égards que tous les hommes généreux doivent avoir pour mon ſexe, & pour une perſonne de ma naiſſance. A ces mots Kerme lui ayant preſenté la main, il la conduiſit dans la Chambre de Poupe, où l'ayant laiſſée avec Beatrix, il retourna donner ſes ordres à ſes gens ; & ſur tout, ceux qui pouvoient lui aſſurer ſa priſonniere, défendant ſur peine de la vie de dire qu'elle fût en ſa puiſſance, quelque recherche qu'on en fît. Cette précaution ne lui fut pas inutile, puiſque Dom Bernardo de Valeſco qui commandoit une troupe de Cavalerie le long des Côtes

les plus exposées, fut d'une surprise extrême à cette triste nouvelle. Ne croyant pas que les Anglois osassent s'écarter des rivages de la Mer, il avoit permis à Leonore de se retirer dans son Château, qui étant fort avant dans les terres, ne lui paroissoit pas courir de risque. Sa douleur fut des plus vives, mais celle du Marquis de Padille ne se peut concevoir. Son désespoir éclata de mille façons différentes, sa jeunesse ne lui permettant pas la force d'esprit de Valesco, qui bien que des plus sensibles à ce malheur, cherchoit à consoler Dom Fernand, par des raisons qui auroient sans doute été bonnes à tout autre qu'à un amant fidele, aimé, & qui étoit sur le point de se voir heureux.

Ils envoyerent cependant une Corvete à laFlote ennemie qui étoit à la Jamaïque avec des Lettres du Capitaine Général des Côtes de Dom Bernardo de Valesco & du

Marquis de Padille. Le Général Anglois les reçut avec consideration, & fit soigneusement chercher Leonore. Mais Kerme qui avoit prévû à tout, & de qui l'amour s'augmentoit à chaque instant, fut si bien obéi, qu'ayant fait courir le bruit qu'elle avoit péri par les mains des Soldats qui avoient pillé le Château de Valesco, que cette nouvelle passant de bouche en bouche, & personne ne la contredisant, prit la forme de la vérité. Ainsi la Corvete retourna faire ce funeste rapport. Mais ce qu'il y eut d'extraordinaire, c'est que Valesco, qui avoit appris l'enlevement de sa fille avec grandeur d'ame, espérant la ravoir par échange ou par rançon, perdit toute retenuë à cette nouvelle, & marqua l'excès de sa douleur par mille paroles de désespoir; & que Dom Fernand qui avoit fait voir le sien à l'ombre seule de la perte de Leonore, sentit ranimer son courage en apprenant sa mort.

Non, Seigneur, disoit-il à Valesco, Leonore n'a point péri; ses charmes m'ont fait un rival. On me l'enleve, on me la cache, & je sens en moi des mouvemens de haine, de vengeance & de jalousie qui ne s'accordent point avec le désespoir que sa mort me causeroit si elle étoit véritable. Dom Bernardo, à qui la nature n'enseignoit point de semblables délicatesses, & qui se sentoit simplement allarmé d'avoir perdu une fille qui lui étoit infiniment chere, fit chercher exactement le corps de Leonore: & pour acquiescer en quelque sorte aux sentimens de Dom Fernand qu'il regardoit & aimoit comme son fils, il fit publier par tout de la part du Capitaine Général, que ceux qui en sçauroient des nouvelles, eussent à le déclarer, avec promesse de recompense. Cette publication eut son effet: Un jeune homme élevé chez Valesco, & qui étoit un des Domestiques qui

avoient ſuivi Leonore à la Campagne, ayant eu l'adreſſe de ſe ſauver pendant que les Soldats Anglois s'amuſoient à piller le Château, vint trouver Dom Bernardo, & l'aſſura que ſa fille n'étoit point morte, & qu'on l'avoit conduite avec Beatrix ſur les Vaiſſeaux Anglois. Cette découverte donna quelqu'eſperance au pere, & fortifia l'amant dans la penſée qu'il avoit un rival, & tourna toutes ſes idées à la vengeance, jurant une haine implacable à la Nation Angloiſe.

Cependant tout paroiſſant favoriſer l'amour & les deſſeins de Kerme, après la conquête des principales Villes de la Jamaïque, la Flote reçut ordre de retourner en Angleterre; ainſi l'amoureux Kerme en reprit la route avec ſa priſonniere, dont le cœur étoit dans une ſituation des plus touchantes. Elle s'étoit attenduë que ſon pere & ſon amant n'oubliroient rien pour la ravoir:

cependant elle voyoit mettre à la voile pour le pays ennemi sans entendre parler de l'un ni de l'autre : son courage, tout grand qu'il étoit, ne pouvoit tenir contre une si cruelle indifférence. Hé! quoi, disoit-elle à Beatrix, ce pere qui m'a élevée avec tant de tendresse! Ce pere de qui je semblois être l'unique espoir, il m'abandonne, & ne fait pas le moindre effort pour me ravoir : & lorsque la nature ne parle plus dans le cœur de mon pere, l'amour de concert avec elle pour me désespérer, paroît aussi s'éteindre dans l'ame d'un amant, dont je croyois faire toute la felicité. Dom Fernand m'oublie! Dom Fernand me sçait au pouvoir des Anglois, & ne tente rien pour m'en tirer. Ces reflexions accablantes arrachoient des larmes de ses yeux avec une abondance qui auroit attendri l'ame la plus barbare.

Quoique l'humeur de Beatrix fût gaye, la situation de sa belle Maî-

treſſe étoit ſi douloureuſe qu'elle n'eut pas de peine à s'y conformer. Mais ne voulant pas lui laiſſer des idées ſi funeſtes, elle n'épargnoit ni ſoins ni raiſons pour la conſoler. Vous ne devez point juger, Madame, lui diſoit-elle, ſur de foibles apparences de l'amour d'un pere, & de l'ardeur d'un amant. Le ſilence de Dom Bernardo juſtifie celui du Marquis de Padille; car enfin, ſi l'on peut craindre l'inconſtance d'un amant, on n'a rien à redouter du changement d'un pere. Ainſi quand Dom Fernand ſeroit infidele, Dom Bernardo n'en ſeroit pas moins tendre pour vous, & n'apporteroit pas moins ſes ſoins pour vous ravoir. Il eſt bien plus juſte de penſer que l'un & l'autre font actuellement pour vous tout ce que la tendreſſe paternelle, & l'amour fidele peuvent inſpirer à des ames généreuſes : mais qu'il eſt ici des interêts ſecrets qui vous cachent les mouvemens qu'ils

ſe donnent. Oui, Madame, continua-t-elle, voyant rougir Leonore, mon ſexe me rend trop attentive à ce qui vous touche pour ne m'être pas apperçûë que Kerme vous adore, & je ne doute point que ſon amour ne vous dérobe ce qu'un pere & un amant entreprennent pour vous.

Que je ſuis à plaindre, ma chere Beatrix, lui répondit-elle, s'il eſt vrai que Kerme ait de pareils ſentimens! j'en eus la penſée, mais je cherchois à la détruire pour ne pas augmenter mes peines. Cependant je n'en vois que trop la vérité, puiſque toi-même l'as pénétrée. Quoi qu'il en ſoit, Beatrix, ſoyez-moi fidele, ne m'abandonnez jamais; & ſur-tout, ne découvrons point à Kerme le ſecret de mon cœur, qu'il ignore le nom d'un rival qui m'eſt ſi cher pour ne pas expoſer des jours qu'il ne pourroit attaquer ſans me donner la mort. Laiſſons agir le Ciel protecteur de la vertu, & attendons

ſans foibleſſe le moment de notre délivrance. C'étoit ainſi que la charmante Leonore s'entretenoit, tandis que le Vaiſſeau qui l'éloignoit du Marquis de Padille s'approchoit de l'Angleterre, où elle ne fut pas plûtôt arrivée que Kerme la conduiſit dans une Terre qu'il avoit dans la Province de Kent, preſque ſur le bord de la Mer.

Ce fut là qu'avec un reſpect & une crainte dont elle ſeule le pouvoit rendre capable, il lui annonça, qu'excepté la liberté, rien ne lui ſeroit refuſé; & qu'en lui déclarant ſon amour, il lui fit connoître qu'il ne vouloit obtenir ſon cœur que d'elle-même, en ne la contraignant à répondre à ſa flame que par ſes ſoins, ſa complaiſance & ſa ſoumiſſion. Quoique Leonore dût s'attendre à cette déclaration, elle ne laiſſa pas d'en être affligée. Mais par une prudence qui ne l'abandonnoit jamais, elle lui répondit ſans mépris,

ſe contentant de lui faire entendre qu'elle ne devoit pas être regardée comme une priſonniere ordinaire, qu'elle n'étoit point eſclave, & dépendoit d'un pere, de qui ſeul on la pouvoit obtenir, & qu'elle ne connoiſſoit point de loix qui la puſſent ſouſtraire à l'obéiſſance qu'elle lui devoit.

Kerme qui vouloit véritablement toucher ſon cœur, & n'y employer que les voyes que l'honneur preſcrit, l'aſſura qu'elle auroit lieu d'être contente du reſpect qu'il ſavoit rendre aux perſonnes de ſa naiſſance, & de l'admiration que lui inſpiroit ſa vertu. Il lui donna des femmes pour la ſervir avec Beatrix, & donna ſes ordres pour qu'elle fût traitée en Maîtreſſe abſoluë de ſa maiſon, n'épargnant rien pour lui rendre cette ſolitude ſupportable.

Leonore étoit d'un caractere héroïque, d'une fermeté d'ame inébranlable, mêlant la douceur de

ſon ſexe au courage de l'autre; les actions généreuſes la touchoient, & elle fut gré à Kerme d'en uſer ainſi avec elle, d'autant plus qu'elle s'apperçut que dans toutes ſes actions il cherchoit à lui faire connoître que ſa vertu n'avoit rien à craindre de la violence de ſon amour. Cette certitude la rendit plus tranquille; & quoique le Marquis de Padille fût inceſſamment preſent à ſa penſée, & que leur ſéparation la touchât vivement, elle ſe ſentit moins agitée dans l'eſpoir que l'empire qu'elle prenoit dans la maiſon de Kerme, & ſur Kerme lui-même, lui fourniroit plus aiſément les moyens de ſe ſauver.

Kerme qui étoit attentif à ſes moindres mouvemens, remarqua aiſément qu'elle commençoit à goûter quelque repos: & comme il étoit l'homme de l'Angleterre le plus habile dans l'art de la navigation, l'étude de la Geometrie, &

les Mathematiques étant ses occupations ordinaires, il s'apperçut que Leonore avoit des principes de ces sortes de sciences, & qu'elle y prenoit quelque plaisir; cela lui fit naître l'envie de lui proposer de recevoir de ses leçons; elle y consentit, ne cherchant que les occasions de le distraire de son amour, & de l'empêcher de s'en entretenir.

Mais cette complaisance eut un effet tout contraire; car elle profita si bien, & elle devint si savante, que Kerme en fut surpris, & sentoit augmenter sa passion à mesure qu'il découvroit les beautez de son esprit. Tandis que cette belle prisonniere adoucissoit la rigueur de sa captivité par ces innocentes occupations, le malheureux Marquis de Padille sçachant que la Flote Angloise avoit quitté ces Mers, ne songea plus qu'à passer en Espagne, pour aller delà en Angleterre chercher Leonore. Dom Bernardo étoit

trop ſenſible à ſa perte pour s'oppoſer à un ſi juſte deſſein. Ainſi après avoir juré à Dom Fernand, qu'en quelque endroit que fût Leonore, elle étoit à lui, & qu'abſent comme preſent, il conſentoit qu'elle devînt ſa femme, ils s'embraſſérent, & le Marquis de Padille s'étant embarqué ſur le premier Vaiſſeau qui partit pour l'Eſpagne, arriva heureuſement à Cadix, & de là ſe rendit à Madrid, où il trouva moyen d'avoir un Paſſeport pour l'Angleterre. Il y paſſa, & ſe donna tous les mouvemens neceſſaires pour avoir des nouvelles de Leonore, ſans y pouvoir réuſſir. Et comme Kerme venoit rarement à la Cour, & que perſonne ne ſavoit qu'elle fût en ſa puiſſance, le Marquis de Padille n'en put rien découvrir, & ſe vit contraint de repaſſer à Madrid auſſi peu inſtruit qu'il en étoit parti. Mais ſa haine pour les Anglois s'étant accruë par la diffi-

culté qu'il trouvoit à ſavoir ce qu'ils avoient fait de Leonore, il ſollicita à la Cour d'Eſpagne, & employa tout le crédit de ſes parens, qui y étoient en grande conſidération, pour avoir le Commandement d'un Vaiſſeau de ſoixante pieces de canon qu'il offrit d'armer & d'entretenir à ſes dépens.

Des offres ſi peu communes déterminerent les Miniſtres à lui accorder ce qu'il demandoit. On lui donna un habile Capitaine en ſecond, de bons Officiers & des troupes aguéries. L'armement ſe fit à Cadix avec diligence; & lorſque tout fut prêt, il reçut ordre d'aller croiſer ſur les Côtes d'Angleterre. Il mit à la voile, ne reſpirant que le combat, bien moins par l'ardeur d'acquerir une gloire dont ſa valeur & ſon courage le rendoient ſûr, que par l'envie de ſe venger ſur route la Nation Angloiſe, de la perte de Leonore. Deux

jours après sa sortie du Port, il rencontra une Flote Marchande Angloise qui alloit à Lisbonne, richement chargée, escortée par deux Frégattes de cinquante pieces de canon chacune : il attaqua celle qui étoit sous le vent, & après une heure de combat il la coula à fond. L'autre Frégatte ayant tâché de gagner le vent pour venir au secours de celle qui étoit attaquée, étant arrivée à la demie portée du canon, justement au moment qu'elle couloit à fond, changea de manœuvre, & voulut prendre la fuite. Mais le vent ayant tourné au Nord, le Marquis de Padille l'eut bien-tôt jointe, & l'attaqua si vivement que le combat ne fut pas long. La Frégate arbora Pavillon blanc, baissa ses voiles, & vint à bord du Vaisseau victorieux. Dom Fernand la fit reparer en diligence, & monter par des Officiers & des soldats Espagnols; & profitant du vent poursuivit la

Flote

Flote Marchande, & l'ayant trouvée à l'embouchure du Tage, l'obligea à amener à bord de la Frégate, & la conduisit à Cadix.

Il donna avis à la Cour de cette premiere victoire, & tous les Officiers rendirent un compte si fidele de sa prudence, de sa conduite & de son courage, qu'on ne parloit plus que de lui à Madrid. En attendant de nouveaux ordres, il s'occupa à recompenser les Officiers, les Soldats, les Matelots, & il le fit de maniere à s'acquerir l'amour & l'estime des uns & des autres. Il fit radouber son Vaisseau, le fournit du nécessaire & du commode, comptant bien que la Cour d'Espagne ne le laisseroit pas oisif. En effet, il reçut ordre d'aller croiser sur les Côtes de la Jamaïque, & de faire ensorte de donner du secours aux Espagnols, qui se défendoient encore contre les Anglois dans cette Isle.

Tandis que ce jeune guerrier exe-

cute ce commandement avec une valeur éclatante, Kerme eut ordre de partir pour efcorter une Flote que Cromvel envoyoit à la Jamaïque, avec un renfort confiderable de troupes, de munitions, & des Ingenieurs pour y tracer de nouvelles fortifications. Il s'étoit fi bien accoutumé dans l'efpace d'un an qu'il y avoit qu'il retenoit Leonore captive, à l'entretenir d'un amour qui, tout rebuté qu'il étoit, faifoit tout fon bonheur, qu'il ne put apprendre fans douleur, qu'il falloit fe féparer d'elle. La crainte qu'elle ne profitât de fon abfence pour s'échapper, & de perdre par là un temps qu'il croyoit être des mieux employés, en cherchant à s'en faire aimer, le fit tomber dans une mélancolie qui le rendit méconnoiffable. Leonore qui s'en apperçut craignit d'abord qu'il n'eût appris quelque chofe de fes engagemens, & qu'il ne formât de funeftes deffeins contre fon pere ou fon amant.

Cette inquietude la rendit presque aussi triste que Kerme; mais il ne la laissa pas long-temps dans cette pensée : son amour lui ayant fait prendre une résolution qui ne pouvoit entrer que dans l'esprit d'un homme aussi violent que lui. Agité de cette nouvelle idée, il fut à l'appartement de Leonore, & l'abordant avec un air qui marquoit le trouble de son ame, il se jetta à ses pieds devant Beatrix, qui ne quittoit jamais sa Maîtresse. Je viens, lui dit-il, Madame, vous annoncer que mon devoir m'oblige à me séparer de vous, mais que la violence de mon amour ne permet pas d'y consentir. Alors lui détaillant l'ordre qu'il avoit reçû, il continua en lui disant qu'il avoit résolu de la mener avec lui; mais que pour accorder son amour avec sa réputation, & la garantir des traits de la médisance, elle n'y paroîtroit qu'en habit d'homme, & sous un nom

ſuppoſé, ainſi que Beatrix, qu'il vouloit qui ſuivît par tout ſes pas. Voilà, Madame, ajoûta-t-il, ce que j'ai réſolu, ou de me donner la mort à vos yeux ſi vous n'y conſentez.

Rien ne put exprimer la ſurpriſe de Leonore à cette propoſition: elle en conçut en un inſtant toute la conſéquence; mais elle connoiſſoit aſſez Kerme, pour ſavoir qu'il étoit capable de faire ce qu'il venoit de dire. Et reflechiſſant que ſa mort, loin de lui rendre la liberté, lui feroit courir des riſques plus grands que ceux où il la vouloit engager, ſongeant de plus que le voyage qu'il lui propoſoit la conduiſoit à la Jamaïque, elle prit ſon parti ſur l'heure, & prenant un air de majeſté qui fit trembler le Capitaine, tout hardi qu'il étoit: Kerme, lui dit-elle, j'aurois mille juſtes raiſons à oppoſer à ce que vous oſez exiger de moi; cependant je veux bien vous les épargner, & je conſens à vous ſuivre,

comme vous le ſouhaitez, pour reconnoître en quelque façon, par cette complaiſance, le reſpect que vous m'avez porté depuis que la guerre m'a miſe entre vos mains. C'eſt le ſeul motif qui m'engage à cette démarche par rapport à vous. Car enfin n'eſperez pas que le temps ou les occaſions vous rendent maître de mon cœur. Je vous eſtime, mais je ne puis vous aimer : cet aveu ſincere vous doit prouver la droiture de mes ſentimens. Cependant je vous ſuivrai, mais à condition que vous me jurerez, par ce que vous révérez le plus, que vous ne ſortirez jamais du reſpect que vous me devez. Kerme qui attendoit ſon Arrêt de mort, fut ſi tranſporté de joye au diſcours de Leonore, qu'oubliant ce qu'il avoit de cruel, il ne ſongea qu'au plaiſir de la voir conſentir à le ſuivre. Et comme l'eſpoir n'abandonne jamais les malheureux, & ſur-tout en amour, il ſe

flata que, puiſqu'il venoit d'obtenir une ſemblable grace, il ne lui ſeroit pas difficile de vaincre le reſte dans la ſuite. Il fit les ſermens que Leonore déſiroit, & lui proteſta qu'il ne la regarderoit dans le cours de cette expedition que comme un frere que l'on aime tendrement. Après cette aſſurance, il ſortit pour ordonner ce qu'il falloit pour ſon déguiſement, & la laiſſa avec Beatrix en liberté de s'entretenir ſur un pas ſi hardi. Cette fille en étoit dans un étonnement qui s'étoit répandu ſur toute ſa perſonne, & regardant Leonore attentivement : Quoi, Madame, lui dit elle, vous allez ſuivre Kerme, l'ennemi de votre Patrie, le rival du Marquis de Padille ! & vous allez le ſuivre déguiſée en homme ! Quel eſt votre deſſein, Madame ? Songez-vous aux périls que vous allez courir, & ſe peut-il que vous y penſiez ſans frémir ? J'ai prévû tes crainres & tes

remontrances, lui répondit Leonore : mais, ma chere Beatrix, que ferois-je enfermée ici, ſans eſpoir d'en ſortir, entourée de mille ſurveillans atentifs à mes moindres actions. Bien loin d'être effrayée des dangers de la guerre, je les affronterois avec joye pour rejoindre mon pere & Dom Fernand ; & c'eſt dans cet eſpoir flateur que je conſens à ſuivre Kerme. Il va faire voile à la Jamaïque. Quelle plus belle occaſion puis-je trouver pour me ſauver ? L'habit d'homme que je vais prendre me donnera des facilités que la retenuë de mon ſexe me défendroit de chercher. Je pourrai former des amitiez à la faveur de ce déguiſement qui ſeroient dangereuſes en l'état où je ſuis, & qui dans l'autre me ſeront utiles ſans danger. Tel qui me ſervira, comme étant ſon égal & ſon ami, me trahiroit ſous ma véritable forme. Enfin, je ne craindrai point d'inſpirer de

l'amour ; & quelque chose d'extraordinaire en moi m'assure en secret que cette avanture va finir mon esclavage, & me rejoindre à ce que j'aime.

Beatrix avoit de l'esprit, ainsi elle comprit facilement la force des raisons de Leonore;& ne cherchant plus à les combattre, elle reprit son humeur enjouée pour la distraire d'une espece de rêverie, dans laquelle la résolution qu'elle venoit de prendre la faisoit tomber de tems en tems. J'avouë, lui dit-elle, Madame, qu'il faut avoir l'ame aussi grande que vous, pour former des projets de cette importance ; mais moi, ajouta-t-elle en riant, qui n'ai ni pere ni amant à rejoindre, faites-moi la grace de me dire quelle figure d'homme je ferai parmi un monde de gens de guerre qui ne respirent que le carnage ? Je vous connois d'humeur à faire comme les autres, mais le Ciel ne nous a

pas

pas toutes formées de même; & je ne me sens nullement capable de me servir du sabre dont Kerme va nous honorer. Leonore ne put s'empêcher de soûrire de la crainte de Beatrix, & l'assûra sur le même ton qu'elle prieroit Kerme de la placer toûjours dans les endroits où il y auroit le moins de danger. Trois jours se passerent de cette sorte, au bout desquels Kerme envoya à Leonore des habits magnifiques pour elle & Beatrix, en la priant de s'y accoutumer, n'ayant plus que très-peu de tems à rester en Angleterre. Elle en mit un aussi-tôt, & elle parut si belle à Beatrix sous ce déguisement, qu'après lui avoir aidé à s'habiller, elle se hâta d'en faire de même, pour éviter, lui dit-elle galamment, de tomber dans une erreur fatale à son repos. Car enfin, Madame, continua-t-elle, je m'imagine si bien que vous êtes le plus bel homme du monde, que pour

me faire oublier que je ſuis femme ; il faut que je porte au plûtôt le même habit que vous. Lorſqu'elles furent en état d'être vûës, Kerme vint les trouver. Mais ſi Leonore avoit charmé Beatrix, de quelle admiration ne frappa-t-elle pas l'homme du monde le plus amoureux ? Il avoüa n'avoir rien vû de ſi beau en ſa vie. En effet, comme Leonore étoit d'une taille avantageuſe, noble & aiſée, cet habillement la faiſant paroître dans toute ſon étenduë, lui donnoit un air de majeſté qui inſpiroit le reſpect ; en même tems que l'éclat & la blancheur de ſon teint, la beauté de ſes traits, & ſes cheveux cendrez, flottans à groſſes boucles ſur ſes épaules, inſpiroient de l'amour. La pudeur de ſon ſexe, qui s'appercevoit à travers ce déguiſement, lui donnoit de nouveaux charmes, ne paroiſſant être que l'effet de cette noble timidité qui accompagne ordinairement la jeuneſſe bien élevée.

Kerme la contemploit avec un plaisir égal à son amour ; mais severe observateur de ses sermens, il lui rëitera qu'il ne la regarderoit plus que comme le plus cher de ses amis. Toute chose facilitoit le déguisement de Leonore ; son teint, sa taille, & la Langue Angloise, quoïque très-difficile, qu'elle s'étoit appliquée à apprendre, & qu'elle parloit dans toute sa pureté, la firent aisément passer pour être de la Nation ; & ce fut comme Anglois, & sous le nom du Chevalier de Lunley, que Kerme la presenta aux Officiers de son Vaisseau, lorsqu'il fut à Plimouth pour s'embarquer, qui ne purent la regarder sans admiration. Kerme mit à la voile, ayant pour conserve une Fregate de cinquante pieces de canon, Son ordre portoit qu'aussi-tôt qu'il auroit conduit la Flotte à la Jamaïque, d'y faire armer deux Vaisseaux de soixante pieces, & deux Fregates qui étoient

dans le Port Royal de cette Isle, & d'aller croiser sur les Vaisseaux Espagnols qui venoient en Europe. Son voyage fut heureux jusqu'à la vûë de la Jamaïque que le tems se couvrit, & lui fit essuyer une tempête si terrible, que la Flotte fut dispersée, & que son Vaisseau fut plusieurs fois sur le point de perir; ce qui seroit arrivé infailliblement sans son habileté. Après trente-six heures de tourmente, le tems s'étant mis au beau, Kerme ne voyant aucun Vaisseau de la Flotte, il tira plusieurs coups de canon pour signal, mais sans succès; ce qui lui fit prendre le parti de tourner la Prouë du côté de Port-Royal de la Jamaïque, comptant que sa Conserve & la Flotte y seroient arrivées; mais le vent ne lui étant pas favorable, il ne pouvoit y aller qu'en louvoyant. Il s'en approcha cependant, & découvrit un Vaisseau Espagnol qui pressoit vivement sa

Fregate, & fut témoin de sa prise, ne pouvant arriver assez promptement pour la secourir. Il fit pourtant si bien qu'il joignit l'Espagnol: c'étoit justement le Vaisseau du Marquis de Padille; ils se canonnerent jusqu'à la nuit avec un succès égal, & sur le minuit un gros tems les ayant séparez, l'Anglois se retira au Port-Royal de la Jamaïque, & l'Espagnol à Buenos-Ayres, où il fut reçû avec les acclamations que méritoient sa valeur & sa conduite. Dom Bernard de Valesco qui vint le recevoir, ne pouvoit se lasser de l'embrasser, ne l'ayant point vû depuis son départ pour l'Angleterre. Dom Fernand lui raconta le peu de succès qu'avoit eu ce voyage, & ils recommencerent leurs regrets sur la perte de Leonore. Ma douleur est excessive, Seigneur, dit-il à Valesco, & quoique vous soyez pere de Leonore, vous ne pouvez sentir comme moi,

l'horreur d'en être privé. Cependant mon cœur ne se peut refuser l'espoir de la retrouver ; & c'est dans cette idée que je ne néglige rien pour m'en informer. J'ai fait séparer les Officiers de la Fregate que j'ai prise, pour les interroger sur les soupçons qui me troublent : on va nous les amener, peut-être que nous trouverons dans leurs discours des clartez qui serviront à guider mes pas avec certitude.

Comme il achevoit de parler, il vit entrer les Prisonniers, entre lesquels il s'en trouva un d'un air si noble & d'une si belle phisionomie, que le Marquis de Padille prit d'abord de l'inclination pour lui. Vous me paroissez d'un air, lui dit-il avec civilité, à ne devoir rien ignorer des desseins de nos ennemis. Les droits que le sort de la Guerre nous donne sur vous, vous obligent à nous en instruire ; ainsi je vous prie de n'en rien déguiser, & de m'ap-

prendre qui vous êtes, votre nom & celui du Capitaine du Vaiſſeau que j'ai combattu.

L'Officier dont le cœur étoit attiré par la même ſimpatie qui lui avoit acquis celui de Dom Fernand, n'héſita point à le ſatisfaire, & s'énonçant avec cette noble hardieſſe que donnent la naiſſance & le vrai mérite, il lui dit qu'il étoit Ecoſſois, & s'appelloit Montroſe ; que celui qui montoit le Vaiſſeau qu'il avoit combattu ſe nommoit Kerme, & qu'il avoit ordre d'armer une Eſcadre au Port Royal de la Jamaïque, & de courir ſur les Vaiſſeaux Eſpagnols. Le nom de Kerme fit monter le feu au viſage de Dom Fernand, ſans pouvoir rendre raiſon de ce mouvement extraordinaire; il pria l'Officier de reſter auprès de Valeſco, ayant à l'entretenir plus particulierement, & fut rendre compte au Capitaine General, des deſſeins des Anglois. L'ordre fut envoyé dans tous les

Ports d'armer plusieurs Vaisseaux pour être en état de se défendre contr'eux, & même de les attaquer. Cependant le Marquis de Padille agité de mille pensées differentes, vint rejoindre l'Officier, & le regardant de façon à lui faire connoître l'estime qu'il avoit prise pour lui : Je m'étonne, lui dit-il, qu'étant d'un sang si fort attaché à ses légitimes Rois, vous serviez un Usurpateur. Montrose ne put s'empêcher de soupirer à ce reproche, & ne voulant pas se noircir dans l'esprit d'un homme qu'il commençoit d'aimer véritablement, il lui apprit que son peu de fortune étoit la seule cause de son attachement à Cromvel ; que les Cadets en Ecosse n'étant pas partagez de biens, il avoit été contraint de suivre le torrent pour soutenit le nom qu'il portoit ; mais que s'il trouvoit une occasion favorable de quitter le parti de l'Usurpateur, il la saisiroit avec joye, rougissant mille fois

le jour d'expofer fa vie pour celui qui l'avoit fait perdre à fon Roi. Le Marquis de Padille, charmé de cette ouverture, l'embraffa tendrement, & l'affûra que s'il le vouloit, il pouvoit déformais fe compter au nombre des Officiers Efpagnols, qu'il auroit lieu d'être content de fon fort; fe trouvant trop heureux de pouvoir arracher à l'Ufurpateur un homme de fa naiffance & de fon mérite.

Montrofe, fenfiblement touché de reconnoiffance, accepta le parti, & crut que pour marquer au Marquis de Padille l'attachement fincere qu'il auroit pour lui, il ne devoit lui rien cacher de fes affaires les plus fecretes : ce qu'il fit avec un épanchement de cœur fi véritable, que le Marquis de Padille lui conta à fon tour toutes fes avantures, & le défefpoir où il étoit de ne pouvoir rien apprendre de Leonore. Montrofe qui étoit vif & entreprenant,

lui offrit de le servir dans cette recherche. J'ai vû, lui dit Dom Fernand, tous les Officiers qui étoient à l'expédition de la Jamaïque, lorsque je fus à Londres, à la réserve de ce Kerme, dont je ne puis prononcer le nom sans fureur ; & il vous seroit aisé de dissiper mon trouble, s'il est vrai que vous ayez dessein de me rendre service. Je vous enverrois par une Corvete au Port Royal de la Jamaïque, sous prétexte de traiter de la rançon des Officiers Anglois & de la vôtre, & pendant cette négociation vous pourriez vous informer du sort de Leonore, & revenir m'en instruire. Montrose promit à Dom Fernand de s'acquitter de cette commission avec succès, & que quand ce seroit Kerme lui-même qui l'auroit en sa puissance, il sçauroit la découvrir.

Cette assûrance fit naître tant d'espoir dans le cœur de Dom Fernand, qu'il fit à l'instant partir Montrose

pour Port-Royal de la Jamaïque, où il fut reçû avec joye, étant aimé de tous les Officiers. Il exposa les propositions dont il étoit chargé; & comme elles étoient difficiles à accorder, il eut tout le tems de s'informer de Leonore, dont personne ne lui put rien apprendre. Désesperé de se voir trompé dans son attente, il s'avisa de lier conversation avec le Chevalier de Lunley : sa beauté, sa douceur & son affabilité lui en donnant souvent occasion. Et comme Lunley apprit de lui qu'il venoit de Buenos-Ayres, il fut le premier à l'interroger sur ce que l'on y faisoit, sans pourtant oser lui parler de Dom Fernand & de Valesco. Montrose répondit vaguement à toutes ses questions, en lui disant qu'il n'avoit rien appris de conséquence, sinon qu'on y regrettoit encore une Dame extrêmement belle nommée Leonore. Le Chevalier de Lunley marqua tant de trouble à ce

nom, que Montrofe qui le regardoit attentivement, chofe qu'il avoit faite à tous ceux à qui il en avoit parlé, crut que le hazard l'avoit juftement conduit auprès du rival de Dom Fernand ; & voulant connoître à fond tous les mouvemens de fon cœur, foit dans la crainte ou dans la joye : Mais, continua-t-il, on efpere que les pleurs qu'on a répanduës à fa perte, feront bien-tot effuyées par les Fêtes qui fe doivent faire au matiage d'une de fes parentes qui ne lui cede en rien pour la beauté avec le vaillant Marquis de Padille qui devoit époufer Leonore lorfqu'elle a péri. Un difcours fi peu attendu frappa tellement le Chevalier de Lunley, que le rouge qui lui étoit monté au vifage au nom de Leonore, fit bientôt place à la pâleur, & il lui fallut tout fon courage pour foutenir une nouvelle fi terrible. Pour Montrofe, il prit ce changement pour un retour à fa tranquillité, & le trouvant

trop beau pour n'être pas aimé, il ne douta nullement que ce ne fût lui qui eût enlevé Leonore.

Le Chevalier de Lunley ne pouvant ſoutenir plus long-tems une converſation qui le poignardoit, quitta Montroſe, l'ame penetrée de la plus vive douleur. L'Ecoſſois qui prenoit tous ces mouvemens pour des marques d'amour pour Leonore, perſuadé qu'elle étoit en ſa puiſſance, s'informa exactement quel étoit le Chevalier Lunley; & comme il apprit qu'on ne le connoiſſoit que pour un jeune homme que Kerme aimoit tendrement, & pour lequel il avoit une conſideration particuliere, il n'heſita point à croire que Kerme l'avoit ſervi dans l'enlevement de Leonore, & qu'il ne lui aidât à la cacher. Tandis qu'il faiſoit toutes ces perquiſitions, le charmant Chevalier de Lunley s'abandonnoit à tout ce que la jalouſie a de plus affreux.

Tu vois, difoit-il à Beatrix, qui avoit pris le nom de Ouefbi, tu vois fi j'avois raifon de me plaindre de l'indifference de l'ingrat Dom Fernand. Le perfide avoit fans doute trahi fa foi avant qu'il m'eût perduë, & mon abfence n'a fait que faciliter fon changement. Bien loin de me chercher & de me plaindre, charmé de fe voir delivré d'une amante qui le gênoit, il ne vit que pour fes nouvelles amours, & craint peut-être mon retour autant que j'avois la foibleffe de le défirer. Ouefbi étoit fi fort étonné d'une femblable nouvelle, que ne pouvant la croire, il courut chercher l'Officier Ecoffois pour s'en éclaircir avec lui; mais il ne le trouva plus. Kerme venoit de le renvoyer avec la Corvete, avec des propofitions qui lui paroiffoient plus raifonnables que celles du Marquis de Padille : ainfi le Chevalier de Lunley fut obligé de fe livrer entiere-

ment à sa douleur, sans esperance de consolation. Cependant Kerme ayant fait équiper son escadre avec une diligence incroyable, fut prêt à sortir du Port avant que les Espagnols, toujours lents dans leurs operations, fussent assemblez.

En effet, ils le virent rôder sur leurs Côtes, les braver & faire des prises à la vûë de leurs Ports, sans qu'ils pussent faire joindre leurs Vaisseaux. Le Marquis de Padille étoit au désespoir de se voir arrêté par l'indolence de ceux qui commandoient en chef. Montrose qui l'avoit rejoint, l'animoit encore par tout ce qu'il lui disoit du Chevalier de Lunley : il brûloit du désir de combattre un rival dont on lui faisoit un portrait si funeste à son amour, & lui jurant une haine implacable, il ne concevoit point de plus grande satisfaction que celle de le voir périr avec Kerme sous l'effort de son bras.

Deux accidens le tirerent d'intrigue, ainsi que les Espagnols: un gros tems s'étant élevé, sépara les Vaisseaux Anglois; celui de Kerme fut porté sur les Côtes de l'Isle de Cuba, presque vis-à-vis de la Havane. Comme il faisoit travailler à rétablir les désordres que le mauvais tems avoit fait dans ses manœuvres, la Sentinelle qui étoit sur la Hune, cria, *Navire*. Kerme prit aussi-tôt les lunettes à longue vûë, & crut voir un Vaisseau Espagnol; en effet il étoit de la fabrique de cette Nation: le vent lui étant favorable, Kerme lui donna la chasse, & l'ayant joint, il arbora Pavillon Anglois: mais il fut bien surpris de voir qu'un Vaisseau de quarante pieces de canon osât se mettre en devoir de le combattre.

Ses differentes manœuvres lui firent connoître que c'étoit un Forban; il l'attaqua vigoureusement, & trouva une résistance si peu attenduë,

tenduë, qu'il jugea qu'il ne se rendroit qu'à la derniere extrémité. La hardiesse de cet ennemi fut si grande, qu'il osa jetter ses crampons sur le Vaisseau de Kerme, l'accrocher & en venir à l'abordage. Ce fut alors qu'il fallut combattre corps à corps: les Anglois firent des merveilles, & repousserent plusieurs fois leurs ennemis: mais ce qu'il y eut de plus surprenant, fut le Chevalier de Lunley, qui le sabre à la main, couroit dans les endroits les plus périlleux, donnant la mort à tout ce qui s'offroit à son passage, & qui à la tête des plus déterminez sauta dans le Vaisseau des ennemis, qui n'ayant pas prévû cette temerité, en furent si fort étonnez, qu'ils commencerent à foiblir. La vaillante Leonore, dont le désespoir avoit armé le bras, faisoit des actions surprenantes. L'effroi de tomber entre les mains des Forbans, & de perdre l'honneur & la liberté, joint au mé-

pris de l'infidelité de Dom Fernand lui faiſoit faire de ſa vie, détermina ſon courage naturel à paroître dans cette occaſion, n'en trouvant pas une plus glorieuſe pour terminer les maux qu'elle reſſentoit. Kerme cependant fit paſſer tant de monde à ſon ſecours, que les Forbans ſe trouverent obligez de ſe retrancher ſur la Prouë, où on leur jetta un ſi grand nombre de grenades, qu'ils furent mis hors de combat, & emportez de vive force.

Alors les Soldats & les Matelots pouſſerent mille cris de joye; ceux des Forbans qui échapperent des armes des Anglois, furent mis à la chaîne. Tout l'équipage donna mille louanges au Chevalier de Lunley : chacun ſe racontoit les actions de valeur qu'on lui avoit vû faire pendant cette vive action : les Forbans même aſſûrerent que ſans la valeur prodigieuſe de ce jeune Guerrier, ils auroient remporté la

victoire. Kerme étoit dans une surprise qui ne peut être comparée qu'au plaisir qu'il ressentoit d'entendre l'éloge que l'on faisoit de tout ce qu'il avoit de plus cher. Il exalta comme les autres son courage & sa conduite, & tous les Guerriers de l'équipage applaudissoient unanimement & sans jalousie, à ce qu'il en disoit. Pour Lunley, l'état cruel de son ame le rendoit insensible à la gloire qu'il venoit d'acquerir. La crainte d'un honteux esclavage, & l'infidelité du Marquis de Padille lui ayant fait prendre cette résolution, il se croyoit mille fois plus à plaindre de n'avoir pas trouvé la mort qu'il cherchoit, qu'il ne se sentoit honoré des louanges qu'on lui donnoit.

Kerme ayant trouvé des richesses immenses dans le Vaisseau des Forbans, qu'ils avoient pillé sur ceux des Espagnols qui étoient chargez pour l'Europe, fit assembler l'équi-

page; & leur dit qu'ayant combattu si vaillamment, il étoit juste qu'ils reçussent le prix du sang qu'ils avoient versé; mais que personne ne connoissant mieux leur valeur que le Chevalier de Lunley, il le prioit de faire cette distribution selon le mérite de chacun. Le choix de Kerme fut applaudi generalement; & quoique Lunley par modestie voulût d'abord s'en dispenser, il fut charmé d'en être pressé; cette avanture lui ayant fait naître des idées, pour lesquelles il avoit besoin de gagner les cœurs de tout l'équipage. Il fit donc cette distribution, mais avec tant de graces & de justice, qu'il n'y eut personne qui ne fût centent. Entre les admirateurs de toutes les actions de Lunley, le Colonel Yvon, Gentilhomme Irlandois, Catholique caché, étoit un des pus empressez; & comme il joignoit à u ne rare valeur, & à une prudence consommée la ve-

ritable ſageſſe, Lunley avoit pris une eſtime pour lui, qu'il lui témoignoit à chaque occaſion qui s'en preſentoit. Yvon qui ne pouvoit concevoir que dans un âge ſi peu avancé, on fit ce que ce jeune guerrier avoit fait, ne trouvoit point de termes aſſez forts pour le louer, & le regardoit avec des yeux de pere. Lunley ne faiſoit plus rien qu'il n'eût Yvon pour conſeil & pour témoin. Kerme ayant fait radouber ſon Vaiſſeau & amarrer ſa priſe, ne ſongea plus qu'à trouver les moyens d'avoir des vivres. Pour cet effet il envoya ſa Chaloupe à l'Iſle de Cuba, à certains Villages qui ſont le long de ſes Côtes, demander ce qui lui étoit néceſſaire, les menaçant en cas de refus, de les ſaccager & de les brûler. Les Payſans effrayez, lui envoyerent tout ce qu'il demanda, qu'il fit payer exactement : enſuite il fit venir devant lui les Chefs des Forbans, & leur ayant dit qu'ils de-

voient se préparer aux plus rudes tourmens, s'ils ne l'instruisoient pas du lieu de la retraite de leurs Confreres: & voyant que l'on se mettoit en devoit de leur appliquer des meches brûlantes, ils promirent de découvrir tout ce que l'on souhaitoit sçavoir, si on vouloit leur accorder la vie. Kerme étoit trop habile pour les refuser; il les assûra de la vie, & même de la liberté, s'ils parloient avec sincerité. Alors le Capitaine des Forbans, nommé Sirmon, lui dit que ne doutant pas qu'il ne leur tînt la parole qu'il venoit de leur donner, il satisferoit à la sienne, en lui apprenant qu'ils piratoient depuis douze ans sur ces Mers; & que malgré des pertes considerables qu'ils avoient souffertes, les prises qu'ils avoient faites sur toutes sortes de Nations, les avoient mis en état d'armer quatre Navires, deux de cinquante pieces de canon, & deux de quarante, dont il venoit d'en prendre

un; que leur rendez-vous ordinaire étoit dans les petites Isles autour de Surinam, où ils avoient caché dans des soûterrains des richesses immenses qu'ils avoient pris sur la derniere Flotte que les Espagnols avoient fait partir de Panama pour l'Europe; & que s'il vouloit lui en faire part & à ses camarades, il lui promettoit de les lui découvrir, & de lui donner les moyens de combattre les autres Forbans avec avantage.

Kerme charmé de cette découverte, leur promit tout ce qu'ils souhaitoient, & ne songea plus qu'à rejoindre son Escadre, afin d'aller détruire ces brigands. Il remit à la voile, & trouva ses Vaisseaux à l'ancre dans la rade de Port-Royal de la Jamaïque qui l'attendoient. Il se munit de nouveaux rafraîchissemens & de nouvelles troupes: avec ce renfort il partit pour l'Isle qui servoit de retraite aux Forbans; mais par le conseil de Sirmon, il fit faire

l'avant-garde à la Fregate qu'il avoit prise sur eux, la faisant suivre par deux autres Fregates Angloises, comme si elles lui donnoient la chasse. Cependant Kerme tâcha de se mettre à couvert de Surinam pour n'être pas apperçû par les Forbans. La chose réussit comme ils l'avoient projetté : les voleurs ne virent pas plûtôt leurs Fregates, qu'ils leverent l'ancre pour aller à son secours ; mais le Chevalier de Lunley qui en avoit obtenu le commandement de Kerme, ne se découvrant qu'à la demie portée du canon, & ayant fait arborer Pavillon Anglois, leur fit tirer sa bordée si à propos & avec tant de succès, que le premier Vaisseau Forban en fut démâté.

Les Forbans surpris, & se voyant perdus, voulurent faire force de voiles pour éviter le combat ; mais ils furent coupez par Kerme, qui les attaqua si vivement, que désesperant de se sauver, ils prirent le parti

parti de vendre cherement leur vie. Ils se défendirent avec tant de courage & d'intrépidité, qu'ils firent périr beaucoup de monde de l'Escadre de Kerme. Le Chevalier de Lunley qui s'étoit attaché à la Fregate qu'il avoit démâtée, & presque coulée à fond, l'avoit obligée de se rendre; & se trouvant à la portée de l'une des deux qui se défendoient le plus vivement contre Kerme, il la mit entre le feu de son Vaisseau & du sien, qui fut si terrible, qu'après une heure de combat elle coula bas, sans en pouvoir sauver un seul homme.

La derniere étant envelopée de tous côtez, fut contrainte de se rendre. Kerme victorieux voulut alors mettre du monde dans ses chaloupes pour faire descente; mais Sirmon l'en empêcha, en lui disant qu'il y avoit encore dans l'Isle de leur retraite quatre cent Forbans: qu'ils avoient retranché les bords de

la Mer, & que dans ces retranchemens il y avoit quarante pieces de canon en batterie, & qu'il ne pouvoit s'expoſer à la deſcente ſans riſquer beaucoup: qu'il lui conſeilloit de mettre à la voile, & de faire ſemblant de ſe retirer, & de revenir la nuit du côté du Sud, où il lui montreroit un endroit par où il pourroit faire ſa deſcente ſans aucun péril; prenant les Forbans par derriere leurs retranchemens qui devenant inutiles, les lui feroit détruire facilement.

Kerme s'étoit ſi bien trouvé des avis de Sirmon, qu'il ne balança point à ſuivre encore celui-ci. Il lui renouvella ſes promeſſes, & ayant levé l'ancre, il trompa ſi bien les Forbans qui s'étoient préparez à une vigoureuſe défenſe, qu'ils crurent en être quittes. Mais le lendemain Kerme étant arrivé au Sud de leur Iſle, & Sirmon lui ayant montré l'endroit dont il lui avoit parlé,

Kerme mit ſes chaloupes en Mer, & envoya à terre autant de Soldats qu'il voulut ſans oppoſition. Ces Troupes étant deſcendues, le Chevalier de Lunley toujours attentif à ſaiſir les occaſions où il pouvoit trouver une mort certaine, lui en demanda le commandement.

Kerme frémit à cette propoſition; mais comme elle lui étoit faite devant trop de monde pour s'expliquer ouvertement, il ſe contenta de repreſenter au Chevalier que cette entrepriſe étoit trop périlleuſe pour un homme de ſon âge, & qu'il le prioit de trouver bon qu'il le refuſât. Lunley ne ſe rebuta point, & ſçut ſi bien profiter du pouvoir qu'il avoit ſur lui, que n'ayant point de raiſons valables à lui oppoſer, tout le monde connoiſſant ſa valeur & ſa prudence, ſe vit forcé de lui accorder ſa demande, à condition que le Colonel Yvon ne le quitteroit pas, & lui donneroit ſes avis.

Ils y consentirent avec joye l'un & l'autre, par l'estime particuliere qu'ils se portoient.

Lunley fit avancer ses troupes en diligence, dont il forma deux gros Bataillons, & un Corps de réserve. Dans cet ordre ils marcherent du côté des Forbans, qui surpris de se voir attaquez dans le moment qu'ils croyoient leurs ennemis bien loin, coururent aux armes; & se voyant pressez & culbutez de toutes parts, se rallierent & fondirent comme des furieux sur le premier Bataillon que commandoit le Colonel Yvon qui fit des actions héroïques. Son Bataillon fut renversé; cependant les fuyards se rallierent derriere le second, que les brigands attaquerent avec la même fureur: & quoique Yvon fît le devoir de Soldat & de Capitaine, tout étoit perdu sans le Chevalier de Lunley, qui ayant pris les Forbans en flanc, fit des actions de va-

leur si étonnantes, que ceux-mêmes qui le secondoient en étoient surpris. Il sembloit que la mort qu'il cherchoit n'étoit réservée que pour ceux que son bras frappoit. Les brigands ne purent résister à ses efforts : tout fut pris ou tué, & jamais victoire ne fut plus complette. On fit aussi tôt des signaux à Kerme qui vint à terre, où ayant appris la conduite que le Chevalier de Lunley avoit tenue, il ne pouvoit trop s'applaudir en secret d'avoir trouvé dans la femme du monde la plus aimable, tout ce que l'on pouvoit désirer dans un Héros. Yvon qui le regardoit comme un prodige de nature, n'en parloit qu'avec transport; les Troupes chantoient ses louanges, & le traitoient avec un respect & un amour que celui de Kerme seul pouvoit égaler.

Cependant il manda Sirmon qui lui découvrit les trésors que les Forbans avoient pillé sur les Espagnols:

on trouva des richesses considerables, dont Kerme remit encore la distribution au Chevalier de Lunley pour en faire part aux Troupes & aux Matelots. Sirmon fut récompensé au-delà de ses esperances; & Kerme, à sa priere, fit grace à ceux qui avoient échapé aux armes des Anglois, à condition qu'ils prendroient parti dans les troupes Angloises. Le Chevalier de Lunley qui ne doutoit point que Kerme ne saisît toutes les occasions qui s'alloient presenter, de l'entretenir des secrets de son cœur, voulut profiter du moment où tout étoit dans la joye, pour obtenir de lui le commandement du Vaisseau l'Hercule, de cinquante pieces de canon, qu'il avoit si vigoureusement conquis sur les Forbans, & qu'on avoit remis en bon état, pour éviter par ce moyen d'être dans le même Navire. Mais Kerme ne goutant pas cette proposition, lui representa avec

douceur, qu'il feroit beaucoup mieux fur fon Vaiffeau, & qu'il lui feroit plaifir de ne le pas priver de fa préfence.

Le Chevalier parut piqué de ce refus, & lui répondit avec affez de fierté, qu'il fembloit qu'il fût jaloux de la gloire qu'il s'étoit acquife, & le quitta fur le champ. Yvon qui craignit que cette alteration ne fût pouffée plus loin, & qui aimoit le Chevalier, reprefenta à Kerme qu'il ne pouvoit refufer cette fatisfaction à un ami plein de valeur & de prudence, fans l'offenfer vivement, & fans donner quelques foupçons contre lui. Kerme rêva long-tems fans pouvoir fe déterminer; mais enfin reflechiffant fur la façon dont le Chevalier de Lunley l'avoit quitté, & craignant fa colere plus que tout ce qu'on lui reprefentoit, confentit à lui accorder fa demande. Il embraffa Yvon en le priant de vouloir bien ne point

quitter le Chevalier : Car enfin, continua-t'il, je ne souscris à ce que vous souhaitez, qu'à condition que vous vous embarquerez sur son bord, que vous l'aiderez de vos conseils, & que vous en prendrez un soin extrême. Cette nouvelle, qu'ils furent porter l'un & l'autre au Chevalier de Lunley, remit le calme dans ses esprits, & l'on ne pensa plus qu'à mettre à la voile pour la Jamaïque : ce que l'on fit dès le lendemain de tous ces reglemens, & après avoir embarqué les richesses qu'on venoit de prendre.

Lunley cependant se trouvant en liberté de s'abandonner aux chagrins cuisans qui l'accabloient, parut d'une mélancolie si extraordinaire, que le Colonel Yvon qui étoit resté avec lui, ne put s'empêcher d'en être surpris. Et comme dans cette expedition, & même dans les occasions les plus éclatantes, il lui avoir remarqué un fonds

de triſteſſe dont il ne ſortoit que rarement, & qu'il l'aimoit d'une tendreſſe extrême, il prit le tems qu'il ſe vit ſeul avec lui, pour tâcher de découvrir ce qui ſe paſſoit dans ſon ame. Je m'étonne, lui dit-il, avec douceur, qu'après avoir acquis une gloire immortelle, & qu'étant comblé par la nature de tout ce qui peut rendre un Cavalier parfait, vous ſoyez ſi mélancolique. Avez-vous quelque ſujet de mécontentement ? Quelqu'un vous a-t'il offenſé ? Vous ne devez point douter de mon attachement, il eſt ſincere. Je vous ai aimé comme mon fils, du premier moment que je vous ai vû; vos actions, votre valeur & votre modeſtie vous ont acquis ſi parfaitement mon eſtime, que je ſerois prêt à répandre mon ſang pour vous, s'il étoit neceſſaire. Parlez, brave Lunley, ouvrez-moi votre cœur. S'il faut vous venger, diſpoſez de mon bras ; s'il vous faut rendre

quelque ſervice, je vous ſuis un ami entierement dévoué, & s'il vous faut du ſecret, je vous le jure inviolable. Ne croyez pas, continua-t-il, en le voyant changer de couleur, que ce ſoit un effet de ma curioſité qui me faſſe vous preſſer ainſi; l'eſtime & l'amitié la plus pure ſont les ſeuls motifs qui m'y engagent: ſçachant par experience qu'on ſoulage & qu'on trouve bien des remedes à ſes maux, lorſque l'on peut les partager.

Yvon parloit trop ſincerement pour que Lunley en pût douter. Son cœur qui ne cherchoit qu'à s'épancher, ſentit d'abord quelque joye de le pouvoir faire avec un homme dont la ſageſſe reconnue ne lui laiſſoit rien à redouter; mais cette même ſageſſe lui faiſant craindre qu'il ne blâmât ſa conduite, le fit héſiter quelque tems à lui répondre. Enfin faiſant un effort ſur lui-même: Je ſuis trop ſenſible, lui dit-

il en ſoupirant, aux marques d'eſtime que vous me donnez, pour ne vous en pas marquer ma reconnoiſſance par un aveu ſincere de ce que vous deſirez ſçavoir. Oui, vaillant Yvon, j'ai beſoin de votre bras, de votre conſeil & de votre diſcretion; mais avant que de vous reveler le ſecret le plus important de ma vie, faites-moi la grace de m'en confier un qui m'enhardira à me découvrir à vous avec plus de facilité. Vous êtes Irlandois, ſeriez-vous Catholique? Quelque danger, lui répondit Yvon, qu'il y ait à avouer cette Religion, en ſervant Cromvel, puiſque cela vous eſt neceſſaire, & que je vous ai dit que ma vie eſt à vous, je ne vous cacherai pas que je n'en profeſſe point d'autre.

Puiſqu'il eſt ainſi, repartit le Chevalier de Lunley, je puis vous apprendre, brave Yvon, que ſous l'habit & le nom d'un homme qui vous paroît couvert de gloire, vous

voyez la femme de l'Univers la plus à plaindre. Mais, continua-t'elle, le voyant reculer quelques pas, de l'excès de sa surprise, en vous apprenant qui je suis, il faut vous instruire de mes malheurs, pour justifier en quelque sorte un déguisement que l'austere sagesse dont vous faites profession pourroit désaprouver. Alors elle lui dit sa naissance, ses engagemens avec le Marquis de Padille, son enlevement, l'amour de Kerme, l'étroite captivité où il l'avoit retenue, son respect pour elle, le motif qui l'avoit portée à consentir à se travestir en homme, esperant se pouvoir sauver étant à la Jamaïque; la nouvelle qu'elle avoit eu de l'infidelité de Dom Fernand, & la résolution qu'elle avoit pris d'éviter l'esclavage, & de finir sa vie en combattant les Forbans. Mais, continua-t'elle, le Ciel n'a pas voulu que ma mort fût si glorieuse: je l'ai donnée, & n'ai pû la trouver.

Cependant nous retournons à la Jamaïque: je ferai témoin des combats qui se vont faire contre ma patrie: on voudra peut-être armer mon bras contr'elle, ce que je ne puis penser sans frémir. Mon pere commande le long des Côtes: tout indifferent qu'il paroît pour moi, je brûle d'aller à ses pieds lui demander un Cloître pour retraite; & tout perfide qu'est Dom Fernand, je ne puis me résoudre à rester plus long-tems avec son rival. Vous voyez, vaillant Yvon, que j'ai besoin de votre bras pour me soutenir dans le dessein que j'ai de me sauver, lorsque nous serons arrivez au Port-Royal de la Jamaïque; de votre conseil pour m'y bien conduire, & de votre discretion pour un secret d'où dépendent mon honneur & ma vie.

Leonore auroit pû parler encore long-tems, sans qu'Yvon l'eût interrompue. Il y avoit dans son cœur un mélange confus d'admiration,

de respect, de tendresse & de pitié qui lui ôtoient l'usage de la voix. Enfin revenant à lui : Si je vous ai aimé comme mon fils, lui dit-il, étant le Chevalier de Lunley, & si je vous ai regardé comme un héros sous ce déguisement, je vous aime comme ma fille, étant Leonore, & je vous respecte & vous admire comme la plus illustre de toutes les femmes. N'en doutez point, continua-t'il, je vous tirerai des mains de Kerme, & vous remettrai dans celles de Dom Bernard de Valesco : & je ne puis penser qu'au recit de votre vertu, de votre courage & de votre fidelité, le Marquis de Padille démente son sang, & la constance naturelle à sa Nation, par une perfidie indigne d'un homme d'honneur. Cette reflexion fit soupirer Leonore ; mais s'abandonnant entierement aux conseils d'Yvon, elle reprit un peu de tranquillité.

Cette journée étoit si belle qu'elle

leur promettoit une heureuſe navigation, & faiſoit eſperer à Leonore de ſe voir bientôt en état d'executer ſon projet. Mais la nuit qui lui ſucceda, il s'éleva un vent ſi violent, mêlé de pluye & de tonnerre, que l'Eſcadre en fut ſeparée & diſperſée. Cette furieuſe tempête dura deux jours & deux nuits; lorſque le troiſiéme, le tems s'étant remis au beau, fit voir à Kerme qu'il étoit ſeul. Il fut ſaiſi de la crainte que le Vaiſſeau du Chevalier n'eût peri. Il fit tirer du canon pour ſignal, le faiſant repeter à toutes les heures, s'avançant toujours du côté de la Jamaïque. Il fut joint par pluſieurs de ſes Vaiſſeaux, mais aucun ne pouvant donner des nouvelles de l'Hercule, il continua ſes ſignaux pendant pluſieurs jours ſans ſuccès. Alors s'abandonnant à ſa douleur, il ſe reprocha mille fois d'avoir conſenti à ſe ſeparer du Chevalier. Il étoit prêt à prendre quelque réſolution, lorſqu'on l'avertit qu'on

voyoit des Navires qui venoient à lui, & reconnoiſſant que c'étoit l'Eſcadre Eſpagnole, il ne ſongea plus qu'à vaincre ou mourir.

En effet, le Marquis de Padille qui la commandoit, animé de haine & de vengeance, non-ſeulement par ſes preſſentimens, mais encore par les diſcours de Montroſe qui avoit pris parti dans les Troupes Eſpagnoles, bruloit de ſe voir aux priſes avec Kerme, eſperant trouver ſon rival avec lui. Il ne l'eut pas plûtôt reconnu qu'il s'approcha de ſon Vaiſſeau à la demie-portée de canon, & l'attaqua avec une vivacité ſurprenante. Les autres Vaiſſeaux qui ſe trouverent égaux en nombre, en firent de même; & la nuit ne put ni les ſeparer, ni affoiblir leur courage. Ils mirent des fanaux pour s'obſerver réciproquement, & dès l'aube du jour ils recommencerent avec la même ardeur.

Sur le midi le mât de Miſene

du

du Vaiſſeau du Marquis de Padille fut abattu. Les Anglois chanterent victoire ; mais un moment après le grand mât de celui de Kerme l'ayant été, les Eſpagnols à leur tour pouſſerent des cris de joye, & s'approchant de plus près du Vaiſſeau Anglois, le feu du canon & de la mouſqueterie devint ſi violent, qu'on ne pouvoit plus ni ſe voir ni s'entendre.

Kerme fit ſi bien qu'il accrocha le Vaiſſeau Eſpagnol, & Padille de ſon côté jetta ſes crampons ſur l'Anglois. Ce fut alors qu'il ſe fit des actions de valeur dignes d'une memoire éternelle. Jamais acharnement ne fut plus grand que celui des deux rivaux. Kerme ne cherchoit que le Marquis de Padille, & Padille n'en vouloit qu'à Kerme : & quoiqu'ils fuſſent animez par des mouvemens differens, la gloire faiſoit ſur le cœur de l'Anglois le même effet que la haine & la vengean-

ce faisoient sur celui de l'Espagnol. Les Anglois sauterent dans le Vaisseau de leur ennemi, & en furent repoussez plusieurs fois avec perte ; Dom Fernand à son tour fit la même chose dans le Vaisseau Anglois avec aussi peu de succès. Kerme étoit couvert de blessures, & perdoit beaucoup de sang sans vouloir se retirer pour se faire panser. Le Marquis de Padille avoit reçû un coup de mousquet dans la cuisse, & trois coups de sabre sans s'abbattre ni se ralentir.

Enfin le feu diminua de part & d'autre, & devint si foible qu'on n'entendoit plus tirer que par intervalle. Il y avoit trois heures qu'ils se battoient corps à corps, & il n'y avoit plus personne dans l'un & dans l'autre Vaisseau qui ne fût mort ou blessé, lorsqu'on vit venir un Vaisseau à pleines voiles, portant Pavillon Anglois. C'étoit celui du Chevalier de Lunley, qui surpris

de cet horrible ſpectacle, s'approchoit pour donner du ſecours à ces malheureux. Les Vaiſſeaux Eſpagnols qui le virent croyant leur Commandant perdu, s'éloignerent dans la crainte d'être ſuivis des Anglois qui cependant étoient dans un ſi triſte état, qu'ils ſe crurent trop heureux que les Eſpagnols les laiſſaſſent en repos.

Le Chevalier de Lunley ayant abordé le Vaiſſeau Eſpagnol le premier, n'y trouva que morts & mourans. Mais quel funeſte objet s'offrit à ſes regards, en voyant le Marquis de Padille ſans connoiſſance, & perdant tout ſon ſang! Jamais la vaillante Leonore n'eut plus beſoin de ſon courage & de ſa prudence que dans cette occaſion. Elle regarda Yvon qui la ſuivoit, & lui lançant un regard qui l'inſtruiſit de tout ce qu'elle ne pouvoit lui dire, il fit porter auſſi-tôt Dom Fernand ſur ſon bord pour le faire panſer.

Enſuite ayant paſſé ſur celui de Kerme, & l'ayant trouvé dans le même état, elle en eut le même ſoin.

Elle les fit mettre dans des endroits differens. Elle courut au Marquis de Padille, pleine d'une douleur d'autant plus violente, qu'elle étoit obligée à la cacher: les Chirurgiens ayant étanché le ſang, & mis le premier appareil, aſſurerent qu'il n'y avoit pas une bleſſure qui parût mortelle. Celà remit un peu le calme dans l'ame du Chevalier de Lunley qui voulant toujours agir en héros, eut les mêmes attentions pour Kerme, dont les Chirurgiens ne jugerent pas moins favorablement.

Les mouvemens extraordinaires que ſe donnoit Leonore, joint à la contrainte où elle étoit de ne pouvoir faire éclater les differens mouvemens dont elle étoit agitée, firent craindre au Colonel Yvon qu'elle n'y ſuccombât. Il la ſupplia de lui

laiſſer le ſoin de toutes choſes, & de ſe calmer, puiſque Dom Fernand vivoit. Car enfin, Madame, lui dit-il, vous voyez par quels chemins la Providence vous conduit à un bonheur dont vous deſeſperiez: je vous prie d'y avoir confiance, & de me laiſſer agir pour vous dans une occaſion qui va vous prouver que vous n'avez point d'ami plus zelé que moi. Les moyens que je viens d'imaginer pour vous remettre en liberté avec le Marquis de Padille, demandent que vous paroiſſiez toujours le Chevalier de Lunley; c'eſt-à-dire, le héros des Anglois. Moderez vos inquiétudes, cachez l'agitation de votre ame, & repoſez-vous ſur ma foi & ſur l'attachement que je vous ai juré.

Des paroles ſi poſitives, & ſortant d'une bouche que Leonore reſpectoit, produiſirent tout l'effet qu'Yvon pouvoit ſouhaiter. Je n'heſite point, lui répondit Leonore,

à ſuivre vos avis : je vous regarde comme mon pere ; ma gloire & mon bonheur ſont entre vos mains, je les livre à votre experience & à votre ſageſſe : je vous conjure ſeulement de vous ſouvenir que tout ce que j'ai fait juſqu'ici n'a été qu'un anthouſiaſme cauſé par la jalouſie & l'ardeur de mourir ; que la preſence de Dom Fernand m'a rendu toute la foibleſſe de mon ſexe, & qu'il faudroit que je ceſſaſſe abſolument d'être Leonore pour ſoutenir encore long-tems le perſonnage du Chevalier de Lunley. Après cet entretien ils ſe ſéparerent, Leonore pour viſiter ſes bleſſez, & Yvon pour executer ſon projet. Comme Dom Fernand & Kerme n'étoient pas en état de parler ni d'entendre, le Chevaliet les viſitoit l'un & l'autre ſans qu'ils le viſſent. Il avoit mis Oueſby auprès du Marquis de Padille, avec ordre de ne le point quitter, & de ne lui parler de

rien, qu'il ne fût en ſituation de pouvoir connoître ceux qui l'approchoient. Et ſa generoſité ne voulant avoir rien à lui reprocher, lui faiſoit rendre des ſoins auſſi attentifs à la vie de Kerme que s'il l'avoit aimé parfaitement.

Cependant Yvon ſe mit en chaloupe, & fut ſur les bords des autres Vaiſſeaux Anglois, où il trouva tout le monde dans un très-mauvais état. Alors leur repreſentant la ſituation où ils étoient, & combien il étoit dangereux que les Eſpagnols vinſſent les attaquer, tandis qu'ils étoient ſans Chef, il leur conſeilla de déferer le commandement au Chevalier de Lunley, dont ils connoiſſoient la valeur & la prudence, & qui ſeul étoit capable de les défendre. Ce diſcours prononcé par un homme dont on ſavoit l'experience & la ſageſſe, joint à l'amour que le Chevalier s'étoit acquis, fut approuvé generalement, & Lunley fut

proclamé Commandant, & reconnu de tous les équipages. Yvon ne perdit point de tems, & faisant savoir cette nouvelle au Chevalier, il lui manda de s'approcher le plus qu'il pourroit des deux Vaisseaux qui étoient encore accrochez, d'où l'on tira tous les Espagnols blessez qu'Yvon fit mettre sur le Vaisseau du Chevalier de Lunley, & les Anglois dans les autres Vaisseaux. Tout ce qu'il y avoit de richesses fut aussi porte sur l'Hercule; & le canon & les autres effets ayant été distribués dans l'Escadre, Yvon fut d'avis d'envoyer tous ces Vaisseaux à la Jamaïque, ce qui fut executé au grand contentement des Anglois; Lunley leur ayant dit qu'il vouloit suivre les Espagnols, puisqu'en l'état où ils étoient, s'il pouvoit les rencontrer, il les prendroit facilement : ainsi après avoir mis le feu aux deux Vaisseaux accrochez, qui ne pouvoient plus être d'aucun usage, on

on mit à la voile.

Lorſque le Chevalier de Lunley eut perdu de vûë les Vaiſſeaux Anglois, il demanda au Colonel Yvon quel étoit ſon deſſein, & comment ils pourroient faire pour aborder ſur les Côtes de la domination du Roi d'Eſpagne. Yvon vieux guerrier, & fertile en expediens, lui dit, qu'ils alloient s'approcher de Buenos-Ayres, ſous prétexte de piller la Côte, & d'y faire des deſcentes, qu'il ne ſe mit en peine de rien que de commander ce qu'il lui diroit en ſecret. Lunley ſe laiſſa conduire, & après avoit ordonné qu'on prît la route de Buenos-Ayres, ayant été averti que le Marquis de Padille avoit repris ſes eſprits, & qu'il deſiroit parler à ceux qui commandoient, pria Yvon d'y aller, ne ſe ſentant pas encore aſſez de force pour paroître à ſes yeux. Cette fidele amante lui recommanda de penetrer les ſecrets de ſon cœur, &

de ſavoir ſi le ſien ne devoit plus rien eſperer, & le quitta pour ſe rendre auprès de Kerme, l'eſprit agité d'eſperance & de crainte.

Yvon fut voir Dom Fernand, qu'il trouva en aſſez bon état. Je viens, lui dit-il, de la part de notre Commandant vous rendre les devoirs que mérite un homme de votre valeur, & vous aſſurer que s'il ne craignoit que ſa preſence ne vous fût importune, il ſeroit venu lui-même vous témoigner le regret de vous voir en l'état où vous êtes. Je crois, lui répondit foiblement le Marquis de Padille, que votre Commandant n'eſt pas en meilleure ſituation que moi, & qu'il auroit de la peine à faire ce que vous dites: du moins, ajouta-t'il, en ſoupirant, j'ai fait tous mes efforts pour que cela fût ainſi. Yvon qui comprit qu'il vouloit parler de Kerme, lui dit, qu'il devoit être content, puiſque Kerme étoit encore plus mal que lui; mais

que c'étoit le Chevalier de Lunley qui commandoit à ſa place qui l'avoit envoyé. Quoi, s'écria Dom Fernand, le Chevalier de Lunley n'eſt ni mort ni bleſſé, & c'eſt lui qui commande! Nous ſerions bien malheureux, lui répondit Yvon, ſi ce guerrier étoit dans l'état où vous ſemblez le ſouhaiter; mais, Seigneur, continua-t'il, vous n'êtes pas dans celui d'entendre ſon éloge, ni de goûter les ſoins qu'il prend de vous. Je vous verrai ſouvent pour lui, & lorſque vous ſerez mieux, j'eſpere vous faire connoître qu'il n'eſt point d'homme dans l'Univers qui merite mieux que le Chevalier de Lunley l'eſtime & la tendreſſe du vaillant Marquis de Padille. Dom Fernand ſoupira à ce diſcours, & après avoir rêvé quelque tems, il pria Yvon de lui apprendre l'état où les choſes en étoient. L'Irlandois le fit exactement, mêlant toujours dans ſon

difcours quelques traits avantageux pour le Chevalier de Lunley. A votre récit, lui dit Padille, je vois que je fuis prifonnier des Anglois. Yvon qui le voyoit dans une agitation qui pouvoit lui être préjudiciable, s'approchant de plus près de lui pour n'être entendu de perfonne: Votre amitié pour le Chevalier de Lunley, lui dit-il, vous fervira de rançon ; il ne tiendra qu'à vous de ravoir la liberté à ce prix. Cependant il a mis près de vous un Gentilhomme auquel il fe confie; vous pouvez lui parler librement, & lorfque vous aurez quelque chofe à lui faire favoir, il l'en inftruira exactement. Alors il lui prefenta Ouefby, que Dom Fernand regarda à peine ; & comme il fit voir qu'il ne vouloit plus parler, Yvon fe retira, après avoir inftruit fecretement Ouefby de tout ce qu'il devoit dire, & fut retrouver Lunley auprès de Kerme, qui n'avoit pas encore re-

couvré l'uſage de la parole. Yvon rendit compte à Leonore de ſa viſite : elle ne pût comptendre pourquoi Dom Fernand paroiſſoit avoir de la haine pour le Chevalier de Lunley ; il lui paſſa mille cruelles idées dans l'eſprit ſur cette averſion prétenduë ; mais les conſeils d'Yvon lui donnant de l'eſpoir, elle voulut encore attendre quelques jours pour parler au Marquis. Cette entrevûe ne fut pas portée auſſi loin qu'elle le croyoit ; car Dom Fernand ayant fait reflexion ſur tout ce que lui avoit dit Yvon, appella Oueſby ; & l'ayant fait aſſeoir auprès de lui : Puiſque vous êtes ſi bien dans l'eſprit du Chevalier de Lunley, lui dit-il, pourriez-vous ſans trahir ſa confiance, m'inſtruire de quelques particularitez qui le regardent, & qui m'intereſſent ? Eſt-il marié, a-t'il quelque Maîtreſſe en Angleterre, & ne puis-je ſçavoir s'il étoit à la pre-

miere descente des Anglois à la Jamaïque.

Je puis, lui répondit Ouesby, vous instruire de tout ce que vous me demandez sans blesser la fidelité que je lui dois. Le Chevalier de Lunley ne servoit point encore du tems de cette expedition, il n'est point marié; & quoiqu'il soit formé pour plaire & pour aimer, je ne lui sai nul attachement en Angleterre. On m'avoit dit cependant, reprit Dom Fernand avec assés d'agitation, qu'il étoit fort amoureux d'une Dame Espagnole qui étoit tombée entre ses mains; mais vous êtes à lui, & vous craignez de trahir son secret. Pour vous prouver, lui répondit Ouesby, qu'il n'en a point sur cet article, je vous dirai sincerement que Leonore, Dame d'une beauté sans seconde, est à son pouvoir depuis près de deux ans, mais qu'il n'en est point amoureux; &

qu'ayant appris vos engagemens avec elle, il ne cherchoit que les occasions de vous la rendre, lorsqu'il apprit par un Officier nommé Montrose, que vous l'aviez oublié, & deviez bien-tôt épouser une de ses parentes à sa place.

Qu'entens-je, s'écria le Marquis de Padille, faisant un vain effort pour se mettre sur son séanr! Achevez, genereux Ouesby, achevez de me rendre la vie. Moi marié, moi perfide à Leonore! Ah cela se peut-il penser! Mais Leonore est vivante, Leonore est fidele, & Lunley n'en est point amoureux! Heureux combat, favorable défaite, helas! vous m'êtes mille fois plus glorieuse que les victoires les plus complettes. Le Marquis de Padille parloit avec tant d'ardeur, que le feint Ouesby, qui avoit peine à cacher ses larmes, eut peur que cela ne fît tort à ses blessures. Seigneur, lui dit-il, je suis si sensible aux mou-

vemens que vous me faites paroître, que je ne tarderai pas à en inſtruire mon Maître, mais à condition que vous calmerez l'agitation où vous êtes; & puiſque vous aimez toujours Leonore, conſervez-vous pour elle. Le Chevalier de Lunley vous inſtruira bien mieux que moi de tout ce qui la touche. Ce que je puis vous aſſurer auſſibien que lui, c'eſt qu'elle vous eſt fidele, & n'a jamais aimé que vous.

Les remedes les plus prompts & les plus ſpecifiques ne ſont pas capables de faire ce que le diſcours d'Oueſby produiſit ſur le corps & l'eſprit du Marquis de Padille. Il ſentit ranimer ſes forces preſque éteintes, & la connoiſſance lui revenant à chaque inſtant, il fut frappé du ſon de la voix d'Oueſby; & le regardant auſſi attentivement que l'état où il étoit le lui pouvoit permettre; Mais, lui dit-il, je crois

vous connoître ; plus je vous écoute & vous examine, & plus je m'imagine vous avoir vû. De grace, tirez-moi de peine, & m'instruisez comment & par qui vous savez tout ce que je viens d'entendre.

Seigneur, lui répondit Ouesby, en lui prenant les mains, dispensez-moi de faire ce que vous desirez ; c'est un mystere reservé au seul Chevalier de Lunley. Je vais lui apprendre l'état de votre ame, & ferai mon possible pour ne me rendre près de vous qu'avec lui. A ces mots, se faisant effort pour le quitter, son ordre ne s'étendant pas plus loin, & craignant qu'il ne la reconnût, elle courut trouver Leonore & le Colonel Yvon, à qui elle apprit tout ce qui venoit de se passer. Cette femme courageuse, qui avoit cherché tant de fois la mort avec l'intrepidité des plus hardis guerriers, pensa expirer au récit d'Ouesby. La

douleur, la joye, l'amour & la pitié firent un si grand combat dans son ame, que prête à s'évanouir, elle tomba dans les bras d'Yvon & de Beatrix. Ils la firent promptement revenir, en lui reprochant avec douceur une pareille foiblesse. Vous voyez, brave Yvon, lui dit-elle en rougissant, que je suis veritablement femme, & qu'on ne doit souvent qu'à l'excès des malheurs un courage qui meurt dans la prosperité. Quoique ces reflexions ne la rendissent que plus digne d'admiration, Yvon ne voulut pas s'y arrêter, & cherchant à la servir, il renvoya Ouesby auprès du Marquis de Padille, avec ordre de faire retirer tous ceux qui seroient auprès de lui, sous prétexte que le Chevalier de Lunley venoit l'entretenir d'affaires importantes aux deux Nations. Ouesby s'acquitta parfaitement de sa commission, & prépara Dom Fernand à voir le Chevalier, qui,

ſuivi du Colonel Yvon, ſe rendit preſque en tremblant dans la chambre du Marquis. Comme ces endroits ne ſont pas fort éclairez, Dom Fernand ne put le reconnoître d'abord, & prenant le premier la parole : Vaillant Lunley, lui dit-il, vous voyez un homme auſſi rempli d'eſtime & d'admiration pour vous, qu'il étoit animé de haine & de jalouſie. Oueſby doit vous en avoir appris la cauſe, & j'oſe vous prier d'oublier mes premiers ſentimens, & de reconnoître les derniers, en m'apprenant le ſort de ma chere Leonore, pour laquelle je voulois mourir, & pour qui ſeule je puis vivre. En achevant ces mots, il lui tendit les bras, & le Chevalier de Lunley s'étant avancé : Oui, lui dit-il, mon cher Dom Fernand, il eſt juſte de vous rendre Leonore ; mais pour ſon ſort, c'eſt à vous ſeul à nous l'apprendre. Cette voix étoit trop preſente au Marquis de Padille

pour ne la pas reconnoître. Il n'hesita point, comme avec Ouesby, & ne doutant point que ce ne fût la fille de Valesco qu'il embrassoit : Leonore, s'écria-t-il, ma chere Leonore, est-ce bien vous que j'entends ! Ces mots furent repetez mille fois, & entrecoupez de larmes, de transports & de tendres embrassemens. Mais enfin l'impatience d'apprendre par quel enchantement le Chevalier de Lunley & Leonore étoient la même chose, il lui faisoit cent questions à la fois.

Leonore qui remarquoit trop d'ardeur & d'amour dans toutes les actions de Dom Fernand, pour douter de sa fidelité, le pria tendrement de moderer des transports qui pouvoient lui être funestes ; & après lui avoir presenté Yvon, comme un homme digne de son estime, & lui avoir fait reconnoître Ouesby pour Beatrix, elle lui conta toute son

Hiſtoire, qui le remplit d'étonnement, d'amour & d'admiration. Il lui rendit compte à ſon tour de tout ce qu'il avoit fait pour la trouver, & juſtifia Montroſe, en lui apprenant que ce qu'il lui avoit dit n'étoit qu'une ruſe, dont il s'étoit ſervi exprès à tous les Anglois, auſquels il avoit parlé, pour découvrir plus facilement celui qui cachoit Leonore : & que le trouble & les differens changemens de ſon viſage, lorſqu'il s'étoit adreſſé à elle, lui avoient fait croire que lui ſeul étoit ſon rival, & que le rapport qu'il lui en avoit fait ne lui avoit pas donné lieu d'en douter ; que c'étoit l'unique cauſe de la haine qu'il avoit pris pour elle, ſous le nom du Chevalier de Lunley, & du redoublement de celle qu'il avoit commencé d'avoir pour Kerme. Cependant, continua-t'il, vous venez de m'en faire un portrait qui me force de l'eſtimer, & ſi votre vertu m'em-

pêche de le regarder comme un rival dangereux, la violence de mon amour pour vous me contraint à redouter un mérite si parfait.

De quelque façon que ce soit, reprit modestement Leonore, Kerme n'est point à craindre pour vous, & quoique je ne veuille manquer en rien à la reconnoissance que je lui dois, vous connoîtrez bien-tôt, mon cher Dom Fernand, que Leonore ne peut & ne sait aimer que vous. Yvon instruisit alors le Marquis de Padille du projet qu'il avoit formé, qu'il approuva, & dont il lui marqua son contentement par mille remercimens, & de tendres protestations d'une amitié sincere. Après avoir encore examiné toutes les consequences d'un dessein qui ne laissoit pas d'avoir ses risques, Yvon fut d'avis que Leonore le quittât, pour ne donner aucun soupçon d'un entretien qui

pourroit causer quelque curiosité. Ainsi ces fideles Amans se séparerent, plus tranquilles & plus amoureux que jamais. Leonore laissa Beatrix près de D. Fernand, & sortit avec Yvon pour reprendre le personnage du Chevalier de Lunley. Cependant le Vaisseau approchoit toujours de la Côte de Buenos Ayres ; & pour executer leur projet, Lunley commença à faire faire des descentes, on pilla les Paysans, l'Equipage faisoit bonne chere à leurs dépens. Cela fut souvent réiteré, & toujours avec succès ; ensorte qu'après avoir accoutumé quelque tems l'Equipage à ce jeu, qu'ils croyoient très-sérieux, un jour qu'Yvon commandoit tous ceux dont il se défioit, il leur fit faire une descente où ils furent avec joye. Alors profitant du moment, il fit lever l'ancre, & fit voile du côté de la Ville de Buenos Ayres. Le Pilote qui étoit Anglois, se défiant de quelque chose, refusa

d'obéir ; mais Yvon lui caſſa la tête d'un coup de piſtolet, & fit prendre le gouvernail par un Irlandois qui connoiſſoit la Côte, & qui étoit habile Pilote. Ce brave guerrier à l'aide des Irlandois qui étoient ſous ſon obéiſſance, & du Chevalier de Lunley, ſe rendit maître de ceux du Vaiſſeau dont le ſentiment leur étoit oppoſé ; & ayant fait mettre à fond de calle les plus mutins, ils entrerent avec Pavillon Eſpagnol dans le Port de Buenos-Ayres. Dom Bernardo de Velaſco qui étoit attentif à chaque Vaiſſeau qui arrivoir, pour avoir des nouvelles du Marquis de Padille, fut des premiers, comme Commandant ſur ces Côtes, à venir recevoir celui du Chevalier de Lunley. Mais quelle fut ſa ſurpriſe, en voyant tous gens qu'il ne connoiſſoit pas, & de ſe voir embraſſer les genoux, & arroſer ſes mains de larmes par un jeune homme dont l'air & la beauté rendoit encore

encore l'action plus touchante !

Il recula quelques pas pour l'examiner avec attention, & comme son cœur étoit déja attendri par les marques de soumission de ce bel Etranger, la nature n'eut pas de peine à lui désiller les yeux ; & reconnoissant Leonore, saisi, surpris, penetré de joye & d'étonnement, il l'embrassa, & le tint une heure dans ses bras, sans pouvoir proferer une parole. Tout le monde étoit attentif à ce touchant spectacle, & gardoit un profond silence, pour voir quelle seroit la fin de cette avanture. Enfin Dom Bernardo reprenant ses sens : Leonore, ma fille, s'écria-t'il, se peut-il que vous me soyez renduë ! Ce peu de mots ayant instruit tous ceux qui étoient accourus sur le Port, on entendit mille cris de joye, & le nom de Leonore repeté de tous côtés. Chacun s'empressoit de la venir saluer, & de feliciter Dom Bernardo de Valesco, qui

dans l'excès du contentement où l'on étoit de ce retour imprevû, eut toutes les peines dn monde à se débarasser de la foule pour suivre Leonore jusqu'à son Vaisseau, où elle voulut l'instruire de ses avantures: ce qu'elle fit avec tant d'esprit & de modestie, que Valesco ne pouvoit se lasser de l'embrasser, & s'empêcher de l'interrompre pour lui donner des louanges. Mais lorsqu'il eut appris qu'elle lui ramenoit le Marquis de Padille, sa joye parut dans toute son étenduë.

Il remercia Yvon de ses soins genereux, & ayant promis à Leonore d'obtenir du Capitaine Géneral qu'elle seroit maîtresse du fort de Kerme, il se fit mener auprès du Marquis de Padille. Dom Fernand le reçut avec sa tendresse & son respect ordinaire: après s'être témoignés leur contentement reciproque, Valesco fit porter à terre Kerme & Dom Fernand, & les logea chez

lui, laiſſant Yvon pour prendre ſoin du Vaiſſeau & des autres bleſſez; entre leſquels Leonore, qui voulut les voir deſcendre, reconnut Montroſe, dont ſes autres occupations lui avoient empêché de s'informer. Elle le fit conduire auſſi chez Dom Bernardo, & l'on peut dire qu'elle entra dans la Ville comme en triomphe. Lorſque Valeſco eut tout ordonné chez lui, il fut inſtruire le Capitaine Général de cet évenement. Comme le Marquis de Padille étoit en grande conſideration dans toute l'Eſpagne, & que perſonne n'ignoroit ſes engagemens avec Dom Bernardo de Valeſco, qui étoit eſtimé particulierement, le Capitaine Général le felicita, & fut charmé de trouver cette occaſion de reconnoître les ſervices de l'un & de l'autre, en accordant à Leonore de diſpoſer non-ſeulement de Kerme, mais auſſi de toutes les richeſſes dont le Vaiſſeau l'Hercule

étoit chargé, comme étant le prix de sa valeur.

Dom Bernardo s'en retourna porter cette nouvelle à Leonore, qui ayant repris ses habits ordinaires, ainsi que Beatrix, recommença de témoigner à Valesco la joye qu'elle ressentoit de la revoir. Après qu'elle eut donné le tems necessaire à l'amour paternel, elle se rendit auprès de Kerme, qui par les mouvemens qu'on lui avoit causez en le transportant, avoit enfin repris ses sens & l'usage de la voix. Son étonnement fut sans égal, lorsqu'il se trouva couché dans un lit magnifique, occupant un appartement superbe, & entouré d'Espagnols; mais il redoubla bien plus quand il vit entrer Leonore, suivie de Beatrix, qui s'approchant de son lit, & s'étant assise à son chevet, lui parla en ces termes:

Je ne sai si vous êtes en état d'entendre tout ce que j'ai à vous ap-

prendre, & si cette grandeur d'ame que vous m'avez toujours fait paroître ne se démentira point. J'aime assez votre gloire pour attendre le moment où votre santé vous donnera la force de rappeller votre vertu, dans une occasion où je sai que vous en aurez besoin. Ce discours, l'habit de Leonore, & tout ce que Kerme voyoit lui fit deviner une partie de son sort. Dans quelque état que je puisse être, Madame, lui répondit-il, j'écouterai toujours ce que vous aurez à me dire, avec le respect d'un homme à qui vous êtes plus cher que la clarté du jour: & quoique j'entrevoye quelque chose de mon malheur, puisque je crois être prisonnier des Espagnols, la crainte d'avoir perdu le vaillant Chevalier de Lunley, cede au plaisir de revoir la divine Leonore. Je n'ai rien à redouter, c'est pour votre mort seule, Madame, que je serois capable de manquer de raison &

de courage. Vous vivez, cela me ſuffit, je ne deshonorerai en rien l'attention que vous marquez pour ma gloire. Alors s'étant tû pour l'écouter, Leonore lui apprit tout ce qui étoit arrivé, ſans lui rien déguiſer, lui découvrant, ſans nul détour, l'amour de Padille, & ſes engagemens avec lui, les obligations qu'elle avoit à Yvon, le parti qu'avoit pris Montroſe, & de quelle façon elle étoit dans la maiſon paternelle. Vous voyez, continua-t'elle, que vous m'aviez enlevée des bras d'un pere & d'un époux, & qu'il m'étoit abſolument impoſſible de répondre à votre amour. Vos ſoins & votre reſpect vous ont acquis mon eſtime & ma reconnoiſſance; je ne vous trahis point, puiſque je n'ai cherché que ceux à qui le devoir & mon cœur m'ont liée depuis mon enfance; ainſi j'eſpere, genereux Kerme, qu'en vous annonçant que vous êtes libre, & que je ne puis

être heureuſe qu'avec le Marquis de Padille, vous m'aimerez encore aſſez pour payer avec joye votre liberté d'un prix qui fait mon bonheur.

Vous aviez raiſon, Madame, répondit Kerme, de croire que j'avois beſoin de tout mon courage pour entendre ce que vous venez de me dire. Je m'étois préparé à des malheurs moins grands. La perte des Vaiſſeaux que je commandois & de ma liberté ne me paroiſſoit rien, puiſque je vous voyois ; mais vous m'annoncez que je ne vous verrai plus, & que j'ai un rival qui va vous voir ſans ceſſe ; c'eſt ce que je ne puis penſer ſans deſeſpoir. S'il eſt vrai que j'aye eu le bonheur d'acquerir votre eſtime, vous deviez me le prouver, en prenant pour me laiſſer mourir, tous les ſoins que vous avez eu pour rendre à la vie le plus infortuné de tous les hommes. Cependant Priſonnier du Marquis de

Padille, étendu dans un lit chez Dom Bernardo de Valeſco, je ne puis ni ne dois empêcher votre bonheur, & je ſens même, malgré ma douleur, que je vous ſuis obligé, n'ayant rien à craindre de moi, de venir m'inſtruire de votre deſtinée, & de vous juſtifier du coup que vous me portez.

Leonore ne put être inſenſible à l'effort qu'elle vit bien que Kerme ſe faiſoit, pour ne lui pas montrer tout ſon deſeſpoir. Elle l'aſſura du ſoin & de la conſideration que l'on auroit pour lui, & le quitta, pour lui laiſſer le tems de réflechir ſur ce qu'il avoit à faire.

Cette genereuſe fille ne voulant pas négliger la moindre partie des choſes qui pouvoient être agréables à Dom Fernand, fut voir Montroſe, que Valeſco avoit déja inſtruit de tous ces évenemens ſinguliers. Si Leonore lui avoit paru le Chevalier du monde le plus accompli, elle

causa

causa son admiration sous sa forme veritable. Il lui demanda pardon des périls & des peines où sa ruse l'avoit exposée, & se trouvant assez fort pour ne pas garder le lit, il la pria de permettre qu'il fût auprès du Marquis de Padille. Leonore l'y conduisit, & ce fut en sa presence que ces tendres Amans se jurerent encore une ardeur éternelle, & que Dom Bernardo les assura qu'aussitôt que le Marquis seroit en état de quitter la chambre, l'Himen les uniroit pour jamais.

Cependant le Colonel Yvon ayant tout reglé dans le Vaisseau, se rendit chez Valesco, pour prendre sa part du contentement de Leonore, auquel il avoit si bien contribué. Il y fut reçû avec l'estime & l'amitié qui étoient dûs à son zele & à son merite particulier. Montrose & lui s'embrasserent, & se féliciterent reciproquement d'avoir quitté le parti de Cromvel. Yvon ayant appris que

Kerme étoit en état d'être vû, pria Leonore de lui permettre de l'entretenir. On le conduisit à son appartement, où il ne fut pas plûtôt entré, que Kerme l'ayant reconnu : Quoi, lui dit-il, Yvon, le brave Yvon m'a trahi ; lui en qui j'avois mis toute ma confiance, lui en qui j'ai reconnu tant de courage & de vertu, s'est joint avec mes ennemis pour me perdre, & pour m'enlever ce que j'avois de plus précieux. Non, lui répondit Yvon, je ne vous ai point trahi, mais fidele à mon Roi, je ne me suis attaché à l'Usurpateur, que pour trouver une occasion favorable de servir la cause de ma Patrie, qui gémit sous les loix d'un Tiran ennemi des Autels, des trois Royaumes, & de toute la Noblesse. Je ne vous ai rien enlevé pour donner à vos ennemis : celle dont vous parlés ne pouvoit être à vous, puisque sa foi étoit engagée, avant qu'une injuste violence la livrât entre vos

mains, & je vous ſçai moi-même trop de vertu, pour ne pas eſperer qu'après avoir rendu juſtice à la vertu de Leonore, vous reviendrés encore de l'erreur où vous êtes; & que le Ciel touchant votre cœur, vous ſerés un jour le plus zelé défenſeur de la Majeſté de nos Rois. Il ſemble que le diſcours d'Yvon fût une Prophetie; car après la mort de Cromvel, le Général Monk étant entré dans Londres, ſecondé de l'Armée Navale, commandée par Montaigu, Kerme fut un de ceux qui furent commandés pour eſcorter le Roi Charles II. lorſqu'il vint en Angleterre prendre poſſeſſion de la Couronne de ſes ancêtres.

Mais Kerme n'étant pas encore dans ces ſentimens, ne répondit rien en ce moment à Yvon, qui pût lui marquer un pareil changement. Cependant ſa ſanté ſe rétabliſſant de jour en jour, & ſa raiſon devenant plus ferme, il fit de ſolides refle-

xions ſur ſon amour ; & par les ſoins de Valeſco, les attentions du Marquis de Padille, & la douceur des remontrances de Leonore, il s'accoutuma inſenſiblement à voir ces deux Amans ſe donner mille marques innocentes de leur tendreſſe ; & s'étant enfin vaincu tout-à-fait, il parvint au point de preſſer lui-même leur union pour en être témoin avant ſon départ.

Cette nouvelle, qu'il leur annonça avec une ſatisfaction parfaite, combla de joye toute la Maiſon de Valeſco, qui par complaiſance pour Dom Fernand & Leonore, attendit que Kerme pût ſouſcrire à leur Hymen. Le Marquis de Padille étant entierement rétabli, on ne ſongea plus qu'aux apprêts de cette ſuperbe Fête, qui fut celebrée avec une magnificence digne de ceux qui en étoient les objets principaux. Kerme n'ayant rien voulu des richeſſes que Leonore avoit conqui-

ſes ſur les Forbans,ſe réſolut de partir pour la Jamaïque, auſſi-tôt qu'elle fut unie avec le Marquis de Padille.

Cette ſeparation ne ſe fit pas ſans quelque regret de part & d'autre : mais enfin on ſe ſepara avec des marques d'eſtime que les belles ames ne ſe refuſent jamais les unes aux autres. Kerme ſe rendit à la Jamaïque ſans aucun accident, parfaitement gueri de ſes bleſſures & de ſon amour. Yvon s'établit en Eſpagne pour le reſte de ſes jours, & il devint le Chef d'une belle & illuſtre Famille. Montroſe ſervit toujours dans les Troupes Eſpagnoles, juſqu'au moment de pouvoir le faire pour ſon veritable Maître. Et le Marquis de Padille & la belle Leonore paſſerent des jours que l'amour & la gloire rendirent également illuſtres & fortunés.

Uranie n'eut pas plûtôt ceſſé de lire, qu'il s'éleva un bruit confus

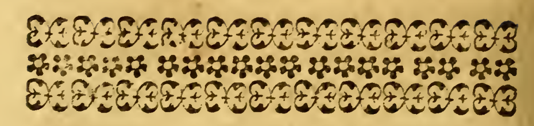
de louanges & d'applaudiſſemens ; qui lui firent connoître le plaiſir que cette Hiſtoire avoit fait à cette ſpirituelle Compagnie. Thelamon même ne put garder le ſevere *decorum* que les maris s'impoſent ordinairement : & comme il étoit autant amant qu'époux, il admira ſon Uranie avec la ſincerité que l'on doit aux belles choſes, quels que ſoient les nœuds qui nous attachent aux perſonnes qui les ont faites. Le jour ayant fini en même tems que l'Hiſtoire de Leonore, on fit pluſieurs tours de promenade en attendant l'heure du ſoupé, toujours en s'entretenant des plus beaux endroits de cette avanture, chacun ſe rappellant ce qui l'avoit le plus touché.

Le ſoupé ayant été annoncé, on ſe mit à table avec une diſpoſition d'eſprit ſi agréable, que cette aimable Compagnie ne crut pas avoir encore paſſé une journée plus amu-

ſante. Au ſortir du repas on ſe rendit dans l'appartement d'Uranie, où après avoir paſſé le reſte de la ſoirée, ſes amies jugeant qu'elle avoit beſoin de repos, la laiſſerent en liberté joüir avec Thelamon des douceurs d'une union qu'elle ſçavoit ſi bien décrire.

Fin de la dixiéme Journée.





ONZIE'ME JOURNE'E.



LES ſentimens de cette aimable ſocieté étoient trop conformes à ceux qu'Uranie dépeint dans l'Hiſtoire de Leonore, pour ne la pas intereſſer juſques dans le ſommeil même. L'amoureux Alphonſe ſouhaita pluſieurs fois avoir eſſuyé tous les périls du Marquis de Padille, & être au même point de felicité; & Camille avec toute ſa modeſtie deſira ſouvent le ſort de Leonore. Les rayons du ſoleil, en diſſipant les ombres de la nuit, ne firent point évanouir des deſirs que l'eſpoir d'un bonheur prochain augmentoit à chaque inſtant.

Cependant Uranie ne fut pas plutôt en état de ſortir de ſon apparte-

ment, qu'elle ſe rendit dans celui des deux belles Couſines, ſuivie du reſte de la Compagnie. La matinée ne ſe trouvant pas aſſez douce pour la promenade, on reſolut de reſter chez Camille & Florinde juſqu'au dîné. La converſation ne pouvant rouler long-tems ſur des matieres ſteriles entre des perſonnes auſſi ſpirituelles, tomba bien-tôt ſur les ſujets les plus relevés. Camille, qui étoit encore toute pleine de l'ouvrage d'Uranie, après lui avoir donné de nouveaux éloges, dit qu'elle ne pouvoit s'empêcher d'être toujours ſurpriſe de ce qu'une Nation éclairée, dont les hommes ont de l'eſprit, de la valeur & un courage heroïque, pouvoit être ſi ſouvent tombée dans le deſordre affreux des revoltes, des ſeditions, & dans le crime le plus déteſtable, en faiſant mourir ſon Roy ſur un échafaut. Cet objet, continua-t-elle, me frape d'une telle horreur, que je doute

quelquefois de la verité de l'Hiſtoire. Voilà, dit Uranie, les effets que cauſe l'ambition. Comme c'eſt une paſſion qui n'admet ni Loi, ni Religion, elle en fait la deſtruction; & ces deux articles ôtés du cœur des Peuples, il n'eſt pas mal-aiſé de les rendre capables de toutes ſortes de violences, de trahiſons & d'injuſtices : & je ſuis perſuadée que ſi la veritable doctrine s'étoit maintenuë en Angleterre, il n'y auroit point eu de ces terribles revolutions

Il n'en faut pas douter, ajoûta Thelamon. De toutes les héréſies qui ont paru depuis la mort du Sauveur du monde, il n'y en a point eu de plus funeſte aux Autels & à la Majeſté des Rois, que celle de Calvin. Elle prit naiſſance en France, où elle fit des progrès ſi conſiderables, que la crainte des châtimens le contraignit à ſortir du Royaume; & fixant ſon ſéjour à

Geneve, il en fit le berceau de ses fausses opinions. Ce fut de-là qu'il répandit son venin presque par toute l'Europe, & qu'il fit les terribles effets qui sont rapportés dans nos Annales.

Les Habitans de Geneve devenus héretiques, renverserent les Autels, chasserent les Prêtres de leurs Eglises, porterent leurs mains criminelles sur leur Evêque, qui étoit leur Souverain, & s'érigerent en Republique, que la politique de plusieurs grands Rois a conservée jusqu'à present, mais que leur justice détruira tôt ou tard.

Si on ne vouloit pas convenir avec tous les habiles gens qui ont lû les Institutions & les autres ouvrages de Calvin, qu'ils inspirent un air de liberté qui conduit à la desobéïssance, à la rebellion, & à tous les crimes qui les accompagnent ; les complots, la désolation des Peuples, & les sacrileges qu'ils

ont causés en France, en seroient une preuve sans replique; puisque nous en voyons encore les funestes marques dans tous les endroits où ces héretiques ont été les Maîtres.

Rappellons à notre memoire la conspiration d'Amboise, & celle de Monceaux, où ces scelerats voulurent enlever le Roy & la Famille Royale, dont l'une & l'autre n'échapa que par miracle. Representons-nous un Amiral de Coligny, perdant quatre Batailles contre son Roy, sans en pouvoir être abattu; son courage & son esprit lui fournissant des ressources pour paroître toujours avec plus d'éclat & de fierté.

Examinons ce Seigneur, si grand par sa naissance, & plus encore par son merite personnel, si estimé de son Roy & de sa Patrie, pendant qu'il leur fut fidele, empoisonné du venin de l'hérésie, devenir rebelle

à l'un & à l'autre, faire entrer des Troupes étrangeres dans le cœur de l'Etat; crime capital à un Sujet: dompter, assujettir le Royaume par ses exploits, abattre la Royauté, & changer l'Etat Monarchique en Etat Republiquain. Enfin voyons perir ce grand homme envelopé dans une affaire generale qui coûta tant de sang à son Parti, & qui fut si funeste à la France, & nous conviendrons sans hésiter, que l'héresie de Calvin a causé tous ces desordres. Delà, tournons les yeux sur la Hollande. Les Hollandois ne furent pas plûtôt infectés de cette héresie, qu'ils secoüerent le joug des Rois d'Espagne, leurs Souverains. Guillaume de Nassau, Prince d'Orange, Gouverneur des Provinces de Hollande & de Zélande, déclaré leur General par les Etats de ces Provinces, & après quarante ans de guerre, oblige leur Prince à renoncer à tous ses droits de Souveraineté, &

à les déclarer libres & indépendans. Jettons ensuite nos regards sur l'Angleterre, qui s'étant déja soustraite à l'autorité du Saint Siége, n'eut pas de peine à recevoir cette héresie, puisqu'il suffisoit d'être ennemi de Rome pour y être bien reçû. Tous ceux qui furent proscrits en France & dans les Pays-Bas s'y retirerent, & s'y multiplierent à un tel point qu'ils ont balancé long-tems le pouvoir des Evêques, & l'autorité de la Religion Anglicane, ayant eu le dessus en plusieurs occasions.

La premiere fut très-funeste à Charles I. Roy d'Angleterre, d'Ecosse & d'Irlande, où après une longue guerre les Evêques furent chassés, le Roy jugé par ses propres Sujets, sa tête mise sur un échaffaut, la Monarchie éteinte, & l'Etat changé en Republique. Tout cela causé par l'ambition demesurée de Cromvel, leur Généralissime : insigne héretique, Calviniste, ou Presbite-

rien, qui en habile homme, refusa le titre de Roy, qui lui fut offert par le Parlement, n'acceptant que celui de Protecteur de la Republique d Angleterre, qui cependant lui donnoit beaucoup plûs d'autorité que l'autre, sans courir les mêmes risques. Envisageons cet homme, persecutant sans relâche les Catholiques, aneantissant les Evêques de l'Eglise Anglicane, confisquant leurs biens, ne voulant pas même souffrir dans son Armée un Soldat Catholique, n'ayant jamais à la bouche que les mots de Liberté & de Religion, devenir le Tyran de sa Patrie. Voyons-le gagner la Bataille d'Ambar sur le Roi Charles II. le faisant poursuivre jusques dans les Montagnes d'Ecosse, aussi alteré de son sang qu'il l'avoit été de celui de son pere. Remarquons avec quelle adresse il se sert de l'autorité du Parlement pour faire mou-

rir ſon Roy, & proſcrire la Famille Royale. Comme il ſe ſert des Ecoſſois pour aſſujettir les Anglois; des uns & des autres pour ſoumettre l'Irlande; & des Anglois pour mettre l'Ecoſſe dans les fers: trouvant le ſecret de ſe faire déclarer Protecteur des trois Royaumes par le Parlement; & enſuite caſſer ce même Parlement, & abolir pour toujours la Chambre des Seigneurs avec ignominie; cette Aſſemblée ſi reſpectable qui repreſente toute la Nation, & que les Rois legitimes ne renvoyoient jamais qu'avec des remerciemens, étant aſſis ſur leur Trône, revêtus de leurs habits Royaux, la Couronne ſur la tête, & le ſceptre à la main. Toutes ces actions violentes & tyranniques nous prouveront parfaitement par quels degrés conduiſent les principes de Calvin, & que toutes ſortes d'autorités, quelque legitimes qu'elles

les puiſſent être, ne peuvent jamais convenir à ceux qui profeſſent ſon héreſie.

Il ſemble que Calvin par ſes écrits avoit communiqué ſa propre taciturnité aux trois hommes dont je viens de parler. Le Prince d'Orange fut ſurnommé le Taciturne, & l'étoit en effet. L'Amiral de Coligny & Cromvel ne l'étoient pas moins. Tous trois ne pouvoient ſouffrir jeux, bals, ſpectacles, ni même les plaiſirs les plus innocens & les plus permis: ſeveres à eux-mêmes, ils ne pardonnoient rien aux autres. Tous trois étoient remplis d'ambition & d'hypocriſie, ſacrifiant autorité, Loix & Religion pour parvenir à leur but. Tous trois d'une valeur & d'un courage à l'épreuve de tous les revers; trouvant toujours des reſſources dans les plus grands malheurs, & ſçachant tous trois unir par leur adreſſe ce qui paroiſſoit le plus oppoſé.

Cependant le Prince d'Orange & l'Amiral de Coligny arrosent leur mort de leur sang, sans avoir achevé leurs funestes & vastes desseins; & Cromvel plus heureux, après s'être chargé de tous les crimes de la tyranie, & avoir réussi dans tous ses coupables projets, meurt tranquillement dans son lit de sa mort naturelle. L'Histoire ne remarque que lui & Denys, Tyran de Syracuse, qui soient morts d'une mort seche, tous les autres Tyrans l'ayant arrosée de leur sang. Ainsi, continua Thelamon, il faut convenir que, quoique toutes les héresies soient absolument condamnables, celle de Calvin est la plus pernicieuse par les crimes qu'elle a fait commettre, & les malheurs qu'elle a causés; puisque l'Amiral de Coligny, le Prince d'Orange & Cromvel, auroient passé pour les plus grands hommes de leur tems, s'ils avoient employé leur valeur, leur

courage, & l'étenduë de leur genie à des projets justes & legitimes ; au lieu qu'ils ont terni leur memoire, en suivant une héresie, qui les a forcé de changer en vices affreux les plus grandes vertus, le courage, la fermeté de l'ame, & la superiorité de l'esprit : ne pouvant plus porter le titre de vertu, lorsque l'on ne s'en sert que pour former ou soutenir les crimes. Il est certain, dit Arsame, que la veritable Religion ne porte point à de semblables desordres ; elle n'enseigne que l'obéïssance, la clemence, la justice, & un respect inviolable pour son Roy ; au lieu que la reforme que les héretiques ont prétendu y faire, renverse entierement des principes si sages & si necessaires à tous les hommes.

Il n'est rien de plus vrai, ajoûta Orophane, puisque le préjugé de notre Religion n'a jamais conduit les esprits à concevoir des crimes, & que celui de l'hérefie, non - seu-

lement les pardonne, mais les fait commettre. Et je ne puis concevoir comment on aime mieux ſuivre le ſentiment d'un homme foible, fragile & pécheur comme nous, que les ordres directs & ſacrez d'un Dieu, que l'erreur même ne peut s'empêcher de reconnoître.

Cette reflexion nous conduiroit trop loin, interrompit Julie; & je crois qu'il vaut mieux remettre à cet Arbitre ſouverain des hommes, le pouvoir d'en juger, que de nous engager dans un parallele au-deſſus de nos lumieres, quoique nos cœurs en ſentent la force & la difference. Puiſque la ſevere Julie, dit Alphonſe, veut interrompre une diſſertation qui ne laiſſeroit pas d'être intereſſante, je vais vous faire ſouvenir d'un trait de Charles I. Roy d'Angleterre, qui convient au ſujet dont on vient de parler. Après qu'il eut perdu la Bataille qu'il donna

contre ſes Sujets rebelles, près d'Yorc, d'où il ſe retira à Oxfort avec beaucoup de riſque & de danger; ayant fait enſorte de raſſembler une nouvelle Armée qui fut ſurpriſe & battue par Cromvel; ce Monarque malheureux étant informé que les rebelles faiſoient des préparatifs pour le venir aſſieger dans Oxfort, & n'ayant plus aucune Place dans toute l'Angleterre qui ne fût au pouvoir du Parlement; prit la réſolution de ſe jetter entre les bras des Ecoſſois, quoiqu'ils fuſſent auſſi rebelles & unis avec le Parlement d'Angleterre; eſperant que cette Nation, dont il étoit originaire, le traiteroit plus humainement que les Anglois, ou qu'il pourroit faire quelque accommodement avec eux, qui lui en faciliteroit peut-être un avec l'Angleterre. Ainſi il partit d'Oxfort déguiſé en Valet, & fut auprès de Neufchatel, où l'Armée Ecoſſoiſe étoit campée, com-

mandée par le General Lefley, qui fut au-devant du Roy, & lui rendit tous les honneurs dûs à la Majesté Royale.

Il se jetta à ses pieds, lui presentant son épée, qu'il tenoit par la pointe. Le Roy la prit, & la lui rendit, en le priant de ne la plus porter que pour son service. Cependant le Parlement d'Ecosse ordonna qu'on le traitât en Roy; mais toutes ces démonstrations de respect & de fidelité ne tendoient qu'à le surprendre, & obligea Montrose & Huntely, qui avoient soumis en son nom la moitié du Royaume d'Ecosse, à mettre bas les armes. Ainsi le Roy ayant été assez facile pour accorder tout ce qu'on lui demandoit; les principes de l'héresie de ces rebelles les portant à abattre & ruiner l'autorité Royale, après avoir détruit l'Episcopat, ils n'eurent pas plûtôt obtenu ce qu'ils souhaitoient de ce bon Prince, qu'ils

traiterent avec les Anglois pour le leur vendre, ſous prétexte de rançon, qui fut reglée à deux millions.

Choſe énorme, & qu'on ne peut entendre & raconter ſans frémir! Après avoir reçû cette inique rançon d'avance, ils le livrerent entre les mains de ſes plus cruels ennemis; ce qui fit dire à ce Roy vertueux, qu'il aimoit encore mieux être entre les mains de ceux qui l'avoient acheté ſi cher, que d'être entre celles de ceux qui l'avoient vendu ſi lâchement. Vous me faites hériſſer les cheveux, dit Orophane, en rappellant ce trait; rien n'eſt plus touchant, & rien n'eſt plus affreux. Vous ne ſentiriés pas ces mouvemens d'horreur & de pitié, interrompit Felicie, ſi vous étiés héretique. La veritable voye nous donne un cœur ſenſible & fidele; elle nous fait mépriſer la liberté, lorſqu'il nous la faut acheter par des crimes: &

nous eſtimons mieux mille fois des fers portez avec innocence, qu'un ſceptre qui peut rendre nos mains criminelles. L'ambition dans un vrai Catholique peut devenir une grande vertu, au lieu qu'elle n'eſt jamais qu'un vice affreux dans un héretique. Et je ne puis ſortir de cette opinion, lorſque je vois que les troubles qui arrivent entre ceux qui ont une même créance, ſont bien plus aiſez à appaiſer, que ceux qui s'élevent entre des Nations qui ont des préjugez differens, le peu de conformité de Religions en mettant toujours dans les ſentimens.

Pour moi, dit Florinde, je ſuis perſuadée de cette verité, & je compare la difference des Religions à celles du langage. Mettez pluſieurs perſonnes enſemble parlant tous des Langues étrangeres, ils parleront, ils articuleront & s'expliqueront même parfaitement pour eux ; mais

mais ils ne pourront ſe faire entendre les uns & les autres, & ce ne ſera qu'une confuſion de voix & de cris, où l'on ne pourra rien comprendre. Tels ſont ceux qui profeſſent des Religions oppoſées, ils ne peuvent s'entendre les uns & les autres, quoiqu'ils diſent les mêmes choſes : comme ils les expliquent differemment, la déſunion s'y gliſſe ; & chaque éclairciſſement qu'on cherche à ſe donner, ne ſert qu'à redoubler les tenebres.

Il faudroit pour le repos du genre hnmain, que tous les hommes ſuiviſſent la même foi & la même loi : & je trouve ſurprenant qu'un Monarque, qui regit pluſieurs Royaumes & pluſieurs Provinces, ne puiſſe les unir ſi bien enſemble, qu'il ne s'y vît jamais de revolte & de ſédition. Pourquoi, par exemple, l'Angleterre dont nous venons de parler, a-t'elle eu tant de peine à ſoumettre l'Irlande, & combien de

troubles se sont-ils élevés dans ce Pays depuis qu'il est soumis?

Il est bien difficile de régir & de conserver un Pays éloigné, dit Thelamon: il semble que l'ancien proverbe nous l'ait voulu prouver, en disant que les biens ne valent qu'autant que celui qui les possede les fait valoir par son industrie & son intelligence. Il faut conclure la même chose des Provinces & des Royaumes éloignés de leur Souverain, parce qu'ils ne peuvent les gouverner eux-mêmes.

Il y a, interrompit Alphonse, une grande difference, soit à la guerre, ou ailleurs, de faire par soi-même ou par autrui, dit Guichardin. Il est vrai, reprit Thelamon, puisqu'il y en a une totale entre le Prince & les Gouverneurs; attendu que le Prince se contente, avec le bon Pasteur, de la laine de ses brebis, sans interesser leur peau, qu'il donne sa vie pour elles, qu'il est

content avec Moïſe d'être effacé du Livre, plûtôt que de ne pas obtenir leur pardon; & qu'il eſt prêt avec l'Empereur Nerva & Antoninus, de vendre ſa vaiſſelle, ſes joyaux, & tout ce qui lui eſt propre, pour les ſecourir.

Le bon Prince, ſenſible aux maux de ſes Sujets, donne ſon tems, ſes veilles & ſes ſoins pour leur conſervation & leur ſureté. D'ailleurs, on porte bien plus de reſpect au Prince qu'à ſes Lieutenans: ce qu'il commande immediatement a toûjours plus de force que les ordres qui viennent par une autre main que la ſienne: ſa ſeule préſence empêche les émotions & les deſordres; ſurtout l'orſque c'eſt un Prince aimé & hardi, comme un Jules Ceſar, ou un Annibal, qui faiſoient trembler les Armées au ſeul mouvement de leurs yeux, comme le dit Tite-Live.

En effet, ajoûta Alphonſe, s'il y

a quelque plainte à faire, quelque chose à remontrer, ou à demander au Souverain, qui mérite une promte expedition, comment le pouvoir faire si le Prince est éloigné? Ce défaut fait manquer les occasions, avorter les projets les mieux digerés, & cause souvent la perte des Provinces entieres, & l'affection des Sujets.

Strabon rapporte, dit Arsame, que les Rois de Cappadoce tenoient leur Cour sur la Montagne Argée, quoiqu'il n'y eût aucune commodité, parce que c'étoit le centre de leur Royaume; & qu'ils étoient à portée de tout voir, de tout entendre, & de donner leurs ordres sans retardement.

Le même Strabon, ajoûta Camille, dit que Cyrus ayant subjugué les Medes, & étendu son Empire dans l'Asie, établit son séjour dans Babylone, afin de mieux sçavoir tout ce qui se passoit dans ses Provin-

ces; & Antoninus Pius ſe tenoit toûjours en un lieu d'où il pouvoit avoir des nouvelles en peu de tems, & ſans beaucoup voyager, à cauſe, diſoit ce bon Prince, que les équipages de la ſuite d'un Empereur, quelque exact qu'il ſoit, ſont toûjours onéreux à ſes Sujets. Il eſt vrai, reprit Thelamon, mais comme malgré tous les exemples que nous venons de citer, il eſt abſolument impoſſible à un Roy d'être preſent dans tous les endroits de ſon Royaume, il doit s'attacher à en connoître les principales Maiſons & les perſonnes de merite: c'eſt une étude néceſſaire à un jeune Prince, afin qu'il ſache de qui il peut ſe ſervir dans les occaſions, à qui conferer les Charges & les Emplois, & à qui donner les recompenſes. Lorſqu'un Prince ignore ces choſes, il tombe dans des fautes irréparables, étant obligé de s'en rapporter aux Courtiſans, ou à ceux

qui l'approchent, qui le font souvent incliner du côté qu'ils veulent, sans s'informer de la gloire du Prince & du bien de l'Etat.

Un Prince qui aime ses Sujets, en est toûjours aimé, & c'est le plus grand bonheur d'un Monarque que d'être maître du cœur de son Peuple. C'est alors qu'il peut se dire vraiment Roy : l'union des Sujets avec le Souverain lui aide à soûtenir le poids de sa Couronne, & l'affermir sur sa tête ; parce que cette union le portant à les connoître, il sait le mérite & la capacité de chacun : un grand Prince ne pouvant prendre trop de précautions lorsqu'il confere à un Sujet le Gouvernement de ses Provinces. Ainsi il doit sçavoir par lui-même l'étendue de son genie, son experience, son affection pour son Roy & pour l'Etat.

Il doit reflechir qu'il dépose entre ses mains une partie de l'autorité

ſuprême, qu'il l'inveſtit d'un des fleurons de ſa Couronne; & que s'il n'eſt pas homme de bien, il peut s'en emparer, à l'exemple de ces Gouverneurs des Provinces de l'Empire d'Alexandre, qui devinrent ſes Succeſſeurs, & ſe firent Rois, de Sujets qu'ils étoient. Le frere d'Edoüard IV. Roy d'Angleterre, de Tuteur qu'il étoit, ſe fit Roy, après avoir fait mourir ſes Pupiles dans la Tour de Londres. Jean Cantecuſene, donné pour Tuteur au fils d'Andronic, Empereur des Grecs, tâcha d'envahir l'Empire. Odon, Comte de Paris, voulut s'emparer du Royaume de France, pendant la minorité de Charles IV. Les enfans de Theodoſe penſerent perdre l'Empire d'Occident, par l'ambition de Stilicon, Super-Intendant & Gouverneur de l'Empire.

Si toutes ces choſes ſont arrivées dans des Royaumes, en preſence

de leurs Souverains; que ne peut-il pas arriver dans les Pays éloignés, où le Monarque eſt moins connu que ſon Lieutenant? Pour remedier à cela, il étoit anciennement défendu, par une Loi expreſſe, aux Gouverneurs des Provinces, d'y acquerir des poſſeſſions, d'y bâtir, de s'y marier, ou d'y marier leurs enfans. Plus un Pays eſt éloigné, & moins il eſt indifferent à qui on le confie. Non-ſeulement il faut un homme vigilant & plein de courage, pour ſe garantir des ſurpriſes de ſes Voiſins, & tenir bon contre leurs efforts; il faut encore qu'il ſoit doué d'une grande intelligence, & d'un inviolable attachement pour ſon Prince pour ne pas prêter l'oreille à ceux qui tâcheroient de le corrompre.

Les Rois ſages ont toûjours eu une grande attention à ces ſortes de choſes, peſant avec ſoin de ſemblables Commiſſions, ne voulant pas

qu'elles fussent de longue durée ; attendu que l'autorité & les Gouvernemens trop continués, élevent les Particuliers à un degré de puissance qui peut devenir funeste au Souverain.

Les Perses ne vouloient pas que ceux qui gouvernoient les Provinces, gouvernassent les Villes ; ni que ceux qui commandoient dans les Villes, eussent les Châteaux ou les Forteresses en leur pouvoir. L'Empereur Commode s'assuroit de la fidelité de ses Gouverneurs, en retenant près de lui leurs enfans en ôtage.

Les Rois d'Ethiopie pratiquent la même chose à l'égard des Princes & des Rois qui leur sont tributaires. Non-seulement ils les tiennent par-là dans le devoir & dans la crainte, mais ils accoutument ces jeunes Princes à respecter leur Monarque.

En France, sous le regne d'Hen-

ry III. combien de peines & de ſoins lui donnerent ceux qui gouvernoient ſes Provinces? Ses propres Lettres font mention qu'ils s'approprioient les revenus de la Couronne, ſans qu'il oſât s'en plaindre, dans la crainte d'un plus grand malheur.

Les Pays éloignés de leurs Souverains ſont les plus ſujets aux invaſions des Ennemis, & aux outrages des Voiſins, & rarement on y remedie promptement. L'éloignement des lieux, les frais immenſes, le choix des Capitaines, & le paſſage qu'il faut quelquefois demander à un troiſiéme, qui ſouvent ne le permet pas, font perdre un tems qui donne lieu aux Ennemis de s'établir & de vous chaſſer.

L'abſence du Berger les encourage à ſe jetter ſur la Bergerie; les Habitans ſe voyant ſans ſecours, ſont obligés de ceder: d'ailleurs il eſt naturel de conſerver ſon bien

& ſa famille. L'affection pour un Prince éloigné ſe ralentit dans ces occaſions : on ne le redoute que foiblement ; la crainte de l'offenſer s'étant perduë inſenſiblement.

De-là vient que les Colonies éloignées ſont toûjours les moins bonnes, d'autant que ne pouvant être ſecouruës, elles deviennent la proye de l'Ennemi ; ou trouvant occaſion de s'émanciper, elles perdent bien-tôt le reſpect qu'elles doivent à leur Souverain, & le ſouvenir de leur origine.

La réflexion que doit faire le Prince ſur les Pays éloignés, c'eſt qu'il lui eſt impoſſible de reconquerir ces mêmes Pays, lorſqu'ils ſe trouvent joints aux Etats de celui qui s'en eſt emparé, parce qu'ils ſont plus forts étant joints, & beaucoup plus à portée d'être ſecourus & fortifiés. Ainſi la politique principale que doit avoir un Prince ſage, c'eſt de peſer murement toutes ces cho-

ſes ; & d'avoir l'art de ſe conſerver un Etat nouvellement acquis, ſoit par force d'armes, ſoit par alliance, comme étant moins aſſuré & plus ſujet aux invaſions que ceux dont il jouit hereditairement. Et pour cela, il eſt néceſſaire à un jeune Monarque, pour bien gouverner un Peuple, d'en connoître particulierement les conditions, le naturel, les anciennes Loix, & les Privileges; & de joindre à cette connoiſſance l'Hiſtoire, la Geographie du Pays, les Droits de la Couronne, & tous ſes avantages, afin de le traiter ſelon ſes Loix, ſon humeur, & ſes Coûtumes.

Un Prince qui ne ſe conduiroit pas ainſi, ſeroit en danger de faire de grandes fautes. L'Eſpagne auroit conſervé les Pays-Bas, ſi elle les avoit traités de cette ſorte, & ſi elle ne leur avoit pas voulu impoſer avec violence de nouvelles Loix & de

nouvelles Coûtumes: & l'Irlande, dont la belle Camille vient de parler, ne couteroit pas à l'Angleterre tant de sommes immenses, pour la maintenir dans l'obéissance, si on la traitoit avec moins de dureté, & si on lui avoit laissé ses anciens Privileges. Les dix-sept Provinces des Pays-Bas étoient un bien héreditaire au Roy d'Espagne, qui, par l'éloignement de son Souverain, n'a pû souffrir le joug des Gouverneurs. L'Irlande est un Pays de Conquête, qui, par la même raison, se souleve sans cesse contre les Loix du Conquerant.

Il faut donc songer qu'il y a une grande difference entre les Nations Orientales, & celles qui habitent à leur opposite; que le genie de celles qui sont au Midi est different en tout à celui de celles du Septentrion; que les Montagnes en ont d'une sorte, & que

les Plaines & les lieux Maritimes en ont d'une autre.

On ne doit pas s'étonner de cette diverſité, puiſqu'elle ſe remarque ſous nos yeux. Une Riviere, une Montagne, un eſpace nous fait voir des humeurs, des manieres, & même des façons de penſer entierement oppoſées. L'antipatie, la jalouſie du commerce, & tant d'autres paſſions qui ſe trouvent dans le cœur de l'homme, font naître toutes ces differences.

Les Claſomenéens ne furent jamais d'accord enſemble, parce qu'une partie de leur Ville étoit ſituée en terre ferme, & l'autre encloſe dans une Iſle. Ceux qui habitoient au Pirée d'Athenes, ne pouvoient s'accommoder avec ceux de la baſſe Ville. Et le fameux Pericles fit bien moins bâtir les ſuperbes murailles de cette illuſtre Ville par la crainte des Ennemis, que pour la

réunion de ses Habitans, malgré le stratagême dont il se servit avec les Lacedemoniens.

Ainsi par la diversité des habitations, la difference qu'il y a entre les Nations, soit par rapport à la langue, à la maniere de vivre, ou aux inclinations naturelles, on doit juger qu'on ne peut les gouverner d'une même sorte, ni les tenir sur un même pied. Il y en a qui ne peuvent souffrir le nom de Roi, comme étoient jadis les Atheniens. D'autres qui ne peuvent vivre, ni se soûtenir sans un Monarque, comme étoient les Egyptiens. Les uns mettent leur gloire à se conserver fideles à leur Roy : les autres veulent être dans une liberté indépendante de toute sujetion. Les uns sont legers, & les autres sont graves. Nous avons des Voisins dont la lenteur leur a souvent coûté cher; & nous connoissons des Peuples vifs & prompts qui sçavent prendre leur

parti ſur le champ. Les uns veulent être rudoyés, & menés haut la main. D'autres demandent à être traités avec douceur, n'accordant rien que par amitié.

Toutes ces differences bien reflechies, le Monarque habile & ſage, doit faite comme le Chaſſeur, l'Oiſeleur, ou le Pêcheur, qui, pour venir à bout de ſon deſſein, ſe ſert de diverſes pratiques, de nouvelles ſubtilités, de pluſieurs amorces, & de differens pieges & filets. C'eſt ainſi qu'il faut en uſer avec les Habitans de differens Pays, & traiter chacun ſelon ſon genie; autrement ce ſeroit naviger à vent contraire, & vouloir échouer tôt ou tard.

Un Prince doit encore conſiderer, que lorſqu'il eſt nouvellement en poſſeſſion d'un Etat, ſoit par droit de ſucceſſion, d'alliance, ou de conquête, il ne peut ſe flatter d'avoir d'abord l'affection de ſes Sujets: choſe

chofe ſi néceſſaire pour regner heureuſement. Avant qu'il puiſſe ſe l'acquerir, ils l'examineront avec attention, peſeront toutes ſes actions, penetreront juſques dans le plus profond de ſon cœur : rien ne leur échapera ; n'épargnant ni peines ni ſoins pour le connoître parfaitement. Alors, s'il ſe trouvent tel qu'il doit être, il en ſera aimé, reſpecté & redouté ; & ils lui donneront tous les ſecours néceſſaires en tems de Paix & de Guerre.

Alexandre fut aimé & reveré dans toutes ſes grandes Conquêtes, non-ſeulement parce qu'il avoit l'art de perſuader par ſes diſcours, mais parce qu'il avoit encore la politique de décharger ſes nouveaux Sujets des impoſitions que leurs anciens Maîtres leur faiſoient payer. Il faiſoit plus, il entroit dans le détail des familles, accommodoit leurs differends, & obligeoit les Gouverneurs des Provinces d'en faire

de même. Ces attentions ſi belles & ſi rares dans un Souverain, lui attirerent plus de Nations que ſes armes n'en conquirent.

Cet exemple ſeul doit ſervir de regle à tous les Princes ; étant inutile d'être bon au commencement, pour reſſembler après à ceux qui ont été deteſtés dans tous les ſiécles ; comme Tibere, Caligula, Neron, Maxentius, Denys, & tant d'autres, qui affecterent de la douceur & de l'humanité en montant ſur le Trône, & qui dans la ſuite ſe rendirent l'opprobre du genre humain, par leurs cruautés.

Il faut encore remarquer que les Habitans d'un Pays ont toûjours de l'inclination pour leurs anciens Maîtres, qu'ils les regrettent & les reclament ſans ceſſe : ce qui eſt très à craindre pour le Prince nouvellement établi, s'il ne s'étudie pas avec ſageſſe à leur en ôter les occaſions, en évitant d'y introduire les nou-

veautés qui ſuivent ordinairement les mutations ; chaque Nation ayant ſes Maximes.

C'eſt pourquoi Licurgue abhorroit les Etrangers, & diſoit que leur frequentation corrompoit les bonnes mœurs du Peuple, & les habituoit aux Coûtumes étrangeres. On peut ajoûter à l'idée de ce Legiſlateur l'exemple des Zanchéens, pour avoir reçû les Samiens dans leur Ville, & celui des Amphipolites pour avoir donné entrée aux Calcedoniens. Il eſt très-certain, dit Orophane, que toutes les fois qu'il arrive des changemens dans un Etat, c'eſt alors que chacun ſe remuë, que les grands coups ſe donnent de toutes parts, & que les traverſes que les Ennemis ont coûtume de cauſer à un nouveau Prince, ſoit par crainte, ou par envie de ſon aggrandiſſement, ſont d'autant plus aiſées, que tout nouvel établiſſement

eſt facile à troubler & à bouleverſer.

C'eſt pourquoi je voudrois, ajoûta Arſame, que tous les Princes nouvellement inſtalés, ſuiviſſent les maximes preſcrites par Thelamon, & profitaſſent des fameux exemples qu'il a rapportés, pour ne point faire de nouvelles entrepriſes qu'ils ne fuſſent parfaitement aſſurés du cœur de leurs Sujets.

Le principal égard que doit avoir un Prince nouvellement établi, reprit Thelamon, eſt l'opinion qu'il donne de lui à ſon entrée ; la premiere idée étant toûjours la plus frapante, celle qu'on ſe forme de lui à ſon avenement, ne s'effaçant jamais, quoi qu'il puiſſe faire dans la ſuite ; parce que les hommes remarquent bien plus particulierement les choſes dans leur commencement, ſoit qu'ils les voyent, ou qu'ils en entendent parler, les te-

nant pour connues & pour certaines, ſans prendre la peine de s'en informer, ou d'approfondir la verité. Si la premiere démarche d'un particulier dans le monde décide ſouvent de ſa réputation, de quelle conſequence n'eſt-elle pas aux Souverains, ſur les actions deſquels tous les yeux ſont attachés? Il y a pluſieurs vertus de qui la réputation peut acquerir l'eſtime & l'amour des nouveaux Sujets, l'affabilité, la juſtice, la clemence & la generoſité; mais le moyen le plus ſûr pour gagner le cœur de tous les Peuples, c'eſt de laiſſer les choſes dans l'état où on les trouve au commencement, & de ne rien innover. Commines remarque, que Louis XI. ce grand & fameux politique, fit une faute lorſqu'il parvint à la Couronne, dont il eut ſujet de ſe repentir, en chaſſant des Charges & des Emplois tous les vieux Serviteurs de Charles VII. ſon Pere,

en introduiſant de nouveaux impôts, abrogeant les Privileges, & en détruiſant les anciens uſages pour en établir des nouveaux.

Alexandre le Grand, après la mort de Philippe ſon Pere, déchargea ſon Peuple de toutes ſortes d'impoſitions, ce qui lui attira l'amour des Macedonniens & l'eſtime de ſes Voiſins. Après la mort d'Antoninus, l'Empereur Macrenus qui lui ſucceda, pour s'inſinuer dans les bonnes graces des Romains, proteſta en plein Senat qu'ils avoit reſolu de ne jamais rien faire d'important ſans leur avis, de ſe ſervir de leur autorité & de leur conſeil dans l'adminiſtration de la Republique; & leur offrit de remettre même ſon pouvoir entre leurs mains, s'ils le jugeoient avantageux au bien public. Il eſt vrai que naturellement les hommes ſont amateurs de la nouveauté; cependant, en matiere de coûtumes, rien ne les offenſe

davantage ; l'habitude étant une ſeconde nature. Et comme il n'eſt pas ſenſé de croire pouvoir changer ou rompre le naturel, il ne l'eſt pas non-plus de penſer que quoique l'on voye de la défectuoſité dans une Loy ou dans une Coûtume, il faille y toucher; parce qu'il faut craindre d'éfaroucher le Peuple, qui ne regarde jamais ce qu'il devroit faire, mais ce qu'il eſt accoûtumé de faire ; participant en cela à la ſimplicité de la Colombe, qui pour le moindre changement qu'elle apperçoit dans ſa retraite ordinaire, s'enfuit, & l'abandonne.

Saint Auguſtin dit qu'il faut tenir pour indifférent d'obſerver ce qui n'eſt pas contraire à la foi & aux bonnes mœurs, afin d'entretenir amitié & correſpondance avec qui on eſt obligé de vivre, & s'accommoder à leurs coûtumes, dans la crainte de les ſcandaliſer. L'introduction des nouvelles Loix, & l'abolition des

anciennes étoit ſi odieuſe autrefois, que ceux de Locres ne pouvant ſouffrir ni l'une ni l'autre, n'en abrogeoient jamais aucune qu'elle ne s'éteignît d'elle-même par la longueur du tems ; & ne permettoient à perſonne d'en propoſer de nouvelles, qu'à condition qu'on la viendroit expoſer avec une corde au col, pour être étranglé en cas que l'on ne prouvât pas par de ſolides raiſons qu'elle étoit utile au bien public.

Tous les hommes ont tant de zele pour leurs anciennes Coûtumes, qu'ils combattent pour les maintenir, comme s'il s'agiſſoit de défendre leurs murailles, & ſont prêts à mourir plûtôt que de voir introduire des loix étrangeres. Combien de rébellions, de maſſacres, & d'affreuſes ſéditions pourroit-on citer qui n'ont été cauſées que par le changement des Loix & des Coûtumes ?

Ce

Ce fut pour un pareil ſujet que les Juifs ſe mutinerent contre Herode leur Roy. Les Scythes tuerent leur Monarque, parce qu'il vouloit vivre à la maniere des Grecs. Le Prince Anacharſis le Schyte, ce ſavant & ſage Philoſophe, fut tué par ſon propre frere pour la même choſe. Alexandre le Grand, tout aimé qu'il étoit, courut riſque d'être maſſacré par ſes propres Soldats, pour s'être vêtu à la Perſienne, & en avoir affecté les façons. Agis, Roy de Lacedemone, mit toute la République en combuſtion, pour avoir voulu faire revivre les Loix de Licurgue, & perdit lui-même la vie. Et ce n'eſt qu'au changement des Loix qu'on a attribué la tyranie de Marius & de Silla.

L'habitude des Peuples, dit alors Uranie, va ſi loin, qu'elle s'étend même ſur les perſonnes. Souvent un Prince ſera bien ou mal reçû de ſes nouveaux Sujets, parce qu'il

aura un tel nom, qu'il ſera fils d'un tel, ou qu'il ſera ſorti d'une telle Maiſon. Quoique Cambiſe fût cruel & farouche, ſes vices furent tolerés, parce qu'il étoit fils de Cyrus; & ceux qui avoient le nés aquilin, comme ce grand Prince, étoient conſiderés dans toute la Perſe.

Après la mort d'Auguſte, ajoûta Florinde, Tibere fut jugé digne de lui ſucceder, ayant l'âge competent, & de la valeur; cependant parmi le Peuple, & dans le Sénat, il y avoit des Mécontents qui diſoient qu'il ne devoit pas être Empereur, parce qu'étant de la Famille Claudienne, encline à la cruauté, il y feroit porté comme elle. Le nom de Tarquin, dit Felicie, fut ſi odieux aux Romains, que Tarquinius Collatinus fut obligé de ſe démettre du Conſulat, parce que ſon nom déplaiſoit au Peuple, quoiqu'il eût été un de ſes plus forts appuis pour chaſſer les Tarquins.

L'opinion des Peuples ſur ce ſujet eſt de tous les tems, dit Alphonſe; ils croyent qu'un homme, ſorti d'une famille, en a les inclinations, quoique l'on voye ſouvent le contraire. Les Romains ſe réjoüiſſoient avec leurs Voiſins, d'avoir pour Roy Ancus Martius, dans l'eſpoir qu'il reſſembleroit à ſon ayeul Numa: & croyant que le même bonheur, ou le même malheur, accompagne tous ceux d'une famille, ils eurent de la peine à envoyer Scipion en Eſpagne, & à le faire Gouverneur de cette Province, parce que ſon Pere & ſon Oncle y étoient morts en cette qualité.

Je crois, dit alors Camille, avec ſon enjoüement ordinaire, que vous avés pris notre Appartement pour le Cabinet des Livres, par les belles choſes que vous y venés de dire; & je vous avouerai ingenuement que j'ai craint de ne me pas

amuſer, lorſque j'ai vû tourner la converſation ſur une matiere auſſi grave. Cependant je m'y ſuis intereſſée, comme ſi on m'avoit raconté une Hiſtoire qui fût á la portée de mon génie, & il me ſemble que je gouvernerois parfaitement un Etat après ce que je viens d'entendre. He bien, dit Uranie en ſouriant, pour nous conſoler de ne pouvoir régir des Provinces, faiſons de nos cœurs comme d'un Empire : n'y introduiſons jamais de nouvelles Loix, reſpectons leurs premieres Coûtumes, laiſſons-leur l'ancien uſage de conſtance & de fidelité ; & nous pourrons nous vanter d'avoir regné avec autant de gloire que les plus grands Monarques.

Cette façon de gouverner, dit Thelamon, nous eſt trop avantageuſe pour que nous puiſſions nous y oppoſer, & je puis vous proteſter que vous ne trouverés que

des Sujets ſoumis à vos Loix.

Tous les hommes applaudirent au diſcours de Thelamon ; & il ſe trouva qu'une converſation qui n'avoit roulé d'abord que ſur une matiere des plus ſérieuſes, devint dans la ſuite le ſujet de la plus délicate galanterie. Cette tendre allegorie ne fut interrompuë que par l'avertiſſement que l'on vint donner de ſe mettre à table. Auſſi-tôt que l'on eut dîné, on ſe rendit dans la Bibliotheque. C'eſt ici, dit Alphonſe, que la belle Camille veut qu'on traite les matieres ſérieuſes & politiques : ainſi pour la ſatisfaire, je vais ouvrir la converſation par une avanture que j'ai appriſe à Rome, & qui ſervira encore à prouver le peu de bon ſens qu'il y a dans toutes les héreſies.

Joſeph Bory, natif de Milan, étoit un homme d'un eſprit vif & pénétrant, qui ayant pouſſé les études auſſi loin qu'il le falloit pour être

des plus ſavans, & qui s'étant attaché à la Médecine & à la Chymie, ſe ſeroit acquis une haute réputation, ſi ſon libertinage & ſes débauches ne l'euſſent fait meſeſtimer, & ne l'euſſent rendu le mépris de tous les honnêtes gens. L'indignation qu'il s'attira, l'obligea à diſparoître de Milan, ſans que l'on pût ſavoir pendant un an entier ce qu'il étoit devenu. Cette longue abſence le fit croire mort ou perdu, lorſqu'on le vit reparoître; mais ſi fort changé à ſon avantage, que tout le monde en fut ſurpris. Son air étoit ſage, modeſte & humilié. Il ne fréquentoit que les Egliſes, les Hôpitaux & les Priſons. Cette pieuſe conduite, jointe à ſon air pénitent, perſuada aiſément qu'il étoit converti, & lui rendit l'eſtime de tout le monde. Et comme il avoit un interêt ſecret, qui le portoit à examiner avec ſoin les idées qu'on avoit de lui, il s'apperçut bien-tôt

que les apparences de dévotion effaçoient les déportemens de ſa vie paſſée. Il s'attacha à voir des malades, ſur leſquels pluſieurs de ſes remedes ayant réuſſi, ſa réputation augmenta ſi bien, que l'Archevêque de Milan prit de l'amitié pour lui, & lui donna des Lettres de recommandation pour Rome, où il vouloit aller.

Bory y continua quelque tems cette pieté apparente : & comme les Lettres de l'Archevêque de Milan, & ſa qualité de Medecin, lui donnoient entrée dans les plus conſidérables Maiſons, il devint dans peu en grande conſidération parmi le Peuple. Lorſqu'il ſe crut établi dans tous les eſprits, il commença à inſinuer en ſecret à quelques-uns une partie de ſes rêveries, dont la principale étoit, qu'il étoit lui-même le Saint-Eſprit incarné dans ſa perſonne, pour ſoutenir & réparer la premiere redemption du monde,

le prix du sang répandu par la seconde Personne de la Trinité, s'étant entierement négligé & perdu ; & qu'il alloit dans peu former une nouvelle Eglise d'ames choisies, qui feroient éclater la premiere innocence des élus. Il donnoit à ses Sectaires les noms de *Raisonnables* & d'*Evangeliques*, imposant les mains à ceux qui témoignoient être persuadés de ses discours ; les assurant qu'ils recevoient le Saint-Esprit, c'est-à-dire, un écoulement & une participation de lui-même par cette imposition.

Il est incroyable les effets que produisirent toutes ces chimeres dans Rome & aux environs. Le nombre de ses Sectaires devint si considerable, que la cabale fut découverte. Bory prit la fuite des premiers, & retourna à Milan, où il séduisit encore plusieurs personnes. Mais les assemblées nocturnes de ceux qui suivirent sa Secte ayant

fait du bruit, & quelques-uns d'entr'eux ayant été mis en priſon, & ayant appris les ſecrets de la cabale, Bory prit de nouveau la fuite.

Il paſſa à Inſpruk, à Straſbourg, & en Hollande, où ayant demeuré quelque tems à Amſterdam, la crainte le fit pouſſer juſqu'à Hambourg, répandant toujours dans ſa route ſes rêveries. Et, choſe ſinguliere, c'eſt qu'il trouva par tout des eſprits aſſez foibles, pour donner dans ſes erreurs, ſur tout dans les Pays Proteſtans, où il fit des progrès ſi conſiderables, que ni les Magiſtrats, ni les ſoins des Miniſtres, n'ont pû la diſſiper, même juſqu'aujourd'hui.

Delà il paſſa en Dannemarc, où il exerça la Medecine avec ſuccès, ſe mêlant auſſi de la Chymie. Sa réputation y devint ſi grande, que Frederic III. Roi de Dannemarc, voulut le connoître : & il s'inſinua ſi bien dans ſon eſprit, qu'il eut l'art

de lui perſuader de lui fournir de l'argent pour travailler au grand œuvre de la Pierre Philoſophale. Cet impoſteur amuſa ce Prince juſqu'à la mort ; cette perte fut pour lui un coup de foudre. Cet appui lui ayant manqué, il paſſa à Vienne, où il fut reconnu, & arrêté par les ſoins du Nonce, qui le livra au Pape, qui le demanda avec de grandes inſtances, mais ſous la promeſſe qu'exigea l'Empereur, qu'on ne le feroit point mourir.

Il fut mené à Rome, & mis dans les Priſons de l'Inquiſition, d'où il n'eſt ſorti qu'une fois pour voir le Maréchal d'Eſtrées, Ambaſſadeur de France, qui obtint du Pape qu'on le lui ameneroit pour avoir ſon avis ſur une maladie qu'il avoit alors ; & dont la guériſon fut effectivement attribuée à ſes remedes. Après quoi, il retourna pour jamais dans ſa triſte retraite.

C'eſt ainſi que l'Héreſiarque Bory

débita ses folies, & qu'il trouva d'autres foux qui s'en laisserent persuader; dont la maladie & les désordres n'étant que dans l'imagination, il fut condamné à une Prison perpetuelle, où, en vieillissant, il a eu tout le tems de se désabuser, & de se repentir de ses ridicules erreurs.

Il faut être véritablement bien fou, dit alors Julie, pour donner dans de pareilles idées : & cette avanture, en nous prouvant combien toutes les héresies sont dangereuses, nous prouve aussi la foiblesse de l'esprit humain. Jugez par-là, ajoûta Camille, du progrès que font les erreurs, où il y a quelque apparence de bon sens, puisque celle-ci, où il n'y en a pas seulement l'ombre, a trouvé des partisans. Pour moi, dit Florinde, je ne saurois comprendre comment on peut changer de Religion, ni même en alterer les principes.

Vous trouvez donc étrange, répondit Felicie, qu'un Proteſtant ſe faſſe Catholique, qu'un Muſulman abjure Mahomet, & qu'un Juif ſe faſſe Chrétien. Ce n'eſt pas cela que j'entens, reprit Florinde. Comme je compte tous ceux que vous venez de nommer dans la mauvaiſe voye, je louë leur changement, bien loin de le blâmer; mais je ne puis ſouffrir qu'un Catholique ſe faſſe Proteſtant ou Turc. Si la belle Camille, dit alors Julie, n'avoit pas établi que l'on ne doit traiter que des matieres graves & ſavantes dans ce Cabinet, je pourrois raconter à la Compagnie une hiſtoire arrivée dans le milieu du dernier ſiecle, qui prouveroit à Florinde, qu'il eſt des occaſions qui contraignent ſouvent à changer de Religion malgré ſoi. Mais, répondit agréablement Camille, je n'ai pas fait une Loi de mon ſentiment, & je crois qu'il n'en eſt point qu'on ne dût enfraindre

pour avoir le plaiſir de vous entendre.

Nous avons aſſez parlé politique ce matin, ajouta Uranie, pour mêler quelque galanterie dans notre converſation. Auſſi-bien la charmante Julie n'a point encore ſubi nos régles, & cette occaſion ſe préſente à propos pour elle, & pour notre ſatisfaction. Je ſouhaite, répondit-elle, vous en donner autant que vous l'eſperés, & je vous avouërai que ſi les avantures que je vais vous dire ne vous font pas plaiſir, il faudra que ce ſoit ma faute, puiſque d'elles-mêmes elles ſont intereſſantes. Alors voyant qu'on attendoit qu'elle commençât, elle reprit ainſi la parole.





HISTOIRE DE GASAN.

L'Amour dans tous les Pays & dans tous les âges a causé des évenemens si singuliers, que l'on n'aura point de peine à croire ceux que je vais raconter. Un Gentilhomme de la Ville de Toulon, nommé Gasan, âgé de vingt ans, Cadet d'une ancienne famille, né avec très-peu de bien, mais d'un esprit si cultivé, & si bien fait de sa personne, que l'on oublioit, en le voyant, que la fortune ne lui étoit pas favorable; ou si l'on s'en souvenoit, ce n'étoit que pour la lui souhaiter telle qu'il la méritoit. Indépendamment de tous les exercices du corps, dans lesquels il excelloit, il possedoit encore toutes les sciences qui appartiennent à l'esprit,



& s'étoit particulierement attaché à l'art de la Navigation, où il étoit des plus habiles.

Comme il vouloit réparer par son génie ce qui manquoit à sa fortune, il n'avoit voulu rien négliger de tout ce qui pouvoit lui en acquerir un jour avec gloire, selon les occasions qui s'en présenteroient. Un mérite si extraordinaire dans un jeune homme le rendit bien-tôt l'amour de tous ceux qui le connoissoient. Chacun cherchoit à se l'attirer, & il n'y avoit point de famille dans Toulon qui ne jettât les yeux sur lui: mais son destin le porta à prendre plus d'inclination pour la Maison d'un fameux Négociant de Marseille, qui avoit un Magasin à Toulon, & qui y étoit alors. Il s'appelloit Masodier, homme d'esprit, habile dans le négoce, & très-riche. Il trouva à Gasan tant de mérite, & une si forte inclination pour la Navigation, qu'il lui

conseilla d'aller demeurer à Marseille, où il trouveroit à s'instruire, & même à s'interesser dans quelques Navires, lui offrant sa maison & son crédit. La proposition étoit trop avantageuse pour que Gasan la refusât; ainsi il partit avec Masodier pour Marseille, où ils arriverent le lendemain de leur départ. Masodier lui tint parole, le logea chez lui, & le présenta à sa femme & à sa fille, comme un homme qu'il aimoit infiniment.

La bonne mine de Gasan, son esprit, & la grace qui accompagnoit toutes ses actions, les prévinrent d'abord en sa faveur. Mais quelle que fût cette prévention, elle ne put l'emporter sur les sentimens que lui inspira la beauté de la jeune Masodier. Irene étoit une brune âgée de quatorze à quinze ans, de qui les traits réguliers, fins & délicats étoient accompagnés d'un air vif, tendre & spirituel qui

la

la rendoient maîtreſſe de tous les cœurs à la premiere vûë.

Gaſan l'éprouva ſur le champ ; & il eut beſoin de tout ſon eſprit pour cacher le trouble que l'admiration avoit jetté dans ſon ame. Il la tourna en ſimple galanterie, en félicitant Maſodier d'avoir une auſſi charmante fille, & ſur le danger où il l'expoſoit en le logeant chez lui. Le pere & la mere répondirent à ce compliment ſur le même ton ; mais Irene, inſtruite par ſon propre penchant, connut l'effet que ſes charmes avoient produit ; & s'applaudiſſant d'une conquête qu'elle trouvoit digne d'elle, elle ne ſongea point à ſe garantir des traits d'une paſſion dont elle ignoroit les plaiſirs & les maux. Elle ne s'attacha qu'à renfermer dans ſon cœur la joye qu'elle reſſentoit d'avoir ſçû plaire à un homme qu'elle trouvoit infiniment aimable.

Ainſi cette premiere entrevûë ſe

passa dans une mutuelle contrainte. Cependant Masodier établit Gasan chez lui comme son fils. La liberté qu'il avoit de voir & d'entretenir Irene à toutes les heures du jour, lui faisant reconnoître en elle autant d'esprit & de sagesse qu'elle avoit de beauté, son amour en prit de nouvelles forces, & cette heureuse sympathie qui sait unir les cœurs, sans qu'ils s'en apperçoivent eux-mêmes, les entraîna si bien l'un vers l'autre, que sans se dire qu'ils s'aimoient, ils se le juroient à chaque instant. Les véritables passions n'ont pas besoin de l'arrangement des paroles: elles trouvent dans elles-mêmes les expressions qui manquent au langage pour expliquer leur violence. Un regard, un souris en dit souvent bien plus que les termes les mieux choisis. Le silence regnoit entre ces deux amants. Irene l'observoit par principe d'innocence & de timidité,

Gasan le gardoit par crainte & par respect. Mais leurs yeux, ignorant ces froids devoirs, se tenoient des conversations si intereſſantes, & ils s'entendoient si parfaitement, qu'il sembloit que l'usage de la voix leur étoit inutile, ou qu'il eût diminué la force de leurs entretiens.

Cette douce intelligence ayant instruit Gasan de son bonheur, il redoubla ses soins, que la jeune Irene recevoit toujours avec une tendre complaisance. Cependant l'amoureux Gasan ne se put croire parfaitement heureux, qu'il ne se fût expliqué plus ouvertement. Il en cherchoit une occasion favorable, lorsque Masodier le mena avec sa famille, & plusieurs de ses amis, dans une de ces aimables Bastides, dont le territoire de Marseille est rempli, où il les voulut régaler. Les charmes de la Campagne ne sont pas des remedes contre l'amour; ils ne servent qu'à l'augmen-

ter & à l'entretenir. Ce beau lieu rendit Irene plus tendre, & détermina Gafan à lui découvrir des feux qu'il ne pouvoit plus cacher.

Dans cette penfée s'étant allé promener feul, fes pas le conduifirent dans un Cabinet de Jafmins, dont ce Pays abonde, où s'étant affis fur un lit de Gafons, il tira fes tablettes, réfolu d'écrire à Irene ce que fes yeux feuls avoient ofé lui dire. Lorfqu'il eut fini un ouvrage fi intéreffant pour fon cœur, il fongea par quel moyen il pourroit lui faire recevoir fa lettre fans rifque. Et comme l'imagination des Amans fe promene fans ceffe fur les objets qui les flattent, ou qui les troublent, la fienne fe forma cent idées différentes fur la réception qu'Irene feroit à cette déclaration : & fa rêverie l'emporta fi loin, & devint fi profonde, que le fommeil s'empara de fes fens fans qu'il s'en apperçût.

Il faifoit trop l'agrément des Com-

pagnies où il se trouvoit, pour qu'on ne s'apperçût pas de son absence. Masodier le fit chercher avec empressement, sans qu'on pût le trouver. Mais Irene plus intéressée que les autres à cette recherche, fit tant de tours, qu'elle le découvrit endormi dans le Cabinet de Jasmins. Elle apperçut aussi-tôt les tablettes ouvertes tombées à côté de lui : une tendre curiosité la contraignit à les prendre; elle s'en saisit, & se retira sans faire de bruit. Lorsqu'elle fut en lieu où personne ne pouvoit la voir, elle ouvrit les tablettes avec empressement, & y trouvant quelque chose d'écrit, elle y lut ces paroles.

A l'adorable Irene.

» Mes yeux vous parlent tous les
» jours, belle Irene; les vôtres me ré-
» pondent. Mais que je crains de mal
» expliquer leur langage, & que vous
» n'entendiez pas celui des miens. Je

» vous adore;vous me marqués de la
» bonté. Cependant je ne puis être
» heureux que votre bouche n'ait se-
» condé vos regards, & n'ait approu-
» vé l'ardeur dont vous embrasez le
» fidele Gasan.

Irene rougit plus d'une fois en faisant cette lecture; mais elle ne put être fâchée de l'avoir faite, & rendit grace au Ciel d'avoir été la premiere au Cabinet de Jasmins. Elle serra les tablettes, & rejoignit la Compagnie. Cependant Gasan s'étant éveillé, & se souvenant de ce qu'il avoit écrit, fut extrêmement affligé de ne pas trouver ses tablettes. Il les chercha avec soin; mais voyant que sa recherche étoit inutile, il se résolut à reparoître, & à examiner avec attention ceux de la Compagnie qui pouvoient lui avoir fait un vol si dangereux, craignant fort que ce ne fût Masodier lui-même.

Tout le monde fut charmé de le

revoir ; & après avoir essuyé quelques railleries sur sa petite absence, il chercha dans les yeux de chacun celui dont il avoit sujet de craindre l'indiscretion. Mais personne ne lui paroissant donner nulle marque de l'avoir trouvé endormi, il jetta les yeux sur Irene ; & rencontrant les siens, elle rougit si extraordinairement, qu'il ne douta plus que ce ne fût elle qui eût ses tablettes. Persuadé de cette vérité, il la regarda avec une soumission si tendre & si persuasive, qu'elle ne put se résoudre à le laisser dans l'inquiétude où il paroissoit. Et s'en étant approchée, feignant de lui montrer une boëte à Portrait d'une Dame de sa compagnie : Soyez plus prudent une autre fois, lui dit-elle, & n'esperez pas toûjours trouver des confidens aussi discrets.

Elle s'éloigna après ces mots, & Gasan content de ne s'être pas trompé, le fut encore davantage de ne re-

marquer ni mépris ni colere dans la charmante Irene.

Sur le ſoir tout le monde revint à Marſeille, où les Amans n'ayant pu trouver l'occaſion de ſe parler du reſte de la ſoirée, furent contraints d'attendre au lendemain. Ils paſſerent une nuit entremêlée d'inquiétude, d'eſpérance & de crainte. Ils ne furent pas les ſeuls de qui le repos fut troublé : la mere d'Irene n'eut pas un ſommeil plus tranquille. C'étoit de ces femmes qui joignoient les ſentimens à la force de l'eſprit. Elle aimoit tendrement Irene; elle en connoiſſoit tout le mérite; & elle ne lui ſouhaitoit pour époux qu'un homme qui le ſût connoître comme elle. Gaſan lui paroiſſoit être tel qu'elle le déſiroit ; & ſa pénétration l'ayant fait appercevoir de ce qui ſe paſſoit dans le cœur de ces jeunes Amans, elle ne penſoit qu'aux moyens de porter Maſodier à conſentir à leur union ;

ſçachant

ſçachant parfaitement que le peu de bien de Gaſan y mettroit un obſtacle, qu'elle auroit de la peine à lever. Son ame qui étoit grande & généreuſe, lui faiſoit enviſager le mérite & la naiſſance comme des choſes ſuffiſantes pour le bonheur de ſa fille, puiſqu'elle étoit née avec une fortune aſſez brillante pour la pouvoir partager avec un époux. Mais elle craignoit que le ſien ne regardât ce mariage avec d'autres yeux, & c'eſt ce qui lui faiſoit employer les jours & les nuits à chercher des expédiens à ſon deſſein. Irene & Gaſan ignoroient ce qui ſe paſſoit dans le cœur de cette tendre mere; la crainte, qui accompagne toûjours l'amour, la leur faiſoit mettre au nombre de ceux à qui ils devoient cacher l'ardeur qui les conſumoit. A peine la jeune Irene fut-elle viſible, que Gaſan chercha l'occaſion de l'entretenir en particulier. Comme elle ne l'évitoit pas,

il en ſaiſit bien-tôt une qui lui parut favorable. Ils étoient l'un & l'autre dans l'appartement de Madame Maſodier, qui feignant d'avoir quelques lettres à écrire, paſſa dans ſon Cabinet, & les laiſſa ſeuls. Gaſan profitant de cet heureux moment, ſe jetta aux pieds d'Irene. Vous voyez, lui dit-il, l'homme du monde le plus amoureux, & en même-tems le plus à plaindre, ſi vous n'approuvez pas la réſolution que j'ai priſe de vous demander en mariage. Car enfin, belle Irene, je mourrois de déſeſpoir ſi vous pouviez penſer que j'ai oſé vous adorer, ſans ſonger à m'unir à vous pour jamais. Parlez, charmante Irene, les momens nous ſont chers, décidez du deſtin d'un homme, dont la vie dépend abſolument de votre arrêt.

Gaſan parloit avec tant d'amour & de vivacité, qu'Irene ne put douter de ſa ſincérité. Son action l'avoit troublée: peu accoutumée à ce qu'el-

le sentoit, & à ce qu'elle entendoit, elle étoit demeurée quelque tems interdite ; mais s'étant remise tandis que Gasan parloit : Je n'ai point encore appris à feindre, lui répondit-elle ; mes sentimens me semblent trop innocens pour vous les taire ; & les vôtres m'honorent assez pour y devoir répondre. Votre mérite m'est connu, mon cœur n'est point insensible aux marques de votre tendresse, & si vous pouvez m'obtenir de mon pere, je ferai tout mon bonheur de mon obéissance : mais aussi n'esperez pas que je m'oppose à sa volonté, si elle vous est contraire. Malgré le penchant qui m'entraîne, je sacrifierai toûjours mon repos, & même ma vie aux loix de mon devoir.

Irene, ma chere Irene, s'écria Gasan, je ne vous demanderai jamais rien contre un devoir aussi sacré. Trop heureux d'avoir pû ne pas vous déplaire ; & je vais ....

Comme il achevoit ces mots, Madame Masodier sortit de son Cabinet, où elle n'étoit entrée que pour écouter cette conversation, comptant bien qu'ils profiteroient de son absence. Elle surprit Gasan encore aux pieds d'Irene, qui toute tremblante, se jetta aux siens, que Gasan embrassoit déja. Mais cette généreuse mere les faisant relever l'un & l'autre : Je ne vous ai point écouté, leur dit-elle, pour vous trahir, ni pour vous être contraire. La vertu que j'ai remarquée dans l'un & dans l'autre m'en ôteroit l'idée, si j'avois pû la former. Je voulois approfondir mes conjectures, & vous guider dans vos desseins, si je les trouvois conformes aux miens. Allez, Gasan, continua-t'elle, allez trouver mon époux : peignez lui votre amour tel qu'il est; & j'appuyerai si bien votre demande, que j'espere qu'elle aura un succès heureux.

Jamais grace accordée à ceux qui

ſont prêts à perir, ne donna plus de joye que ce diſcours ſi peu attendu. Irene baiſoit les mains de ſa mere en les baignant de ſes larmes. Gaſan embraſſoit ſes genoux ; & cette occupation lui paroiſſoit ſi douce, que ſans l'impatience où il étoit d'aller trouver Maſodier, il ne l'eût pas ceſſée ſi-tôt.

Il s'en ſépara pourtant, & vola dans l'appartement de celui de qui il attendoit tout ſon bonheur. Il trouva Maſodier ſeul, qui liſant dans ſes yeux qu'il avoit quelque choſe d'extraordinaire à lui dire, ne tarda pas à le lui demander.

Je viens, lui dit Gaſan, vous ſupplier de rendre ma vie heureuſe & fortunée. Vous ſavez que vous m'avez promis d'être mon appui dans l'occaſion : il s'en préſente une, où vous pouvez tout pour moi. Je ſuis prêt, lui répondit Maſodier, à vous tenir parole ; expliquez-vous. Je vous regarde comme mon fils, &

je ferai pour vous tout ce que je ferois pour lui, si j'en avois un.

Hé bien, lui dit Gasan, en le pressant dans ses bras, faites que je le sois effectivement ce fils que le Ciel vous a refusé, en accordant la charmante Irene à l'amour le plus tendre & le plus respectueux. A peine eut-il achevé ces mots, que Masodier reculant quelques pas, avec les marques de la plus grande surprise: Quoi, lui dit-il, vous demandez ma fille! Y pensez-vous bien? Croyez-vous que le mérite sans la fortune suffise pour donner un époux à la plus riche héritiere de Marseille. Si je vous ai promis mon secours & mon crédit, ce n'a été que dans le dessein de vous tirer de l'état où vous étiés; & lorsque je vous ai dit que je vous regardois avec des yeux de pere, je ne vous ai envisagé que comme le frere d'Irene; & non son époux. Je ne me dédis point de ce que j'ai promis: trouvés des oc-

casions où je puisse vous être utile ; je vous y servirai de pere & de véritable ami ; mais pour Irene, n'y pensés jamais.

Un coup de foudre & ce discours furent la même chose pour Gasan. Il étoit dans une si terrible confusion, qu'il ne put gagner sur lui d'interrompre Masodier. Enfin revenant à lui, & se trouvant vivement offensé d'un refus si méprisant : Je croyois, lui répondit-il, que ma naissance, accompagnée des tâlens nécessaires pour acquerir les biens que vous estimés tant, me rendoient digne d'être votre gendre : & quoique, selon moi, il n'y ait point d'homme qui puisse mériter Irene, je me flatois que si elle devoit être un jour le partage du plus tendre & du plus fidele, le choix pourroit tomber sur moi.

Je sai votre naissance, reprit Masodier, & que votre demande honore ma famille ; mais ma fille n'est

point destinée au plus considérable ; mais au plus riche. Une réponse aussi seche, & des sentimens de cette nature,dans un homme que Gasan respectoit comme le pere de tout ce qu'il aimoit, l'indignerent si fort, qu'il sortit sans lui répondre, dans la crainte de se laisser emporter à son ressentiment. Il courut chercher la mere d'Irene, dans le sein de laquelle il épancha une partie de sa douleur. Elle en fut vivement touchée ; & quoiqu'elle eût bien pensé que son époux feroit quelque difficulté, elle n'avoit pas crû que l'obstacle fût sans remede. Elle consola Gasan le mieux qu'il lui fut possible ; & lui promit de ne rien épargner pour faire changer son époux, & le quitta dans l'intention d'y travailler avec empressement.

Le malheureux Gasan prit ce moment pour entretenir Irene, qui se promenoit dans une gallerie, en attendant avec une tendre impatience

le deſtin qu'on lui préparoit. Auſſitôt qu'elle le vit arriver, elle s'avança à lui pour s'en éclaircir; mais elle le trouva ſi changé, qu'elle comprit tout ſon malheur. Je lis ſur votre viſage, lui dit-elle, ce que vous avez à m'annoncer. A ces mots, le ſien ſe couvrit de larmes. Gaſan ſe jetta à ſes pieds, & prenant une de ſes mains, il y attacha ſa bouche avec une ardeur ſi fort mêlée de déſeſpoir, qu'il ſembloit dire par cette action, qu'il vouloit expirer de douleur en cet état.

Ce ſpectacle eût attendri l'ame la plus barbare. Irene ne connut bien l'étenduë de ſa tendreſſe qu'en ce fatal moment; elle s'étoit flattée d'avoir aſſez de fermeté, pour oublier Gaſan, ſi ſon pere ne lui étoit pas favorable; mais elle ſentit alors que les loix de l'obéïſſance & du devoir ſont de foibles barrieres pour des cœurs que l'amour unit par l'eſtime & la connoiſſance du vrai mérite.

Enfin Gaſan lui ayant appris la converſation qu'il venoit d'avoir avec Maſodier : Vous voyez, continua-t'il, que c'eſt à mon peu de fortune que je dois un pareil refus: mais j'atteſte ici tout ce que j'ai de plus cher, que ſi mon déſeſpoir me laiſſe la vie, j'en abregerai plûtôt moi-même le cours, ou je la rendrai ſi brillante & ſi glorieuſe, que l'on connoîtra quelque jour, que l'amoureux Gaſan étoit ſeul digne de poſſeder la charmante Irene.

Ces paroles firent revenir Irene comme d'un profond aſſoupiſſement. Son courage ſe ranima, & ſe reculant de quelques pas : Oüi, Gaſan, lui dit-elle, vivez pour m'aimer & pour m'unir à vous. Contraignez la fortune à vous rendre juſtice, puiſqu'il en faut auprès de mon pere pour m'obtenir ; & je vous promets d'attendre les effets que votre mérite doit produire par tout où vous ſerés connu, & de ne

m'engager jamais que votre oubli ou votre changement ne m'y contraigne.

Une ſi tendre aſſurance donna à Gaſan autant de joye, qu'il étoit capable d'en prendre en ce moment. Il jura à Irene une fidelité inviolable, & tira d'elle toutes les marques de tendreſſe que ſon devoir & ſa vertu lui pouvoient permettre de donner : & ils ſe ſéparerent, ne voulant pas que Maſodier les ſurprît enſemble. Irene rentra dans ſon appartement, l'ame pénétrée de la plus vive douleur. Cependant Madame Maſodier qui aimoit ſa charmante fille, autant qu'elle méritoit de l'être, & qui avoit pénétré toute ſa tendreſſe pour Gaſan, tenta mille differens moyens pour porter ſon époux à leur hymen. Elle employa les prieres & les larmes, & ne négligea rien du pouvoir que les femmes ont ordinairement ſur le cœur de leurs maris, ſans que Ma-

ſodier ſentît ébranler le ſien. Il fut infléxible, & lui ordonna de dire à Gaſan de chercher dans Marſeille une autre maiſon que la ſienne, ne pouvant plus le loger chez lui avec bienſéance.

Quelque cruel que parût ce commandement, il fallut y ſouſcrire; & Madame Maſodier fut obligée à l'exécuter dans le même moment. Vous pouvés juger du déſeſpoir de Gaſan. Aſſuré du cœur de ſa maîtreſſe, du ſuffrage de ſa mere, & comptant ſur ſa naiſſance, il s'étoit attendu à des incidens bien différens. Il ſe voyoit rebuté avec mépris d'un Négociant, riche à la vérité, mais qui n'avoit que ſa haute fortune pour dignité, dans le tems qu'il avoit refuſé, pour s'attacher à lui, les familles les plus conſiderables de Toulon, qui recherchoient à l'envi ſon amitié. Il falloit qu'il eût autant d'amour qu'il en reſſentoit pour Irene, pour ne ſe pas por-

ter aux dernieres extrémités contre ce pere ambitieux; mais cette ardente paſſion le retint; & pour ne pas ſortir des bornes qu'elle lui preſcrivoit, il ptit congé d'Irene & de ſa mere ſans voir Maſodier.

Les deux amans trouverent le moyen de s'entretenir encore ſecretement; & ne ſe ſéparerent qu'après s'être juré une ardeur éternelle, & s'être donné des facilitez pour s'écrire ſans danger. Cette derniere entrevûë redoubla ſi cruellement le déſeſpoir de Gaſan, qu'en ſortant de chez Maſodier, il conduiſit ſes pas au hazard & ſans deſſein; & ſa rêverie ne le quitta qu'à la vûë d'un de ſes amis qui ſortoit de chez l'Ambaſſadeur de France, qui étoit venu à Marſeille pour s'embarquer pour Conſtantinople, où s'adreſſoit ſon Ambaſſade. Il trouva Gaſan dans un état ſi différent de celui où il avoit accoutumé d'être, qu'il lui demanda avec vivacité la

cause de ce changement: & comme les grandes douleurs ne trouvent du soulagement qu'en se partageant, Gasan rempli de la sienne, saisit avec avidité l'occasion d'en parler. Il raconta à son ami son avanture en des termes si touchans, qu'il n'eut pas de peine à lui persuader l'excès de son amour pour Irene. Cet ami, qui étoit homme d'esprit & de merite, entra d'abord dans ses sentimens, le plaignit, & le consola. Ensuite voyant que ses discours calmoient un peu son ame, il lui dit qu'aux grands maux il falloit aussi de grands remedes; qu'il devoit songer qu'il étoit d'une naissance à ne pas vivre comme un simple particulier, qu'avant que de s'engager par les nœuds de l'hymen, il devoit s'occuper à faire quelque chose qui le mît en passe d'arriver par dégrés à la fortune qui lui manquoit; qu'un homme de son âge & de son merite ne pouvoit sans rougir passer sa vie

aux pieds d'une femme ; & que s'il vouloit ſuivre ſon avis, il lui donneroit un moyen preſque certain d'un établiſſement honorable ; que l'Ambaſſadeur de France pour la Cour Ottomane devoit s'embarquer dans peu de jours ; qu'il lui feroit avoir près de lui de fortes recommandations ; qu'il lui conſeilloit de partir avec lui, & qu'il ne doutoit point que par ſon eſprit, ſa ſcience & ſes talens, il ne s'en fît connoître & aimer, de façon à lui procurer des emplois avantageux ; que ce voyage le diſſiperoit, & le guériroit, peut-être, d'un amour qui étoit ſur le point de le perdre. Gaſan écouta tout ce diſcours avec attention : la propoſition lui parut avantageuſe ; & ayant fait toutes ſes réflexions en un moment, ſans s'amuſer à combattre la derniere penſée de ſon ami, il le remercia & le pria d'effectuer ce qu'il venoit de lui promettre.

Il voulut s'en acquitter à l'heure même, en le menant chez l'Ambaſſadeur : il y conſentit ; & comme ce Gentilhomme étoit fort connu de lui, ils en furent reçûs avec agrément. L'air noble & aiſé de Gaſan lui plut d'abord, & il parut charmé de l'envie qu'il lui marqua d'avoir l'honneur de l'accompagner à Conſtantinople. Et comme ſon ami s'empreſſoit pour aſſurer l'Ambaſſadeur qu'il auroit des recommandations auprès de lui, qui lui feroient juger de l'eſtime qu'il meritoit, il leur répondit obligeamment que l'inclination qu'il ſe ſentoit pour lui, l'animeroit bien mieux à lui rendre ſervice, que toutes les tecommandations dont il parloit. Enfin le malheureux Gaſan, conduit par ſon déſeſpoir, prit les meſures néceſſaires pour partir avec lui; & ils ſe ſéparerent très-contens les uns des autres.

Gaſan ſe retira chez ſon ami juſ-

qu'à

qu'à ſon départ; & ce Gentilhomme n'épargna rien pour diſſiper la mélancolie qui l'accabloit. Auſſitôt que Gaſan fut en liberté, il ne ſongea qu'à pouvoir inſtruire Irene de ſa réſolution : & comme ſon ami l'étoit auſſi de Maſodier, & qu'il avoit entrée dans ſa Maiſon, il le pria avec inſtance de ſe charger d'une Lettre pour Irene. Car enfin, lui dit-il, n'eſperés pas que j'aye conſenti à ce que vous avez déſiré dans le deſſein de l'oublier: vous avés fait naître l'ambition dans mon cœur, mais vous n'en avez pas chaſſé l'amour. Je ne pars que pour chercher la fortune qui m'eſt néceſſaire pour me rendre plus digne d'elle. Ma paſſion eſt à l'épreuve des effets ordinaires de l'abſence. Irene me retient par des nœuds que le tems ne peut rompre, & je ne m'en ſépare que pour m'en rapprocher & m'unir à elle pour jamais.

Gaſan prononça ces paroles avec

tant d'ardeur, que ſon ami fut entierement perſuadé que ſon amour n'étoit pas de ceux qui s'éteignent avec facilité. Ainſi ne voulant point l'irriter par des conſeils hors de ſaiſon, il lui promit de rendre ſa Lettre avec exactitude ; & même qu'il lui faciliteroït une entrevûë, ſi elle vouloit ſe rendre chez une Dame de ſes Parentes, que Madame Maſodier voyoit aſſés ſouvent, & qui aimoit Irene très-tendrement.

Gaſan ne trouva point de termes aſſés forts pour le remercier : il l'embraſſa, & lui jura une reconnoiſſance éternelle de toutes ſes bontés. Il fut écrire à Irene, & remit ſa Lettre entre les mains de ce fidele ami, qui fut dans le même moment chez Maſodier, où il trouva tout le monde d'une triſteſſe extrême. Il feignit d'en ignorer la cauſe, pour ne donner aucun ſoupçon qui le fît écarter d'elle. Cette belle fille qui le connoiſſoit pour un parfaitement hon-

nête homme, & uni d'une forte amitié avec Gasan, se douta que sa visite cachoit quelque mystere, d'autant plus qu'il avoit toûjours les yeux sur elle. Et comme la conversation étoit languissante, par la mélancolie qui regnoit dans le fond de tous les cœurs, quoiqu'elle fût causée par des motifs differens, elle proposa à Celimond, c'est le nom de l'ami de Gasan, de venir voir un dessein qu'elle avoit commencé; voulant qu'il lui donnât son avis, sachant qu'il dessinoit avec goût & délicatesse. Celimond ne se fit point prier, & l'ayant suivie dans son Cabinet, il ne s'y vit pas plûtôt seul avec elle, qu'il lui donna la Lettre dont il étoit chargé; elle l'ouvrit précipitamment, & y lut ces paroles.

A la charmante Irene.

„ L'ardeur de vous posseder a fait

» naître dans mon cœur une seconde
» passion : & quoiqu'elle cede à mon
» amour, elle va cependant le con-
» duire & le guider, pour chercher à
» me rendre digne de vous ; c'est
» l'ambition, ma chere Irene, à la-
» quelle je vais confier quelques
» instans d'une vie dont vous faites
» tout le bonheur. Le genereux Ce-
» limond vous instruira de mes des-
» seins. Si vous vous souvenés de vos
» tendres assurances, consentés à la
» proposition qu'il doit vous faire.
» C'est le seul moyen d'empêcher la
» mort de votre fidele Gasan.

Irene laissa couler quelques larmes ; & relevant ses beaux yeux sur Celimond : Je n'employerai point le tems, lui dit-elle, à vous remercier des bontés que vous marqués à des malheureux. Il nous est cher, on peut nous venir interrompre, j'en prendrai un plus favorable pour vous marquer ma reconnoissance. Instruisés-moi promptement

de ce que Gaſan veut que je ſache, & de ce que je puis faire pour lui.

Alors Celimond lui conta tout ce qui s'étoit paſſé, & la réſolution que Gaſan avoit priſe de ſuivre l'Ambaſſadeur à Conſtantinople : qu'il devoit partir dans trois jours, & que ne pouvant s'éloigner d'elle ſans la voir encore une fois, il la prioit de ſe rendre le lendemain chez Céliſe amie de ſa mere, & la ſienne, où il pourroit l'entretenir, & lui dire adieu avec liberté.

Irene pâlit à cette nouvelle : l'abſence de Gaſan réveilla toute ſa douleur, & l'eſpoir d'empêcher un départ qu'elle n'enviſagea qu'avec effroi, la fit conſentir à l'entrevûë qu'on lui propoſoit. Elle prit de juſtes meſures avec Celimond pour que rien ne troublât cette innocente partie ; & ils rejoignirent la Compagnie, dans la crainte qu'un plus long entretien ne parût ſuſpect.

Celimond ſortit quelque tems après, & fut rendre compte à Gaſan de ce qu'il avoit fait. L'eſpoir de voir Irene le lendemain, lui fit paſſer le reſte du jour, & la nuit qui le ſuivit, avec plus de tranquillité. A peine l'heure marquée pour cette entrevûë, ſe fit-elle entendre, qu'il vola chez la parente de Celimond, que ce tendre ami avoit déja prévenue. Gaſan n'y fut pas long-tems ſans voir arriver la belle Irene, negligée, languiſſante; mais ſi remplie d'attraits, que s'il ne l'eût pas aimée depuis long-tems, il l'auroit adorée en ce moment. Après les premieres civilités entr'elle & Céliſe, cette Dame voulant les laiſſer parler ſans contrainte, prit Celimond dans l'embraſure d'une croiſée, ſous prétexte de lui parler d'affaires.

Lorſque Gaſan ſe vit libre, il ſe jetta aux pieds d'Irene: Je pars, lui dit-il, rempli d'amour & de déſeſpoir, je conſerverai le premier

jusqu'à la mort ; mais il dépend de vous de chasser le dernier de mon cœur, en me promettant que vous n'oublierai jamais l'infortuné Gasan. Je vous ai déja donné cette assurance, lui répondit-elle : plus vous êtes malheureux, & plus je me sens attachée à vous. Mais, continua-t-elle, en laissant couler quelques larmes, faut-il aller à Constantinople pour chercher une fortune que votre mérite peut vous procurer dans votre Patrie ? Vous me quittés, les Mers vont nous séparer : qui m'assurera que vous me serés fidelle, & si cette ambition à laquelle votre amour sert de prétexte aujourd'hui, ne vous donnera pas dans quelque tems des idées plus relevées que celles de la possession d'Irene ?

Quoique cette crainte fît tort à la constance de Gasan, il ne put s'en offenser, puisqu'elle lui prouvoit combien il étoit aimé. Il en

marqua ſa joye dans des termes que l'amour ſeul pouvoit dicter ; il les accompagna de ces ſortes de proteſtations qui ne manquent jamais de raſſurer une femme raiſonnable, lorſqu'elle eſt perſuadée qu'elles partent d'un homme d'honneur. Enſuite il lui fit entendre qu'il ne pouvoit demeurer à Marſeille, ni retourner à Toulon avec gloire, après ce qui s'étoit paſſé entre lui & Maſodier. Que pour détruire tout ce qui pourroit ſe divulguer à leur déſavantage, il falloit qu'il s'en éloignât, afin de faire croire qu'il n'avoit ſuivi ſon pere que dans le deſſein de trouver l'occaſion dont il alloit profiter ; & il ſut ſi bien la perſuader, qu'elle lui demanda pardon d'avoir voulu le détourner de ce voyage. Après cela elle l'inſtruiſit à ſon tour que ſon pere n'avoit point parlé en ſa préſence de ce qui s'étoit paſſé entr'eux ; & que ſans s'informer du ſujet de la mélancolie

qu'il

qu'il lui avoit été impoſſible de cacher, il avoit publié dans ſa Maiſon, & parmi ſes amis, que Gaſan ne logeroit plus chez lui, ne s'y trouvant pas aſſés commodément. Après s'être inſtruit de tout ce qui leur étoit néceſſaire de ſçavoir, la belle Irene pria Gaſan d'écrire à ſa mere avant que de partir, méritant cette attention par l'eſtime qu'elle lui avoit témoignée : après quoi ils recommencerent leurs tendres aſſûrances de fidelité ; elles ne purent ſe faire ſans répandre des larmes. Le moment de ſe ſéparer approchoit, & le terrible mot d'adieu ne ſe put prononcer de part & d'autre ſans les marques de la plus vive douleur. Irene qui avoit fait avancer Celiſe & Celimond, dans l'eſpoir que leur preſence lui donneroit plus de fermeté, ne put tenir contre l'excès du déſeſpoir que Gaſan fit paroître lorſqu'il la fallut quitter. Un pâleur mortelle couvrit ſon beau viſage,

ſes yeux ſe fermerent, & elle tomba évanoüie dans les bras de Celiſe. Quel objet pour l'amoureux Gaſan ! La crainte chaſſa de ſon cœur tous les mouvemens qui l'agitoient un peu auparavant ; il ne ſentit plus rien que l'horreur de voir mourir tout ce qu'il avoit de plus cher.

En cet état tandis qu'à force de remedes Celiſe & Celimond cherchoient à rappeller Irene à la vie, il étoit à ſes pieds, il lui prenoit les mains ; & par des diſcours ſans ſuite & ſans arrangement, il exprimoit à leurs yeux tous les mouvemens d'un homme déſeſperé. Irene ouvrit enfin les ſiens ; & confuſe de ſa foibleſſe, en voulant ſe faire un effort pour ſe démêler de Gaſan qui embraſſoit ſes genoux avec tranſport, un braſſelet qu'elle portoit au bras, où ſon portrait étoit attaché, ſe rompit & tomba. Gaſan le prit, & ſuivant exactement le reſpect

qu'il avoit pour elle, il le lui presenta, mais avec des yeux qui démentoient l'action qu'il étoit contraint de faire.

Irene entendit trop bien leur langage pour ne le pas comprendre en ce moment. Gardez-le, lui dit-elle en se levant, c'est un gage assûré de ma constance & de ma foi. A peine eut-elle prononcé ces mots, qu'elle sortit de l'appartement de Celise avec précipitation, ne voulant plus rien dire ni rien écouter. Le malheureux Gasan la suivit jusqu'à sa chaise sans prononcer une parole, mais en baisant mille fois le present qu'elle venoit de lui faire. Il la conduisit des yeux aussi loin qu'il le put, & rentra chez Celimond dans un état si douloureux, que ce fidele ami craignit plus d'une fois que sa mort ne prévînt son départ.

Irene n'étoit pas dans une situation moins affligeante; elle revint chez elle avec une grosse fiévre : on

la mit au lit, & la pénetrante Madame Masodier se douta d'une partie de la verité. Pour son pere, il ne voulut pas faire croire qu'il connoissoit la cause d'un mal si subit, quoiqu'il sentît bien au fond de son ame que son ambition le mettoit au hazard de perdre pour jamais celle qu'il en rendoit la victime.

Il étoit persuadé que les prieres de sa femme, après la demande de Gasan, ne partoient que de la connoissance qu'elle avoit de leur inclination l'un pour l'autre. Mais ne jugeant des effets de l'amour qu'en homme de son âge & de son caractere, il s'imagina que ces feux seroient aussi faciles à éteindre, qu'ils avoient été prompts à s'allumer. Ainsi il crut que le parti le plus sage étoit de ne rien témoigner à sa fille des soupçons qu'il avoit contr'elle.

Comme il l'aimoit véritablement, il s'empressa fort à chercher les re-

medes néceſſaires à ſon mal. Les plus habiles Medecins furent appellez, & rien ne lui fut égargné ; mais toutes ſes marques de tendreſſe étoient accompagnées d'un air d'indifference ſur ce qui en pouvoit être la cauſe, qu'Irene ne prenoit ſes attentions que comme des preuves de ſa dûreté. Cependant Gaſan étant obligé de s'embarquer le lendemain, chargea Celimond d'une Letrre pour Irene, & en fit tenir une autre à ſa mere. Madame Maſodier reçut la ſienne la premiere par un Domeſtique de l'Ambaſſadeur, comme elle ſortoit de l'appartement de ſa fille pour ſe retirer dans le ſien. L'écriture de Gaſan ne lui étant pas inconnuë, elle ſe preſſa de voir ce qu'il lui mandoit par une voye ſi extraordinaire, & elle trouva ces paroles.

» Je vais, Madame, dans d'au» tres climats chercher à réparer les » injures du ſort. Vos bontez pour

» moi, mon amour pour l'adorable
» Irene, & mon respect pour vous,
» ne me permettent pas de partir
» sans vous assurer que le tems,
» l'absence, ni le mépris d'un hom-
» me qui vous est cher, ne pourront
» arracher de mon cœur mes pre-
» miers sentimens. J'ose vous sup-
» plier de me conserver aussi ceux
» que vous avez bien voulu me té-
» moigner, & de me laisser la con-
» solation de croire que s'il eût dé-
» pendu de vous, l'incomparable
» Irene seroit déja unie au sort de
» Gasan.

Madame Masodier ne put s'empêcher d'être sensible à cette nouvelle; elle questionna l'homme qui lui rendoit la Lettre, & ayant appris que Gasan partoit pour Constantinople avec l'Ambassadeur, elle le pria d'attendre sa réponse, & entrant dans son Cabinet, elle écrivit à Gasan dans ces termes :

LETTRE.

J'ignore quel deſſein vous force à nous quitter ſi promptement. Quel qu'il puiſſe être, je ſouhaite que vous y réuſſiſſiez. Je vous avois deſiré pour mon fils; ainſi je fais des vœux pour vous comme une veritable mere. Vous me rendez juſtice, je vous eſtime infiniment, & j'aime Irene; c'en eſt aſſez pour vous faire juger de mes ſentimens. Si leur continuation peut apporter quelque ſoulagement à votre douleur, ou vous procurer quelque avantage, ſoyez perſuadé qu'ils dureront autant que ma vie.

Cette Lettre donna à Gaſan un plaiſir extrême, voyant qu'il laiſſoit Irene au pouvoir d'une mere tendre & capable d'adoucir ſes maux pendant ſon abſence; & il s'embarqua avec l'eſpoir de retrouver dans peu de tems ſa Maîtreſſe fidelle, & ſes parens favorables à ſes vœux. Il

parrit le lendemain même qu'il lui avoit dit adieu, après avoir recommandé à Celimond de lui donner sa Lettre, & prit des mesures avec Celise pour lui écrire & recevoir ses réponses. La séparation des deux amis fut des plus touchantes, quoique Celimond fût moins affligé que Gasan, dans l'idée que l'absence le guériroit de son amour, & que son mérite lui procureroit une fortune digne de lui. Ils s'embrasserent mille fois, & Celimond ne quitta Gasan qu'après l'avoir vû embarquer. Il ne manqua pas de se rendre chez Masodier, où il apprit qu'Irene étoit très-mal : on le conduisit dans son appartement, dont sa mere ne sortoit que pour s'aller coucher. Aussi-tôt qu'elle le vit entrer, elle fut à lui en lui demandant avec empressement s'il ne sçavoit rien de Gasan. Celimond lui apprit qu'il étoit parti avec l'Ambassadeur, & que toute la Ville qui sçavoit déja son

départ, le regrettoit infiniment. Irene ayant entendu ces dernieres paroles, le pria de s'approcher d'elle: Quoi, lui dit-elle d'un ton de voix entre-coupée de ſanglots, Gaſan eſt parti ſans m'écrire & ſans m'aſſûrer encore... N'accuſez point Gaſan, Madame, interrompit Celimond en lui donnant ſa Lettre, tandis que ſa mere parloit à quelqu'un qui l'étoit venu demander. Gaſan vous adore, & je ſuis perſuadé que s'il avoit ſçû l'état où vous êtes, qu'il ne ſeroit pas parti. Celimond alloit continuer de juſtifier ſon ami lorſqu'Irene lui fit ſigne que ſa mere ſe rapprochoit d'eux. Ils s'entretinrent encore quelque tems; après quoi Celimond ſe retira. Irene ne fut en liberté de pouvoir lire ce que Gaſan lui écrivoit que bien avant dans la nuit. Madame Maſodier s'étant retirée plûtôt qu'à l'ordinaire, auſſi-tôt qu'elle fut partie, Irene

n'ayant près d'elle qu'une fille en qui elle avoit confiance, se fit apporter des bougies, & lut en soupirant ces tristes marques de l'amour de Gasan.

» Mon cœur ressent d'avance » tous les tourmens d'une absence » rigoureuse. Un vain fantôme de » la fortune m'avoit d'abord séduit, » en me faisant croire que dans l'es» poir de vous rapporter un cœur » fidele, & des biens dignes de » vous être offerts, il me seroit fa» cile de m'éloigner de vous. Mais, » ma chere Irene, qu'il est different » de penser de cette sorte en pre» sence de ce que l'on aime, ou » lorsqu'on en est séparé ! Je n'en» visage plus rien d'heureux, parce» que je cesse de vous voir : les » idées brillantes que je m'étois » formées, s'évanouissent. La crain» te de vous perdre, l'incertitude » où je serai de sçavoir si l'on ne » vous contraindra point de donner

„ votre main à un autre, font pre-
„ sentemenr toute mon occupation.
„ Je compte cependant sur vos ten-
„ dres assûrances; & j'ose me flat-
„ ter que cette fermeté d'ame que
„ je vous ai toujours reconnuë,
„ vous servira encore dans l'occa-
„ sion la plus importante de ma vie.
„ Celise vous donnera souvent de
„ mes nouvelles; j'ai pris mes me-
„ sures avec elle pour vous rendre
„ sûrement mes Lettres. Ne ména-
„ gez point les vôtres; que je sça-
„ che jusques aux moindres circonf-
„ tances de ce qui se passera dans
„ votre cœur. C'est la seule chose
„ qui peut apporter quelque soula-
„ gement à ma douleur. Ma chere
„ Irene, n'oubliez jamais votre fi-
„ dele Gasan.

La belle Irene aimoit avec trop de vivacité pour n'être pas touchée de l'état où se trouvoit Gasan : elle le plaignit, & lui jura dans son cœur une constance éternelle. La certi-

tude de ſon départ lui donna de cruels momens, & elle paſſa cette triſte nuit à verſer un torrent de larmes, & à s'entretenir de ſon malheur avec ſa confidente.

Le lendemain Madame Maſodier s'étant rendue auprès d'elle, & la trouvant beaucoup mieux, malgré l'agitation où elle avoit été, prit cet inſtant favorable pour lui apprendre que Gaſan lui avoit écrit, & qu'il étoit parti. J'en ai aſſez vû, continua-t'elle, pour être perſuadée de ſon amour pour vous, & de votre tendreſſe pour lui; j'aurois ſouhaité que vous euſſiez été unie à ſon ſort. Mais, ma chere Irene, puiſque votre pere eſt abſolument oppoſé à cet hymen, je vous crois trop raiſonnable pour y penſer déſormais. L'abſence & le tems guériront Gaſan de ſon amour, & le devoir & l'obéiſſance doivent étouffer votre tendreſſe.

C'eſt à regret que je vous parle

de cette ſorte, le caractere de mere m'y oblige; mais pour en adoucir la rigueur, j'y joindrai celui d'amie, en ne permettant pas que votre pere contraigne votre inclination. Je vous ordonnerai d'oublier Gaſan, mais je ne vous forcerai point d'en aimer un autre. J'attendrai que votre cœur ſoit d'accord avec la raiſon pour vout faire enviſager ce qui pourra vous être avantageux. Enfin, ma chere Irene, ajouta-t'elle en l'embraſſant, ma ſeverité ne ſera jamais ce que vous aurez à craindre.

Irene prit une des mains de ſa mere, & l'arroſant de ſes larmes: Je ne puis déſavoüer, Madame, lui dit-elle, que le malheureux Gaſan m'ait ſçû plaire, il eſt le premier qui m'ait fait connoître ce que peut le mérite ſur un cœur genereux. L'aveu que vous aviez donné à notre tendreſſe mutuelle m'avoit comblée d'un eſpoir ſi doux, que j'en

trouvois Gafan mille fois plus aimable. Mon pere nous fepare, mon pere s'oppofe à mon bonheur, je n'ofe en murmurer; mais, Madame, c'eft tout ce que je puis en ce moment: il n'eft pas en mon pouvoir d'oublier que j'ai aimé, & que j'aime encore. Confervez-moi cette bonté que vous venez de me promettre, & je vous jure à mon tour que fi le tems ou l'abfence apportent quelque changement dans mon cœur, je ferai la premiere á vous en inftruire; quoique je fente parfaitement que je fuis incapable de brifer des nœuds que la vertu feule a fçû former.

Madame Mafodier ne voulut pas preffer fa fille pour cette fois, efperant qu'infenfiblement elle l'ameneroit au point qu'elle fouhaitoit, ne voyant nulle apparence qu'elle pût jamais époufer Gafan. Cependant ce malheureux Amant faifoit en ce moment toute l'attention de

l'Ambaſſadeur, qui ayant reconnu dans les converſations qu'il eut avec lui, que ſon eſprit étoit des plus ornez, & qu'il n'ignoroit aucune ſcience, prit une ſi forte amitié pour lui, qu'il ne pouvoit s'en ſéparer.

Pour Gaſan, lorſqu'il avoit quelques momens, il les employoit auprès du Pilote, le queſtionnant, & s'inſtruiſant de mieux en mieux dans l'art de la Navigation. Lorſqu'ils furent arrivez à Conſtantinople, l'Ambaſſadeur le mit au nombre de ceux en qui il avoit le plus de confiance. L'habit Turc qu'il lui fit prendre, lui étoit ſi avantageux, & relevoit ſi parfaitement l'air noble & majeſtueux qu'il avoit reçû de la nature, qu'on ne pouvoit le voir ſans admiration.

Il fut admis à toutes les Audiences; ce qui lui procura la connoiſſance de pluſieurs Bachas, avec leſquels il parloit la Langue Franque,

ufitée dans tout le Levant, & qu'il avoit apprife en Provence. Il ne s'en tint pas là, il voulut encore fçavoir la Langue Turque; & comme il avoit un efprit capable de tout, il s'y appliqua avec tant de fuccès que l'Ambaffadeur ne fe fervoit plus que de lui dans les négociations d'importance qu'il traitoit avec les Miniftres de la Porte, dont il s'acquitta toujours à la fatisfaction des uns & des autres. Mehemet Azan, Capitan Bacha ou General de la Mer, beau-frere du Grand Vifir, prit pour lui une fi forte eftime, qu'il ne paffoit point de jours fans lui faire des prefens confiderables; & l'on peut dire que fi l'amour n'eût pas enchainé Gafan, il eût été dès ce moment le plus heureux des hommes.

Mais l'image d'Irene le fuivoit par tout, & quoiqu'elle fût le principe de l'ambition qu'il cherchoit à faire naître dans fon ame, les honneurs

qu'il recevoit, l'eſtime qu'on lui témoignoit, & la fortute même qui ſemboit s'approcher de lui à grands pas, lui trouvoient un fond d'indifference qu'il avoit de la peine à ſurmonter. Il ſe croyoit même à plaindre d'inſpirer à desBarbares des ſentimens qu'il eût voulu dans le cœur du pere de ſa Maîtreſſe; & lorſqu'il comparoit la conſideration qu'on avoit pour lui à Conſtantinople aux mépris que Maſodier lui avoit témoignez, il ne pouvoit s'empêcher de ſoupirer & de s'abandonner à la douleur. Cependant comme il n'étoit parti de Marſeille que dans l'idée de chercher la fortune, ſa raiſon ranima ſon courage, & lui fit connoître que pour ſe rapprocher d'Irene, il falloit ne rien négliger des occaſions qui ſe préſenteroient pour relever ſon deſtin. Il ſe fortifia dans cette réſolution, & pendant les trois années de l'Ambaſſade, il ſe fit autant d'amis qu'il vit de mon-

de, & il avoit déja commencé une eſpece de fortune lorſque le Roy rappella ſon Ambaſſadeur.

Mais le Bacha de la Mer qui avoit connu la capacité du génie de Gaſan, ne put ſe réſoudre à le laiſſer partir ; & comme il faiſoit travailler à un armement conſiderable par ordre de la Porte, il offrit à Gaſan de l'employer ſur cette Flotte, ſe chargeant d'obtenir le conſentement de l'Ambaſſadeur. Cette propoſition s'accordoit trop bien pour les projets de Gaſan pour qu'il la refuſât : il cacha cependant ſes deſſeins au Bacha, & lui fit entendre que ſon ſeul attachement pour lui le forçoit à conſentir à quitter ſa Patrie pour trouver les occaſions de lui marquer ſon zele. Le Muſulman charmé de cet aveu, en parla à l'Ambaſſadeur, qui eſtimant Gaſan, & le voyant par-là en chemin de faire une haute fortune, ne voulut point s'opoſer aux deſſeins du Ba-

cha. Ainsi, lorsqu'il fut parti, Mehemet Azan logea Gasan chez lui, & lui fit de si riches présens, qu'il le devint lui-même en peu de tems. Mais ne pouvant encore profiter de ces richesses selon ses intentions, il songea en homme sage à les augmenter jusqu'au moment qu'il pourroit les aller offrir à Irene.

Le Capitan Bacha fit plusieurs campagnes où Gasan, à qui il avoit fait donner une Commission de Capitaine de Sultane, servit toujours en second sur son bord & dans les differens combats qui furent donnez contre la Flotte des Venitiens. Il y donna tant de marques de valeur & d'habileté, que le Bacha se crut obligé d'en parler à Mahomet IV. qui régnoit alors. Il le fit si avantageusement, ainsi qu'au premier Visir, que l'un & l'autre voulurent le voir & l'entendre.

Gasan parut devant le Grand Seigneur, auquel il répondit sur toutes

les queſtions qu'il lui fit touchant les affaires de la Marine avec une prudence, une ſcience ſi conſommée, que le Sultan voulant engager à ſon ſervice un homme ſi bien fait & ſi habile, en parla au Viſir Azem qui lui promit d'y faire ſon proſſible. En effet, dès le même jour il communiqua les intentions du Sultan au Bacha de la Mer, qui aimant trop Gaſan pour chercher à le contraindre, répondit qu'il le ſçavoit ſi fort attaché à ſa Religion, qu'il ne croyoit pas qu'il fût facile de lui faire embraſſer celle de Mahomet; que cependant il n'y épargneroit rien, mais qu'il prenoit la liberté de conſeiller à ſa Hauteſſe de tirer toujours de ce Chrétien les ſervices qu'il étoit capable de lui rendre, & que peut-être le tems & les honneurs qu'il recevroit, l'engageroient au changement qu'elle déſiroit.

Le Sultan ſe contenta pour lors de cette tentative, & ſe réſolut de ſui-

vre l'avis du Capitan Bacha, qui inſtruiſit Gaſan de ce qu'il avoit dit. Cette prudente réponſe lui ayant fait connoître qu'il avoit un véritable ami dans Mehemet, il lui en marqua ſa reconnoiſſance dans des termes qui perſuaderent le Bacha que Gaſan méritoit tout ce qu'il faiſoit pour lui. On n'ignoroit point à Marſeille la fortune où il couroit : les Provençaux qui partoient du Levant, publiant partout l'eſtime qu'on faiſoit de lui à la Porte, il ne ſe trouva perſonne qui n'en fût ſatisfait; & Maſodier, quoique ſurpris d'une ſi prompte élévation, en eut une joye ſincere, ne ſe preſſant pas même, ſans qu'il le fît paroître, de contraindre Irene à prendre un époux. Il s'en étoit préſenté pluſieurs dont les biens lui convenoient; mais la fidele Irene témoignoit un ſi forte répugnance pour tous ceux qu'on lui propoſoit, que Maſodier étoit charmé de pou-

voir prendre ce prétexte pour ne rien conclure.

Ces vûes intereſſées n'étoient pas ce qui faiſoit agir ſa charmante fille : le ſeul bonheur de ſe conſerver pour Gaſan, animoit ſes actions; elle n'envisageoit ſa fortune avec joye, que parce qu'elle étoit une récompenſe dûe à ſon mérite, & un ſûr moyen de l'obtenir de ſon pere. Si elle eût été maîtreſſe d'elle-même, elle ſe feroit fait un plaiſir d'amante délicate de procurer à Gaſan par ſes mains les avantages dont il ne jouiſſoit que par un coup de haſard. Il lui avoit écrit régulierement l'état où il étoit, & l'eſpoir qu'il avoit de la revoir bien-tôt; & cette belle fille entretenoit par ſes réponſes une paſſion que, malgré la connoiſſance de ſes charmes, elle craignoit que l'abſence n'affoiblît. Les choſes étoient en ces termes lorſque la ſaiſon étant devenue propice, le Bacha ſe mit en Mer, & ſortit du Port des Dar-

danelles avec une Flotte de quarante Sultanes, & de ſoixante-quinze Galeres pour aller chercher celle des Venitiens juſqu'auprès de l'Iſle de Corfou, où les Turcs l'attaquerent avec fureur. Les Venitiens ſe défendirent vaillamment; il y eut de part & d'autre des Galeres coulées à fond, & des Vaiſſeaux démâtez ſans que la victoire ſe déclarât pour aucun parti: mais un boulet de canon ayant tué le Bacha de la Mer au côté de Gaſan, il eut l'adreſſe de couvrir ſon corps, & de cacher une perte dont dépendoit le ſalut de la Flotte Ottomane. Continuant de donner les ordres au nom du Bacha, & profitant d'un vent favorable, il fit redoubler les attaques contre les Vaiſſeaux Venitiens ſi à propos, qu'ayant le vent contraire, ils furent obligez de ſe retirer ſous les Fortereſſes de Corfou. Gaſan prit un des Vaiſſeaux de la République de ſoixante piéces de canon

qui avoit combattu en ſecond contre la Sultane qui portoit Pavillon Impérial. Après le combat, Gaſan couvert de gloire, apprit aux Généraux la mort du Bacha de la Mer, & rendit compte au Conſeil de la maniere dont il s'étoit conduit. Il fut unanimement approuvé; & le détail qu'on envoya à la Porte de ſa valeur, de ſa conduite & de ſa prudence, faiſant connoître au Grand Seigneur qu'il avoit jugé ſainement du mérite de ce jeune Guerrier la premiere fois qu'il l'avoit vû, redoubla ſes inſtances au Viſir Azem pour gagner à quelque prix que ce pût être, un homme ſi utile à l'Empire, ajoutant que le Capitan Bacha avoit fait voir ſon diſcernement, en ſe l'attachant par les nœuds de l'amitié; & que par-là il avoit rendu un ſervice conſiderable à l'Etat. Un éloge de cette nature dans la bouche d'un Maître redoutable, fit promettre au Viſir de tout tenter pour

pour lui donner cette ſatisfaction. Après la Campagne Gaſan revint à Conſtantinople, où il fut reçû du Viſir avec tant de diſtinction, que les Officiers qui étoient preſens à l'audience, marquerent leur ſurpriſe de voir faire de pareils honneurs à un Chrétien. Mais ils le furent encore davantage lorſque le Viſir lui dit que le Sultan vouloit apprendre de ſa bouche le recit du combat, & de la victoire que ſa Flotte avoit remportée ſur les ennemis, & qu'il ſe tînt prêt le lendemain pour recevoir cet honneur.

Si les Courtiſans furent étonnés, Gaſan ne le fut pas moins. Il répondit au Viſir avec tant de ſageſſe & de modeſtie, que toute la Cour en fut charmée, & l'on ne parloit plus que de lui dans Conſtantinople. Il fut introduit le lendemain dans le Serail par le Viſir Azem; le Sultan le reçut avec bonté, & lui ayant ordonné de lui rendre compte de tout

ce qui s'étoit passé, il le fit avec cette hardiesse respectueuse qui donne des graces aux moindres expressions, en paroissant augmenter la majesté des Princes à qui l'on parle. Il fit l'éloge du Bacha de la Mer son bienfaicteur dans des termes magnifiques, & plaignit sa perte, & parla avantageusement de tous ceux qui s'étoient distinguez dans cette grande action sans dire un seul mot de lui-même. Le Grand Seigneur parut content de son recit : Mais, lui dit-il, tu as oublié de parler du plus brave Officier de la Flotte, en ne disant rien de toi, toi qui a le plus contribué à cette victoire.

Je suis trop heureux, lui répondit modestement Gasan, d'avoir été témoin de la gloire des armes de ta Hautesse ; & si j'osois me vanter de quelqu'avantage sur tant de braves guerriers qui combattent pour elle, ce ne seroit que de l'ardeur de mon zele qui a eu la force d'étouffer la

douleur que je ressentois de la perte d'un ami qui m'est d'autant plus cher que c'est à ses bontés que je dois l'honneur que je reçois en ce moment. Hé bien, lui dit le Sultan, pour recompenser ce zele & ton courage, je te donne tous les biens de ton ami Mehemet, qui ne sont aujourd'hui que la moindre partie de ce que tu dois attendre de mes bienfaits ; & sois persuadé, continua-t-il, en le regardant fixement, qu'il n'y aura jamais que toi seul qui puisse mettre obstacle à la haute fortune que je te destine.

Ces paroles embarrasserent Gasan; & lorsqu'il fut retiré, il en chercha l'explication avec un soin extrême. Mais n'y pouvant rien comprendre, il se détermina à se les faire expliquer par le Visir ; & dès le même soir ayant été faire sa Cour à ce premier Ministre, comme il cherchoit l'occasion de lui parler en secret, le Visir le prenant par la mai 1, le

fit entrer dans ſon Cabinet, & ſans lui donner le tems de parler : Vous voyez, lui dit-il, Gaſan, par quels degrez d'honneur la fortune va vous faire monter. Le Sultan s'eſt expliqué, il vous a donné les biens de mon beau-frere, je n'en ſuis point jaloux, & j'y joins mon ſuffrage avec plaiſir.

Mais, Gaſan, continua-t-il, il faut ſatisfaire le Sultan, & répondre à ſes bontez, en vous faiſant inſtruire dans la Religion de Mahomet notre Prophete; c'eſt ce que ſa Hauteſſe attend de votre zele pour elle, & de ſon eſtime pour vous; & c'eſt ce qu'elle a prétendu vous dire, en vous aſſurant qu'il n'y avoit que vous qui puiſſiez mettre obſtacle à l'éclat de ſes bienfaits. Cette propoſition fit frémir Gaſan, il pâlit, & ſon trouble fut ſi marqué, que le Viſir qui s'y étoit attendu, ſe leva, & le regardant avec douceur: Je vous donne quinze jours, lui dit-

il, pour me rendre réponse; ce tems vous doit suffire pour faire vos réflexions. Je sais une parrie de ce qui se passe dans votre ame, & je vous dispense aujourd'hui de m'expliquer vos pensées; mais songez qu'il n'est qu'un instant pour saisir la fortune, & que qui le laisse échaper, ne le recouvre jamais.

Il fut heureux pour Gasan qne cette conversation finit à l'heure où le Visir congédioit tout le monde: il n'auroit pu soutenir les regards curieux de la nombreuse Cour qui l'environnoit. Il reprit le chemin du Palais du Capitan Bacha, dont il étoit en possession, dans un état digne de pitié. Il sentit plus que jamais la perte qu'il avoit faite de ce généreux ami. Il détesta mille fois les faveurs de la fortune, & souhaita avec ardeur la premiere indigence. Quoi, disoit-il, en se promenant à grands pas, je n'ai donc cherché la gloire & les biens que pour renon-

cer à celui qui m'en a comblé ; & c'eſt à Mahomet que l'on veut que je ſacrifie mes amis, ma Patrie, & mon Dieu ! Irene, continua-t-il, ma chere Irene, vous aurois-je donc quitté pour jamais ! n'auriez-vous aimé qu'un perfide, capable de violer ſes ſermens & ſa Loi pour des biens qu'il vous juroit de ne chercher que pour les aller mettre à vos pieds ? Une idée ſi accablante le faiſoit friſſonner d'horreur, & ſon courage reprenant de nouvelles forces, il ſe réitera à lui-même tout ce qu'il avoit promis à Irene ; & ſe ſentant animer d'une ſainte ardeur, il ſe proſterna, & la face contre terre, il jura de ſouffrir plûtôt la mort, que de changer de Religion. S'étant affermi dans cette généreuſe réſolution, il ſe flatta qu'il trouveroit peut-être dans les quinze jours qu'il avoit pour répondre, quelque moyen de s'échapper ; s'étant fait des amis en aſſez grand nombre, pour eſperer

d'en trouver quelqu'un qui le ſervît dans ſon deſſein.

Cette penſée l'ayant tranquiliſé, maître abſolu du Palais, & des tréſors de Mehemet, il ne ſongea plus qu'à regler ſes affaires domeſtiques, afin d'être en état de partir quand l'occaſion s'en preſenteroit. Comme le Bacha de la Mer avoit pluſieurs femmes, ſelon la coûtume des Muſulmans, Gaſan les fit venir, & après leur avoir fait part des biens de ſon ami, il leur permit de ſe retirer où elles voudroient, n'ayant point d'enfans qui les empêchaſſent d'être maîtreſſes & contentes de leur ſort. Cette magnanimité releva encore l'eſtime qu'on faiſoit de lui ; & le bruit s'en étant répandu, on n'entendoit que ſes louanges à la Cour & dans la Ville.

Mais une des femmes de Mehemet, fille du Bacha du Grand Caire, jeune & belle, refuſa les preſens de Gaſan. Trop ſenſible au merite qu'il

faiſoit éclater, elle l'aima avec cette violence qui accompagne toutes les paſſions des perſonnes de ces climats : & ſe flattant qu'elle pourroit lui plaire, elle le pria de reprendre ſes bienfaits, le Bacha ſon pere étant aſſez puiſſant pour ſatisfaire ſon ambition, & qu'elle ne lui demandoit pour toute grace que de la laiſſer dans le Palais de ſon époux, juſqu'à ce que ſon pere eût diſpoſé de ſon ſort. Gaſan qui ne penetroit point ſon deſſein, lui accorda ſa demande, ne croyant pas la devoir refuſer à une femme de ſa naiſſance. Mais quelques jours après profitant de la liberté que Gaſan lui laiſſoit dans le Palais, elle vint le trouver, & s'appercevant que ſes regards n'étoient pas entendus, elle ſe hazarda à s'expliquer plus ouvertement. Mais Gaſan, dont le cœur & l'eſprit n'étoient occupés que de la ſeule Irene, ne parut pas plus ſenſible à ſes paroles qu'au langage de ſes yeux;

& quoiqu'il accompagnât ſon indifference de toutes les galanteries que les hommes ſe croyent obligez de faire dans ces ſortes d'occaſions, il lui fit connoître qu'elle ne pouvoit prétendre à ſon cœur.

Si les femmes du Levant ſont promptes à s'enflammer, elles le ſont encore davantage à ſe venger des affronts que l'on fait à leurs charmes ; elles aiment & haiſſent avec le même excès : & le mépris que l'on fait de leur amour étant pour elles l'injure la plus ſenſible, il n'y a rien dont elles ne ſoient capables pour perdre ceux qui les offenſent. Roxane, c'eſt le nom de la nouvelle amante de Gaſan, outrée de ſa froideur, après avoir employé inutilement toutes ſortes de moyens pour l'engager, eut recours à la vengeance la plus cruelle. Tous les Chrétiens qui ſont dans l'Empire Ottoman, ſont ſoumis à la Loi qui leur défend d'avoir aucune habitude

avec les femmes Turques ſous la peine du Pal, dont ils ne peuvent ſe garantir, qu'en embraſſant la Religion Mahometane. Ce fut le prétexte que prit la vindicative Roxane pour perdre Gaſan : elle fut trouver le Cadis de Conſtantinople, & l'accuſa d'avoir eu commerce avec elle, ſous la promeſſe de ſe faire Turc, & de l'épouſer. Non contente de cette plainte, elle en fit encore inſtruire le Mufti, qui, trouvant la choſe digne d'attention, l'aſſura que ce Chrétien periroit, ou qu'il tiendroit ce qu'il avoit promis.

Le malheureux Gaſan fut arrêté chez lui le lendemain, & conduit en priſon. Il eut beau proteſter de ſon innocence, la Juſtice étant militaire dans tout l'Empire, ſon Procès fut fait & parfait en trois jours. Pendant ce peu de tems il avoit fait ſavoir au Viſir ſa funeſte avanture, qui lui manda que le Sultan étoit très-touché de ne pouvoir lui faire

grace ; que le Mufti étant informé du fait, & de la Loi inviolable, sa perte étoit certaine s'il n'obéïssoit. Il n'eut pas plûtôt reçu cette réponse, que le Cadis vint lui lire sa Sentence. Gasan étoit jeune, plein d'esprit & de valeur, mais mauvais Theologien. Dans cette perplexité, il conçut un dessein qui lui sauva une partie de ce qu'il craignoit. Il écrivit au Visir qu'il le prioit de lui envoyer un Docteur de la Loi pour être instruit de la Religion de Mahomet, & que s'il y trouvoit de la verité, il l'embrasseroit & obéiroit au Sultan. Le Visir charmé de cette ouverture, courut en faire part au Sultan, qui, n'ayant nul dessein de faire mourir Gasan, avoit déja défendu qu'on mît la Sentence à execution. Il fit donner ordre au Mufti d'envoyer à Gasan deux des plus habiles Docteurs, pour l'instruire & faire les cérémonies nécessaires pour le rendre bon Musulman.

L'ordre fut executé ſur le champ; & comme le bruit de la Sentence avoit affligé tous les Courtiſans de la Porte, celui de ſa converſion les combla de joye, & l'on ne douta point qu'après cela on ne le fît Bacha de la Mer. Julie alloit continuer, lorſqu'Uranie lui dit, que prévoyant que ſon Hiſtoire ſeroit encore de longue haleine, elle étoit d'avis qu'on en fût écouter la fin ſur la terraſſe, au bord de l'eau. Toute la Compagnie approuva l'idée d'Uranie avec d'autant plus de plaiſir, que cela donnoit un peu de relâche à Julie, & la mettoit en état de continuer ſon recit ſans incommodité. On ſe rendit dans le Jardin, où après quelques tours d'allées, on fut ſur la terraſſe, où chacun ayant pris ſa place, & temoigné à Julie l'impatience où l'on ét oitd'entendre la ſuite des avantures de Gaſan, elle reprit ainſi:

Suite de l'Hiſtoire de Gaſan.

LES Docteurs furent choiſis & envoyez à la Priſon de Gaſan, avec leſquels il eut pluſieurs conferences, où il leur fit des objections qui les mirent ſouvent en déroute ; mais qui, par leurs réponſes, lui donnerent occaſion de juger de la fauſſeté du ſavoir & de l'integrité dont ils faiſoient profeſſion. Cette découverte lui fit concevoir l'eſperance de réuſſir dans ſon deſſein ; & pour mieux y parvenir, il n'y eut rien qu'il ne tentât pour attirer la confiance & l'amitié de ces Docteurs. Comme il paroiſſoit qu'il vouloit abſolument changer de Religion, & que pour ſe faire honneur à eux-mêmes, les Docteurs publioient que Gaſan étoit auſſi docte que grand guerrier, mais qu'ils étoient aſſurez de le reduire, il avoit la liberté d'envoyer de ſes nouvel-

les à ſon Palais, d'où on lui apportoit tout ce qui lui étoit neceſſaire.

Ainſi il n'y avoit point de jours qu'après les conferences Gaſan ne fît quelque riche preſent aux Docteurs. Il n'y a gueres de Nation plus intereſſée que celle-là : on vient à bout des choſes les plus difficiles à la Porte, lorſque l'on y employe l'Or & les Pierreries. Celles de Gaſan firent leur effet ordinaire ſur les deux Docteurs prépoſez pour l'inſtruire : & comme ils virent que toute leur ſcience ne pouvoit le gagner, ils jugerent à propos de ſe laiſſer ſeduire à ſa generoſité, & aux marques d'amitié qu'il leur donnoit ; cherchant eux-mêmes avec lui des expediens pour lui ſauver la vie.

Lorſque Gaſan les eut amenez à ce point, il leur propoſa le ſien, qui étoit de feindre qu'ils l'avoient converti ; mais que ce qui lui faiſoit plus de peine, étoit la principale

des cerémonies qui se pratiquoient en ces occasions, se faisant ordinairement en public, & qu'il demandoit qu'elle se fît dans la prison, par les mains des Docteurs qui l'avoient instruit, sans autre témoins; qu'après cela il promettoit d'aller à la Mosquée se soumettre à tout ce qu'il falloit faire pour rendre sa conversion autentique; & que s'ils venoient à bout de ce qu'il exigeoit d'eux, il leur compteroit deux mille sequins à chacun, aussi-tôt qu'il seroit en liberté.

L'avantage étoit trop grand, & Gasan les avoit trop bien assujettis pour qu'il pût craindre d'en être refusé. Ils accepterent le parti avec joye, & lui promirent un secret inviolable. Gasan leur jura la même chose en leur promettant sa protection dans tous les tems. Toutes ces protestations étant faites, les Docteurs ne tarderent pas à publier que cet illustre Chré-

tien étoit enfin convaincu des grandes verités que renfermoit l'Alcoran; & ayant expofé au Mufti le fcrupule de Gafan, ils obtinrent de lui le pouvoir d'achever entierement leur ouvrage.

Le Mufti qui avoit ordre du Sultan de ne rien épargner de ce qui ne feroit point contraire à la Loi, pour fauver la vie à Gafan, fit expedier aux Docteurs ce qui leur étoit néceffaire. Munis d'un ample pouvoir, ils furent retrouver Gafan, qui, pour rendre la chofe auffi vrai-femblable qu'elle le devoit être, refta dans fon Palais, où il fut remené fans voir perfonne tout le tems deftiné à fa guerifon prétenduë, toûjours entouré de ces deux Docteurs, aufquels il tint exactement parole. Lorfqu'il fut en état d'être vû, il fut vifité des plus grands Seigneurs de la Porte; & le jour qui fut pris pour le conduire à la Mofquée fut un jour de triomphe. Tous les Bachas qui fe

trouverent

trouverent à Conſtantinople voulurent y aſſiſter ; les ruës étoient remplies d'un Peuple innombrable, qui crioit à haute voix, *Alla, Alla.* La cerémonie finie, Gaſan fut reconduit chez lui avec les mêmes honneurs, & le lendemain il reçut ordre du Grand Viſir de venir recevoir les marques de la bonté du Sultan. Il obéit, & ce premier Miniſtre le conduiſit au pied du Trône du Monarque, qui content de voir ce Proſelyte qu'il aimoit tendrement, lui fit mille careſſes, le regala de preſens conſiderables, & le fit Bacha d'Egypte, à la place du pere de celle qui avoit cherché à le faire périr, lui laiſſant la liberté de renvoyer ou d'épouſer Roxane.

Gaſan accepta tous ces bienfaits avec d'autant plus de plaiſir, que la dignité dont il l'honoroit le mettoit en ſituation d'executer ce qu'il avoit projetté ; & profitant de la permiſ-

ſion qu'il lui donnoit, il fit ſortir Roxane de ſon Palais, comme une femme indigne de la grace qu'il lui avoit faite en lui accordant d'y reſter. Cependant toutes ſes faveurs, & l'eſtime générale qu'il s'étoit acquiſe à la Porte, commencerent à inquieter le Grand Viſir, & à jetter dans ſon cœur des ſemences de jalouſie. Il devint ſi préoccupé, qu'il ne ſongea plus qu'au moyen d'éloigner Gaſan. Une revolution qui arriva dans le Gouvernement que le Sultan lui venoit de donner, lui en fournit une occaſion favorable; & du conſentement du Sultan il ordonna à Gaſan de partir pour aller ſoumettre les Rebelles. On lui donna un Corps de Janiſſaires, avec d'aurre Infanterie, qui furent joints par un Corps conſiderable de Sphis, qui eſt la meilleure Cavalerie de l'Empire. Toutes ces Troupes ſe mirent en marche, & Gaſan avant que de partir, fit encore de nouveaux pre-

sens à ces deux Docteurs, qui étoient devenus ses amis & ses confidens.

La conversion qu'ils paroissoient avoir faite, les avoit mis dans une si haute réputation, que le Mufti étant mort quelques jours avant le départ de Gasan, il eut le plaisir de voir un de ces Docteurs élevé à la dignité de Mufti. Il lui en marqua une joye sincere, & s'étant jurés de nouveau une amitié fidele, & un secret inviolable, il partit pour son Gouvernement, où il fut reçu avec une magnificence extraordinaire. Il ne tarda pas à se mettre à la tête de ses troupes, & fit marcher l'Armée au lieu où les Rebelles étoient retranchez.

Aben Seïra, c'étoit le nom de leur Chef, avoit de la valeur & de l'experience. Il avoit été Bacha de Syrie, & s'en acquittoit selon son devoir, lorsque le Grand Visir excié par le même principe de jalousie

qui lui avoit fait éloigner Gasan; ne put souffrir les louanges qu'on donnoit à Aben Seïra, & mille trames secretes, capables de le perdre, l'avoient jetté dans le désespoir, & conduit à la rebellion. Son Armée étoit beaucoup plus forte que celle de Gasan, & ses amis craignoient la suite de cette affaire. Comme il étoit généralement aimé à Constantinople, on y parloit hautement du danger où on l'avoit exposé. Le Mufti même écrivit à Gasan de se menager dans cette occasion, de faire agir sa prudence bien plus que sa valeur; l'avertissant que le Visir avoit jetté des yeux jaloux sur lui, & qu'il n'attendoit que le moment propice pour le perdre, comme il avoit fait Aben Seïra.

Cet avis persuada Gasan de l'amitié du Mufti, & le confirma dans la resolution d'abandonner le Service de la Porte, aussi-tôt qu ill e pourroit sans risque. Mais voulant

terminer glorieusement ce qu'il avoit entreptis, il fit retrancher son Armée sur le bord d'une Riviere, dont les Rebelles occupoient l'autre; & chaque jour il la faisoit passer à des partis pour reconnoître le terrain, qui souvent combattoient les partis de l'Armée d'Aben Seïra. Mais comme cela tiroit en longueur, Gasan voulut connoître le Pays par lui-même, & ayant trouvé un guai, non loin de la source de la Riviere, il fit passer sans bruit une partie de son Armée, & la fit défiler derriere des côteaux qui la mettoient à couvert. Lorsqu'il sçut que la chose avoit réussi, il attaqua les Rebelles de tous côtez; le grand nombre de batteaux plats qui portoient son Infanterie, aborderent pendant que les batteries qu'il avoit fait mettre sur les bords de la Riviere, battoient de face & à revers les retranchement d'Aben Seïra. Les Rebelles se défendirent en désespe-

rés, & ce ne fut qu'avec des peines extrêmes que l'Infanterie de Gafan put aborder.

Mais s'étant logez fur le bord du même côté des Rebelles, Gafan fit paffer le refte de fon Armée, & fe mettant à la tête d'un Corps de Janiffaires, il attaqua les retranchemens des ennemis qui fe défendirent avec une vigueur extrême. Cependant les Troupes que Gafan avoit fait paffer derriere les côteaux, ayant débouché & attaqué les Rebelles par le derriere de leur Camp, ils furent obligez de partager leurs forces. Aben Seïra faifoit le devoir de Soldat & de Capitaine; mais les retranchemens ayant été forcez, les Troupes Imperiales y entrerent, & firent main-baffe fur tout ce qui leur refiftoit. Le Soldat avide de butin, quitta fes rangs pour courir au pillage malgré les ordres du Général. Aben Seïra qui avoit un Corps de referve, qui n'avoit point encore

combattu, s'appercevant de ce désordre, voulut en profiter; mais Gaſan, dont le feu & la penetration lui tenoient lieu d'experience, eut bien-tôt raſſemblé ſes Troupes, & repouſſa ſi vivement les ennemis, qu'Aben Seïra déſeſperant de vaincre, ſe jetta au milieu des Spahis ſuivi d'un gros de Cavalerie qui commençoient à les ébranler; lorſque Gaſan voulant terminer une affaire, d'où dépendoit toute ſa gloire, voyant la valeur & l'intrepidité du Général ennemi, tourna de ſon côté, le joignit, & l'attaqua ſi vivement, qu'Aben Seïra en fut étonné. Il ſe défendit cependant avec un courage digne de celui de ſon adverſaire; mais Gaſan plus adroit & plus heureux que lui, lui ayant porté un coup au défaut de la cuiraſſe qui le fit tomber ſur l'arçon de la ſelle, & d'un ſecond coup lui ayant abattu la tête, les Rebelles prirent la fuite.

Mais ils furent ſuivis de ſi près par les Troupes Imperiales, qu'il y en eut peu qui échapaſſent au Cimeterre des Vainqueurs. Gaſan coucha ſur le Champ de Bataille, & donna le lendemain le Camp ennemi au pillage à ſes Troupes victorieuſes. La tête d'Aben Seïra fut envoyée à Conſtantinople, où la nouvelle & le détail de cette victoire donnerent tant de joie au Sultan, qu'il ordonna qu'elle fût annoncée au Peuple par pluſieurs décharges de l'Artillerie du Serail & du Port: l'on fit des feux, des illuminations, & la Fête dura pluſieurs jours. Cependant Gaſan, après avoir ſoumis toutes les Villes qui avoient été dans le parti d'Aben Seïra, puni les Chefs de la Rebellion, retabli l'ordre & l'obéiſſance dans tout ſon Gouvernement, & fait ſçavoir à la Porte la façon dont il s'étoit comporté, ne ſongea plus qu'aux moyens de pouvoir retourner dans ſa Patrie.

Pour cet effet ayant ſu qu'il y avoit alors au Grand Caire un fameux Negociant de Marſeille, qu'il connoiſſoit, qui avoit des établiſſemens à Smirne & à Alexandrie, & qu'il le ſavoit homme de probité, il jetta les yeux ſur lui pour l'exécution de ſon deſſein. Il le fit venir ſecretement chez lui, & s'en étant fait reconnoître, il lui demanda des nouvelles d'Irene, & de toute ſa famille, ces dernieres occupations lui ayant ôté les moyens de lui écrire. Le Negociant lui apprit que la mere d'Irene étoit morte de douleur par la perte de la meilleure partie de leur bien que des banqueroutes & des pertes ſur Mer leur avoient enlevé; qu'Irene étoit toujours belle, & que ſon pere n'avoit pû la réſoudre à ſe marier, quoiqu'il ſe fût preſenté des partis conſiderables avant ſa ruine.

Mais que Maſodier ne pouvant ſe relever de la perte qu'il avoit fai-

te, s'étoit résolu de s'embarquer pour Smirne, où il avoit des parens, dans le dessein d'y chercher à y rétablir ses affaires. Gasan fut tres-touché de cette nouvelle; mais l'espoir qu'il conçut de se voir bien-tôt en état d'offrir une brillante fortune à Irene, le consola; il demanda avec empressement au Negociant si Masodier étoit déja parti, & s'il emmenoit sa fille avec lui; il lui répondit qu'ils étoient encore à Marseille, lorsqu'il étoit parti, & qu'Irene le suivroit à Smirne. Cette réponse chagrina Gasan; mais comme il s'étoit apperçu que le Negociant avoit évité dans son récit de lui dire ce qu'on pensoit de lui à Marseille, il le pria de l'en instruire, en l'assurant que quelque chose qu'il lui dît, il n'en seroit point offensé. Tout Marseille lui répondit-il, a été sensible à votre gloire & à votre fortune; mais ce n'a pas été sans douleur qu'on y a su votre change-

ment de Religion, qui n'a été caufé, dit-on, que par l'amour que vous avez eu pour une Sultane que vous avez époufée : & fi vous voulez que je vous parle avec franchife, cette avanture a terni toutes vos belles actions dans l'efprit de ceux qui vous connoiffoient. Ce difcours fit rougir Gafan, & ne doutant point que ce bruit ne lui eût fait tort auprès d'Irene, il en parut extrémement affligé.

Cependant ne voulant pas qu'un auffi honnête homme que Royer, c'eft le nom du Marchand, reftât dans une erreur qui lui étoit préjudiciable, il lui raconta toutes fes avantures, & ce qu'il avoit fait pour fe conferver Chrétien, & lui apprit le deffein qu'il avoit d'abandonner pour jamais un Pays où l'innocence étoit fans ceffe expofée aux plus grands perils. Que pour y parvenir, il le prioit de lui acheter ou de lui faire fabriquer un Vaiffeau de cin-

quante pieces de canon, & de le faire monter par des Provençaux. Et pour commencer à lui prouver l'ardente envie qu'il avoit de partir le plutôt qu'il se pourroit,il le chargea d'une cassette remplie de ce qu'il avoit de plus préieux en pierreries, le priant de la lui garder, & de lui faire des visites de tems en tems, pendant quelques jours, pour emporter secretement les choses qu'il estimoit le plus.

Royer ne put trouver des paroles capables d'exprimer sa joye à cette nouvelle, il se contenta de la témoigner, en lui promettant de le satisfaire incessamment. Quelques jours se passerent en allées & en venues, dans lesquelles Royer emporta tout ce que Gasan avoit de plus précieux. Ce qui se faisoit sans aucun risque, parce qu'étant Marchand, il ne venoit jamais voir le Bacha qu'avec des gens chargés des plus belles Marchandises, sous pré-

texte de lui en vendre, & il remportoit avec elles ce que Gaſan lui vouloit confier. Après cela, Royer ne s'occupa plus qu'à executer ce qu'il avoit promis ; & il le fit avec tant d'exactitude, qu'en moins de ſix mois il lui fit ſavoir que le Vaiſſeau arriveroit dans les Ports d'Egypte, puiſſamment armé, & que pour ne donner aucun ſoupçon aux Turcs, il l'avoit fait charger de bonnes Marchandiſes, & que ſous divers prétextes il navigeroit dans les differens Ports de l'Egypte, & auroit ſoin de l'inſtruire de tous ſes mouvemens, afin qu'il ſe trouvât toujours à tems & à point nommé pour le recevoir.

Gaſan charmé de la fidelité & de la diligence de Royer, attendit l'inſtant favorable d'en profiter, lorſque la jalouſie du Viſir lui en fournit une, qui, quoique précipitée, n'en fut pas moins heureuſe. Les Galeres de Malte ayant attaqué

trois Galeres du Grand Seigneur : qui portoient à Conſtantinople le tribut de Syrie & d'Egypte, ainſi que les autres revenus de cet Empereur, qui montoient à des ſommes immenſes, après une heure de combat les Galeres Turques furent enlevées par les Chevaliers de Malte, & menées en triomphe dans leur Iſle.

La nouvelle de cette priſe jetta la conſternation dans Conſtantinople : le premier Viſir en fut le moins touché, eſperant avoir trouvé dans cette perte un motif certain pour cauſer celle de Caſan, pour lequel le Sultan conſervoit une eſtime ſi grande, qu'il ne ſongeoit qu'aux moyens de le rendre encore plus puiſſant : ce qui faiſoit craindre au Viſir qu'il ne fût mis à ſa place.

Pour prévenir ce coup, ce Miniſtre ſaiſit l'affaire de Malte, en le rendant complice de la Victoire des Chevaliers; pour cet effet, il fit ſe-

mer le bruit que des Eſpions Chrétiens avoient donné avis aux Maltois du départ des Galeres du Grand Seigneur. La choſe fut portée au Divan, où il fut ordonné qu'on feroit une exacte recherche des Auteurs de cette trahiſon; le Viſir fut le premier à s'en charger, & tandis qu'il paroiſſoit s'y occuper, il fit inſinuer au Sultan que l'avis qu'on avoit donné aux Maltois étoit parti d'Egypte, & conduiſit ſi bien ſa trame, qu'il fit tomberles ſoupçons de ce Prince ſur Gaſan. Le fidele Mufty informé des plus ſecrets mouvemens du Serail, écrivit auſſitôt au Bacha tout ce qui ſe paſſoit contre lui, en le preſſant de ſonger à ſe garantir de la foudre qui étoit prête d'éclater. Gaſan jugea bien qu'il étoit perdu, s'il ne ſe mettoit en ſureté contre les noirceurs du Viſir Il regla ſes affaires, ſe tint ſur ſes gardes, & ne laiſſa approcher de ſon Palais & de ſa perſonne, que

ceux qui lui étoient abſolument dévoüés, en attendant que tout fût prêt pour aſſurer ſa fuite. Le Viſir cependant ayant fait faire de fauſſes informations, où Gaſan étoit déclaré coupable de cette trahiſon, on les porta au Sultan, dont la fureur fut d'autant plus violente, que ſes bienfaits avoient été exceſſifs ; & n'écoutant que ſon indignation, il ſigna un Sapheta contre le Bacha. Mais comme lorſqu'il s'agit de faire mourir un Bacha ſur de pareilles accuſations, on conſulte le Mufti, il eut le tems de faire avertir Gaſan, qu'il étoit condamné à être étranglé, & que les Muets alloient partir de Conſtantinople pour cette execution. Le Bacha qui connoiſſoit les allures de la Porte dans de ſemblables occaſions, ne balança point à fuir. Il avoit fait tenir dans une des embouchures du Nil ſon Vaiſſeau, bien monté & bien armé, où il avoit fait porter toutes ſes richeſſes.

Ainſi la méme nuit qu'il reçut le dernier avis du Mufti, il partit accompagné de tous les gens qui lui étoient fideles, & arriva le matin à ſon Vaiſſeau, qu'il monta & viſita exactement. L'ayant trouvé en bon ordre, & en état de ſoutenir le combat contre toutes ſortes de Corſaires, il en prit le commandement; & profitant d'un vent frais, il fit voile vers la Provence, & s'éloigna pour jamais de cette funeſte terre.

Pendant le cours de ſa navigation il écrivit une Relation de tout ce qu'il avoit fait depuis qu'il étoit au Service du Grand Seigneur, les Conquêtes qu'il avoit faites, les périls qu'il avoit couru, & ſon inviolable fidelité; faiſant voir la fauſſeté des accuſations du Grand Viſir, & prouvant ſon innocence ſi parfaitement, qu'il anéantiſſoit toutes les ruſes de ſon ennemi. Et ayant trouvé ſur ſa route un Vaiſſeau Marchand qui alloit à Nicoſie, Capitale

de l'Isle de Chipre, il le chargea de ce paquet, avec ordre de le remettre au Bacha de Nicosie, pour le rendre à l'Aga des Janissaires, auquel il étoit adressé; Gasan sachant qu'il étoit ennemi mortel du Grand Visir. Il continuoit sa route vers la Provence, avec toute l'impatience d'un Amant fidele & tendre, & s'approchoit des côtes de Sicile, lorsqu'il découvrit un Vaisseau de trente pieces de canon, qui lui parut être Algerien. Comme il avoit le vent sur lui, il l'eut bien-tôt joint, & lui fit le signal pour amener. Mais le Corsaire, bien loin d'obéir, s'étant mis en défense, Gasan l'attaqua à la portée du mousquet si rudement, qu'en moins d'une heure toutes les manœuvres du Corsaire furent en désordre; & ayant plusieurs coups à l'eau, il fut obligé de se rendre. Le Victorieux Gasan fit passer sur son bord tous les Turcs, qu'il fit mettre à la chaîne, & mit

les Chrétiens en liberté, qui, voyant Gaſan habillé à la Turque, ne ſavoient que s'imaginer, craignant qu'on les menât à Conſtantinople, où l'eſclavage eſt d'autant plus cruel, qu'on ne peut jamais être racheté lorſque l'on eſt Eſclave du Grand Seigneur. Mais leur crainte fut bien-tôt diſſipée, en entendant les ordres qu'il donnoit pour leur ôter leurs fers. Les premiers qui ſentirent les effets de ſa bonté coururent embraſſer ſes genoux, & l'avertirent que la veille du combat l'Algerien avoit pris un Vaiſſeau François, ſur lequel il avoit fait pluſieurs Priſonniers de conſequence, entre leſquels il y avoit deux femmes, dont l'une étoit d'une beauté parfaite.

Gaſan ordonna auſſi-tôt que l'on conduisît les femmes avec reſpect dans la Chambre de poupe de ſon Vaiſſeau, ne voulant pas les voir, par un principe de délicateſſe, qui

lui faisoit craindre d'être obligé d'admirer quelqu'autre que sa chere Irene. Lorsqu'il eut mis ordre à tout, & qu'il eut visité les richesses que l'Algerien avoit pillé, il se retita dans sa chambre, pour se livrer quelques instans aux plaisirs qu'il ressentoit d'aller revoir celle pour qui il avoit bravé tant de périls. Il avoit emmené d'Egypte un jeune Turc, qui s'étoit attaché si fortement à lui, qu'il n'avoit point voulu l'abandonner dans la suite, & qui ayant su dans le cours de la navigation que Gasan étoit Chrétien, lui avoit promis d'abjurer sa Religion lorsqu'il seroit à Marseille. La fidelité, l'intelligence & l'esprit de ce Turc lui avoient acquis toute la confiance de Gasan; & c'étoit avec lui, qu'en cherchant un moment de repos, il s'entretenoit de sa passion pour Irene, dont il lui avoit confié les avantures. Il n'y avoit pas long-tems qu'il se donnoit cette sa-

tisfaction, lorsqu'il entendit quelques soupirs qui partoient d'une chambre à côté de la sienne L'envie de soulager les malheureux, & la crainte qu'on n'eût pas exécuté ses ordres pour tous ceux qui s'étoient trouvés sur le Vaisseau Algerien, lui firent prêter l'oreille aux plaintes qu'il entendoit. Je ne vois pas, disoit une femme à la personne qui se plaignoit, quel sujet vous avez de redoubler vos pleurs avec cette abondance; le Ciel semble favoriser tous vos vœux, vous étiés au désespoir de quitter Marseille, & d'aller à Smirne. Un Vaisseau Algerien combat, & prend le nôtre: Esclave du Corsaire, vous gemissiés encore plus fortement de la rigueur de votre sort, lorsque pour vous délivrer un Vaisseau Turc attaque l'Algerien, le prend, & brise vos fers; & bien loin de vous conduire à Constantinople, comme vous le redoutiés pendant le combat, on

vous ramene dans votre Patrie. Pour moi, continua cette femme, je ne vois dans tout cela que des ſujets de joye, & je vous avouë, Madame, que je commence à aimer les Turcs, puiſque celui qui commande ce Vaiſſeau, non content de nous rendre à tous la liberté, nous conduit encore dans notre Pays. Et moi je les déteſte, répondit alors la Perſonne affligée, puiſqu'ils m'ont enlevé tout ce qui m'étoit cher. Oui, Clitie, continua-t'elle, c'eſt la vûe de tous ces Turcs qui renouvelle mes douleurs ; quand je ſonge que Gaſan eſt comme eux, que Gaſan eſt infidele, mon déſeſpoir n'a point de bornes.

Le premier mot qu'avoit prononcé cette belle affligée, avoit ſi fort ſurpris Gaſan, que l'excès de ſa joye & de ſon étonnement l'empêcherent d'éclater. Il ne pouvoit revenir de l'extaſe où l'avoit jetté un ſon de voix qui lui étoit ſi cher.

Avoir tiré Irene de l'efclavage, & l'avoir dans fon Vaiffeau, étoient des chofes fi extraordinaires pour lui, qu'il douta quelque tems s'il devoit croire ce qu'il entendoit. Il alloit chercher à s'en éclaircir, quand la premiere perfonne qui avoit parlé, reprit ainfi la parole. Je veux bien, Madame, que vous haïffiez les Turcs, mais pour celui-ci je ne vous le pardonne pas, puifque vous ne l'avés point vû. On m'a dit qu'il étoit auffi bien fait que vaillant, & je fuis très-touchée que fon indifference pour nous me prive du plaifir de le voir. Car enfin, il faut que ce foit un homme fort extraordinaire, ou fort amoureux de quelque belle Efclave, pour avoir dédaigné de venir vous admirer.

Je ne fais, lui répondit Irene, quel plaifir tu goûtes à m'entretenir ainfi, mais je t'avouë que ton enjoüement ne me divertit point. Il m'importe très-peu que ce Turc

ſoit bien fait, qu'il ſoit fidele ou indifferent; & quel qu'il puiſſe être, je le crois auſſi Turc que les autres, puiſqu'il m'a ſeparée de mon pere, & que j'ignore ſon ſort. A ces mots, ayant recommencé ſes pleurs, Gaſan n'y put plus tenir; & ayant appellé du monde, il fit chercher Maſodier avec empreſſement, faiſant ceder l'impatience qu'il avoit de s'aller jetter aux pieds d'Irene à un devoir ſi ſaint. On ne fut pas longtems à le lui amener: comme il avoit reçû la liberté ainſi que les autres, & qu'il étoit reſté avec pluſieurs Chrétiens ſans dire qui il étoit, on n'avoit eu pour lui nulle attention particuliere. Auſſi-tôt qu'il fut devant Gaſan, il le reconnut malgré ſon habillement, & ſe reculant quelques pas: Vous pouvés vous venger, lui dit-il; mais s'il vous reſte encore quelque ſentiment de générofité, ne me ſéparés point d'Irene, & nous donnés les mêmes fers.

Si

Si j'avois quelques desirs de vengeance, lui répondit Gasan avec douceur, je vous conduirois à Constantinople, & non pas en Provence, où vous voyez que nous allons; mais puisque vous avés reconnu Gasan malgré son déguisement, reconnoissés-le tout-à-fait. Alors le prenant dans ses bras, & l'embrassant tendrement, il lui fit un récit succint de tout ce qui lui étoit arrivé; & lui ayant marqué dans le cours de sa narration le dessein qu'il avoit toujours formé de revenir dans sa Patrie, & d'offrir à Irene la fortune dont il joüissoit: Vous voyés, continua-t'il, que, malgré votre refus, je me suis conservé fidele Amant & veritable ami, puisqu'ayant appris votre malheur, je n'allois à Marseille que dans l'espoir de le faire cesser. Ensuite il lui apprit la coaversation qu'il venoit d'entendre entre Irene & sa Confidente, & le pria de ne pas retarder le plaisir

qu'elle auroit de ſe réunir à un pere qui lui étoit ſi cher, & celui qu'il alloit avoir en ſe jettant aux pieds de cette charmante fille. Maſodier étoit dans un étonnement ſi prodigieux de tout ce qu'il venoit d'apprendre, & la generoſité de Gaſan le rendoit ſi confus, qu'il ne put long-tems s'exprimer que par de tendres embraſſemens. Enfin voulant reparer ce qu'il avoit fait autrefois, il le preſſa de le conduire où étoit Irene, pour être le premier à lui annoncer un bonheur, où ſans doute elle ne s'attendoit pas.

Gaſan ne lui répondit qu'en le prenant par la main, & l'ayant mené à la chambre d'Irene, il n'y fut pas plutôt entré qu'il ſe jetta à ſes pieds. Cette action paſſionnée, & ſon pére qui l'embraſſoit d'un autre côté, la jetterent dans un embarras difficile à exprimer. Elle rendit les careſſes à l'un, & regardoit l'autre avec une eſpece d'effroi, qui lui interdiſoit

l'usage de la voix. Enfin la presence de Masodier la rassurant un peu : Que veut ce Turc, lui dit-elle, en tremblant, & que pouvons-nous pour lui dans un lieu où apparemment nous sommes Esclaves ? Il n'y a point d'Esclave ici que moi, belle Irene, lui répondit Gasan en levant la tête, qu'il avoit toujours tenu baissée ; moi seul y porte des chaînes que je préfere aux Couronnes de l'Univers. Oh Ciel, interrompit Irene ! Gasan ..... mon pere, que vois-je ! Elle ne put continuer ; la joye, la crainte, & mille autres mouvemens, que l'habillement de Gasan, & son infidelité prétendue firent naître dans son cœur, l'agiterent si vivement, qu'un torrent de larmes lui coupa la voix, & fit connoître a ce tendre Amant tout ce qu'elle pensoit en ce moment.

Oüi, ma fille, lui dit son pere, qui vit son embarras, vous voyez Gasan ; mais vous le revoyés Chré-

tien, fidele, & enfin comme un homme que je vous donne pour époux; puiſqu'il veut bien oublier ce qu'un indigne amour de la fortune m'a fait faire, & qu'il vient partager la ſienne avec vous. Alors Gaſan, ſans vouloir ſe relever, quelque ſigne qu'elle lui en fît, lui apprit tout ce qu'il avoit déja dit à Maſodier.

Un diſcours ſi intereſſant fut écouté avec une attention qui rappella bien-tôt ſa tendreſſe. Irene n'en attendit pas la fin pour lui en marquer le retour; & ſon pere lui ayant fait un ſigne d'intelligence, elle tendit une main à Gaſan, & paſſant l'autre au tour de ſon col, elle fit goûter à ce fidele Amant une ſatisfaction ſi parfaite, qu'il crut en ce moment que malgré tous les périls qu'il avoit courus, il n'avoit pas encore aſſez acheté une ſemblable faveur. Maſodier regardoit avec admiration un amour ſi conſtant; & reſpectant les

effets qu'il produiſoit, il gardoit un ſilence qui n'étoit interrompu que par des geſtes & des regards qui témoignoient ſa joye & ſon amitié.

Cette touchante ſcene & cette réunion fut bien-tôt ſûë de tout l'équipage, & les Amans furent forcés d'interrompre leur tendre converſation pour recevoir les complimens de felicitation que tout le monde vint leur faire. La ſatisfaction du Commandant ſe répandit ſur ceux qui lui obéïſſoient, & ſur ceux qui l'avoient accompagnés. Ils firent le reſte de leur navigation avec un air de contentement qui ſe remarquoit dans les moindres de leurs actions; & ils arriverent enfin dans le Port de Marſeille comme en triomphe. Le Vaiſſeau Algerien que Gaſan avoit fait amariner, ſuivoit auſſi le ſien. Avant que de deſcendre, Gaſan envoya avertir Celimond de ſon arrivée, & de celle

d'Irene. Ce fidele ami ſe doutant bien qu'il y avoit quelque choſe d'extraordinaire dans cette avanture, & qu'elle ne pouvoit être qu'à l'avantage de Gaſan, aſſembla ſes amis, qui étoient les principaux de la Ville, pour aller recevoir des perſonnes qui lui étoient ſi cheres : & la curioſité y ayant joint un monde infini, Gaſan, Irene & Maſodier ſe trouverent reçus avec des honneurs qu'ils n'auroient oſé eſperer. Après qu'ils eurent embraſſé Celimond, & ſalué ceux qui étoient venu leur marquer leur joye ſur cet heureux retour, Gaſan pria Irene & Maſodier d'aller chez Célimond, qui leur offrit ſa maiſon ; voulant faire mettre à terre les richeſſes dont ſon Vaiſſeau étoit chargé.

Cela fut executé ſelon ſes deſirs, & lorſqu'il eut donné ordre à tout, il fut les rejoindre. Le reſte de cette journée ſe paſſa en récits de ce qui étoit arrivé aux uns & aux autres,

& en témoignages d'amitié, de tendresse & d'amour. La nuit qui la suivit se passa avec une tranquilité que Gasan & Irene n'avoient goûtée depuis long-tems. Mais ne voulant pas que rien retardât davantage le bonheur de ces Amans, dès le lendemain Masodier accompagna Gasan chez l'Evêque, auquel ayant conté ce qui lui étoit arrivé, il demanda d'être reconcilié à l'Eglise. Ce qui lui ayant été accordé, & la cérémonie s'en étant faite le même jour, il fit tout préparer pour épouser Irene, avec l'éclat & la magnificence que demandoient son amour, & la haute fortune qu'il avoit faite. Les Noces furent célébrées avec autant de pompe que de joye, & les tendres époux se recompenserent par les douceurs d'un heureux Hymen, de tous les maux qu'ils avoient soufferts. Le jeune Turc qui avoit suivi Gasan, s'étant fait instruire, & son Baptême s'étant fait

avec les cérémonies ordinaires, épousa Clitie, celle des filles d'Irene qu'elle aimoit le plus. Pour Masodier, les grands biens dont Gasan lui fit part, le mirent bien-tôt en état de rétablir ses affaires, & de ne rien regretter de ses pertes.

Julie ayant cessé de parler : Cette Histoire, dit Uranie, est des plus singulieres ; mais Julie l'a contée avec tant de grace, que je crois qu'elle lui doit une bonne partie du plaisir qu'elle m'a fait. Pour moi, dit Orophane, je trouve qu'elle a eu beaucoup d'art à conserver Gasan Chrétien sous l'habit Turc.

Ne me donnés point l'honneur de cette avanture, interrompit Julie, je ne l'ai point inventée, elle est veritable, & je l'ai eu d'une copie d'un Manuscrit que Gasan lui-même avoit écrit. Quoi qu'il en soit, ajoûta Felicie, elle fait bien connoître que selon les occasions & les genies, l'amour cause des éve-

nemens ſinguliers. Elle prouve encore, ajoûta Florinde, qu'il ne faut jamais mépriſer ceux qui ne joignent pas la fortune au mérite, puiſque la vertu eſt toûjours préferable aux plus grands biens. Le mérite, l'eſprit, les talens, & la veritable ſageſſe peuvent conduire à la fortune ; & la fortune ſeule ne donne ni les uns ni les autres à ceux qui ne les poſſedent pas.

Sans doute, dit Camille, puiſque Julie aſſure que cette Hiſtoire eſt arrivée, je trouve que Maſodier auroit été plus coupable que Gaſan, s'il s'étoit fait Turc véritablement, l'ayant conduit à cette extremité, par un refus dont le Ciel le punit lui-même, en lui ôtant les biens qu'il cheriſſoit avec tant d'ardeur.

Cette converſation ayant mené juſqu'à l'heure du ſoupé, on ſe mit à table, où le repas ſe paſſa avec les agrémens ordinaires à cette aimable Compagnie. Alphonſe qui avoit

pris un plaiſir ſenſible à l'Hiſtoire de Gaſan, ne ceſſa point d'en parler, ſe trouvant, diſoit-il, capable d'en faire autant que lui, pour mériter la poſſeſſion de la belle Camille. Vous ne trouverés perſonne ici, lui dit Arſame, qui ne vous aſſure de la même choſe; mais ce qui eſt de plus ſurprenant, ajouta-t'il en ſouriant, c'eſt que vous y verrés des maris capables de faire pour leurs femmes ce que Gaſan a fait pour épouſer la ſienne. Cela eſt ſi flateur pour nous, reprit Julie, que vous nous mettés en état d'être touchées de ne pouvoir vous donner de pareilles preuves de tendreſſe. Pour moi, ajoûta Thelamon, j'oſe croire qu'Uranie me fait là juſtice de croire qu'il n'y a point de perils que je n'euſſe affronté pour parvenir au bonheur dont je jouis, & qu'il n'y en a point où je ne me riſquaſſe pour me le conſerver. Comme je juge de vos ſentimens par les miens,

lui répondit-elle, je ne doute nullement que vous ne pensiés ainsi. Il n'y a qu'Orophane, dit Felicie, qui ne fait point ces tendres protestations, ce qui me fait croire qu'il n'hasarderoit ni son repos ni sa vie pour me conserver.

Vous êtes bien cruelle, lui dit-il, d'être ici la seule qui ne rendiés pas justice à ce que vous aimés, & vous me faites croire bien malheureux de n'avoir eu que votre indifference à combattre pour vous posseder. Mais quoique je dûsse me vanger en vous laissant dans votre erreur, je veux bien vous protester ici que sans me piquer de valeur ni de témerité, il n'y a rien de si dangereux à quoi je ne m'exposasse pour vous conserver à moi, & rien à quoi je ne me fusse exposé pour vous posseder.

Orophane dit cela d'un ton si vehement & si sérieux, que la Compagnie qui connoissoit son humeur enjouée, ne put s'empêcher de rire

d'y trouver ce changement. Mais Felicie connoiſſant qu'elle l'avoit piqué véritablement, chercha dans les graces qui la ſuivoient toûjours dequoi reparer ce petit differend. Et comme la moindre careſſe de cè que l'on aime a tout pouvoir ſur un cœur ſincerement épris, elle ne fut pas long-tems à rappeller la joye dans le cœur de ſon époux.

Cette aimable diſpute ayant fini avec le ſoupé, Uranie qui ne vouloit pas qu'elle pût recommencer, ſe leva en prenant Florinde ſous le bras, & conduiſit la Compagnie dans un Jardin de fleurs nouvellement fait à côté du Salon. Il n'y a que vous, belle Florinde, lui dit-elle, qui ne ſachiés point ce que l'on feroit capable de faire pour vous conquerir & pour vous conſerver; je ſuis pourtant perſuadée que ſi quelqu'un ſe croyoit aſſez heureux pour vous plaire, qu'il tenteroit tout pour vous mériter.

J'ai trop éprouvé le contraire, lui répondit-elle, pour douter du peu que je vaux : il faut meſurer l'amitié avec l'amour ; l'une rend juſtice, elle eſtime ce qu'elle poſſede ; & l'autre aveugle, inconſtant, dédaigne ce qui lui appartient, & court ſouvent au plus facile ; & s'il ſe trouve des Thelamons, des Orophanes, des Arſames, c'eſt qu'il ſe voit des Uranies, des Felicies, des Julies, & des Camilles. Ainſi je conçois que Florinde n'ayant rien de tout ce qu'elles ont, n'a pu trouver des cœurs tels que ſont ceux qu'elles poſſedent.

Florinde prononça ces paroles avec un air de chagrin qui lui étoit ſi peu naturel, quoiqu'elle fût ordinairement ſerieuſe, qu'Uranie en fut étonnée, & conçut dans ſon cœur un violent deſir d'en ſavoir la cauſe; mais voyant que Florinde en étoit reſtée là ſans paroître vouloir l'éclaircir, elle changea la converſa-

tion, voulant trouver une occaſion plus favorable de s'en inſtruire. Camille dont l'eſprit vif penetroit les penſées les plus cachées, jugeant de l'embarras de Florinde, par ce qu'elle avoit entendu, aida Uranie dans ſon deſſein : Ce qui me ſurprend, dit-elle, en reprenant l'Hiſtoire que Julie avoit contée, c'eſt la prompte fortune de Gaſan : ſe peut-il qu'un homme étranger & d'une autre Religion la faſſe en ſi peu de tems, chez une Nation auſſi fiere & auſſi terrible que les Turcs ?

Sans doute, dit alors Thelamon, il y en a mille exemples fameux ; il n'y a point de Pays où l'on parvienne plus vîte aux ſuprêmes grandeurs, & dont on tombe plus promptement qu'à la Cour Ottomane. Les fortunes éclatantes qui s'y font ne doivent ſurprendre perſonne, & ſurtout ceux qui ont pratiqué le Levant, ou qui ſavent la

politique du Grand Seigneur, qui n'éleve le plus souvent ses Esclaves si haut, que pour rendre leur chute plus terrible. L'Histoire des Turcs est remplie de ces funestes évenemens; mais entr'autres celle d'Hibraïm est des plus singulieres. C'étoit un enfant de Tribut, qui, ayant été trouvé d'une complexion trop foible pour être mis dans le Serrail, fut donné à un Bacha, qui l'ayant pris en amitié, le fit instruire avec soin. Hibraïm réussit si parfaitement dans tout ce qu'on lui montra, que le Bacha le trouva digne d'être offert au Prince Soliman, fils aîné de Selim I. qui, après la mort de cet Empereur, regna avec tant de gloire.

Soliman reçut Hibraïm avec plaisir. Comme il étoit de son âge, il étoit aussi de tous ses plaisirs, & il s'en fit aimet si tendrement, qu'il ne vouloit être servi que par lui. Hibraïm profita de sa faveur, mais

ne s'en ſervit que pour ſe faire des amis, & proteger les malheureux. Soliman qui avoit l'ame grande, & toutes les inclinations élevées, fut charmé de cette generoſité, & l'en aima davantage; ce qu'il lui prouva auſſi-tôt qu'il fut Empereur, en le faiſant Capigi-Bachi, ou Capitaine des Portes interieures du Serrail; & peu de tems après Aga des Janiſſaires, ou Capitaine général de l'Infanterie Turque.

Hibraïm voyant la rapidité de ſa fortune, en craignit l'inconſtance: il reflechiſſoit continuellement aux malheurs des Grands de la Porte; leur mort funeſte rempliſſoit ſon eſprit des plus triſtes penſées; il devint ſombre & mélancolique, & ſon humeur agréable, qui avoit tant de fois amuſé Soliman, ayant changé tout à coup, il s'en apperçut; & comme il l'aimoit avec tendreſſe, il lui en demanda la cauſe. Hibraïm ne balança point: il lui avoüa que

le ſujet de ſa triſteſſe venoit des reflexions qu'il faiſoit ſur les bontés que ſa Hauteſſe avoit pour lui, qu'elles lui feroient des jaloux & des ennemis, qui pouvant le deſſervir, lui feroient avoir le ſort de tant de Grands qui avoient été précipités du haut de leur grandeur dans un abîme de malheurs, & qu'enfin il periroit comme eux par une mort infâme. Que cette crainte l'occupoit nuit & jour, & qu'il le ſupplioit de ne lui donner qu'un bien raiſonnable pour pouvoir couler ſes jours dans la paix & dans la tranquilité; lui pouvant auſſi-bien marquer l'ardeur de ſon zele dans un état médiocre, que dans le rang où ſa bonté l'avoit mis. Un diſcours ſi ſage dans la bouche d'un favori, penetra le cœur du Sultan, il loüa ſa modeſtie, & ne voulant rien épargner pour diſſiper ſes craintes, il lui jura par un ſerment ſolemnel, qu'il n'attenteroit jamais à ſa vie durant le cours

de la ſienne, pour quelque cauſe qne ce pût être.

Hibraïm raſſuré par une ſi ſainte promeſſe, s'attacha encore plus fortement à lui, & Soliman pour lui donner des preuves toûjours nouvelles de ſa confiance, le fit premier Viſir ou Lieutenant Général, & Chancelier de l'Empire. Le Sultan porta ſes Armes en Hongrie, dans la Perſe, & s'empara de l'Iſle de Rhodes, & partout il fut victorieux. Hibraïm le ſuivit toûjours, & eut part à tous ſes triomphes; il en devint ſi riche & ſi puiſſant, & dans un ſi haut degré de faveur, que tout trembloit ſous lui.

Les Sultanes mere, & Roxelane, femme de Soliman en devinrent jalouſes, rien ne ſe paſſoit plus par leur canal, tout ſe faiſoit par le Viſir; c'en fut aſſez pour chercher les moyens de le perdre. Hibraïm fut averti de leur deſſein, & craignant que l'oiſiveté ne donnât le tems à

Soliman de se laisser séduire par les caresses d'une femme, & par les tendresses d'une mere, il engagea ce Prince dans une nouvelle guerre contre la Perse. C'étoit le piquer dans son endroit sensible ; jamais Prince n'aima plus la guerre, & n'y fut plus heureux. Il hesitoit cependant à cause d'un nouveau Traité qu'il avoit fait avec Tachmas Roy de Perse ; mais Hibraïm voulant le déterminer, trouva le moyen de faire venir un Astronome de Damas, nommé Muley, qui passoit pour un homme à qui l'avenir étoit connu. Les Princes ont leur foible comme les autres : heureux ceux qui en ont le moins. Soliman fut curieux de voir l'Astronome ; Hibraïm l'introduisit auprès de lui, après lui avoir fait sa leçon ; & lui ayant prédit qu'il seroit couronné Roy de Perse, s'il y portoit la guerre, ce Prince aveuglé par son ambition, ne se souvint plus de son

Traité, & se mettant à la tête d'une Armée de six cens mille hommes il marcha contre la Perse. Il y passa plusieurs années ; la guerre fut malheureuse, & il revint à Constantinople, son Armée réduite au quart, & très en colere contre l'Astronome & contre son Ministre. Les Sultanes s'appercevant de son mécontentement, ne manquerent pas d'attribuer le malheur de cette guerre à la trahison du Visir ; & formant une cabale contre lui, elles découvrirent à Soliman que ce Ministre avoit des intelligences avec Tachmas de qui il tiroit des pensions immenses ; & ayant fait venir à la Porte le Bacha de Babylone, elles l'introduisirent secretement dans le Serrail, & il fit voir clairement à Soliman la perfidie du Visir. Dans le même tems les Sultanes ayant sû que Charles-Quint, & Ferdinand son frere, avoient eu de grandes correspondances avec le

Visir, trouverent le moyen d'avoir ses Lettres en original, qu'elles mirent entre les mains du Sultan, qui bien convaincu de tous ses crimes, & de son ingratitude, se resolut à le faire mourir.

Mais se souvenant de son serment, il fit assembler les principaux Ismans & Prédicateurs du Serrail, en présence du Mufti; il leur exposa le fait & ses scrupules; on délibera long-tems sans rien conclure. Mais l'un d'eux prenant la parole, dit au Sultan, que, puisqu'il avoit promis au Visir de ne le point faire mourir pendant sa vie, qu'il n'avoit qu'à donner ordre qu'on l'étranglât quand sa Hautesse dormiroit; que le sommeil étant une privation de la vie, il exécuteroit ce qu'il avoit promis par son serment. L'avis fut suivi: Soliman charmé du Sophisme, manda Hibraïm, le fit souper avec lui; après quoi s'étant fait apporter une Cassette, dans laquelle

étoient ſes propres Lettres, il lui dit de les ouvrir & de les lire. Cette lecture étant faite, le Sultan lui reprocha ſa trahiſon & ſon ingratitude, & l'ayant fait ſaiſir, il ordonna qu'on l'étranglât auſſi-tôt qu'il ſeroit endormi, ce qui fut exactement executé.

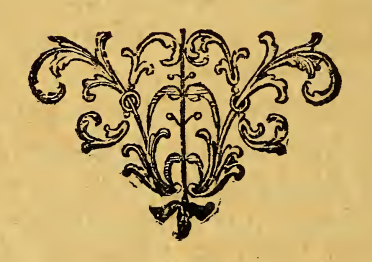
Je vous avoue, dit alors Camille, que je ne voudrois nullement des grandeurs de la Porte, puiſqu'on les paye ſi cher, & je ſuis infiniment ſurpriſe que de tels Princes ayent des Sujets. Ce n'eſt pas à la Cour Ottomane ſeule, dit Uranie, que les hautes fortunes ſont à craindre, elles le ſont dans tous les endroits de l'Univers, lorſque l'on en méſuſe ; & ſi les Empereurs ne faiſoient mourir leurs Sujets que pour de ſemblables cauſes, je les trouverois plus juſtes que cruels ; mais il ſe trouve que l'envie, la jalouſie, & les noires pratiques perdent des innocens à qui on ne don-

ne ni le tems ni les moyens de se justifier.

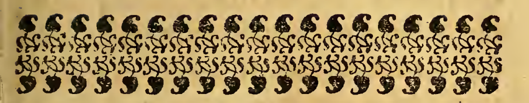
Il faut donc convenir, ajoûta Florinde, que pour vivre sans crainte, on doit être sans ambition, & que ceux qui sont honorez de la faveur de leur Maître, doivent en si bien user, qu'on ne puisse rien trouver dans leur conduite qui détermine le Prince à s'en défaire. C'est ce qui m'a fait dire, reprit Thelamon, qu'un Prince ne sauroit trop prendre garde à qui il donne sa faveur & les grands emplois; ces deux choses étant un attrait fatal à la foiblesse de ceux qui n'envisagent que leur grandeur particuliere, sans se soucier de celle du Prince & de l'Etat. Nous aurions de belles reflexions à faire sur un sujet de cette étenduë; mais je m'apperçois par le silence des Dames, que le repos leur est plus nécessaire ce soir, qu'une plus longue conversation. A ces mots, ayant

pris congé les uns des autres, chacun ſe retira dans ſon Appartement, eſperant goûter dans les douceurs du ſommeil une heureuſe préparation aux amuſemens de la journée ſuivante.

Fin de la onziéme Journée.



DOUZIE'ME



DOUZIE'ME ET DERNIERE JOURNE'E.



ORSQUE l'heure de ſe raſſembler fut venuë, Uranie qui s'étoit trouvée incommodée, envoya prier la Compagnie de paſſer dans ſon Appartement. Florinde fut la premiere à s'y rendre avec Felicie; après s'être embraſſées, Uranie ſe ſouvenant de ce que Florinde avoit dit la veille ſur le changement des hommes, en voulut ſavoir davantage. Puiſque le haſard, dit-elle, nous fait rencontrer ſeules, expliqués-nous, ma chere Florinde, le motif qui vous porta hier à parler comme vous fîtes ſur la difficulté de trouver un cœur fidele: une perſonne

de votre eſprit ne dit rien ſans ſujet;
& la tendre amitié que j'ai pour
vous me donne une curioſité dont
je ne ſuis pas la maîtreſſe. Felicie
vous eſt chere, & je crois vous l'être
aſſez pour que vous nous donniez
cette marque de confiance.

Ce n'eſt point manque de confiance ni d'amitié, répondit Florinde en rougiſſant, qui m'a fait vous cacher les particularités qui m'obligent à penſer de la ſorte. Il eſt de certaines choſes que l'on laiſſe ignorer à ſes amis, parce qu'on voudroit les ignorer ſoi-même; & lorſque notre gloire ſe trouve intereſſée au ſecret que nous craignons de confier, on aime mieux ſouffrir & ſe taire, que de ſe ſoulager en racontant ce que nous croyons qui pourroit nous faire du deshonneur. Telle eſt la nature du ſecret que vous voulez que je vous confie. Mais comme je veux vous prouver que mon amitié eſt abſolument ſans reſerve;

je vous apprendrai ce que Camille même ne ſait pas, & ce que je ſerois au deſeſpoir que d'autres que vous deux vinſſent à ſavoir. Cependant n'attribuez point la reſolution que je prens à l'indiſcretion d'avoir laiſſé échapper le diſcours d'hier, ni à votre perſuaſion aujourd'hui. Je ne venois que pour vous inſtruire : un ſonge que j'ai fait cette nuit, & qui a renouvellé tous mes maux, m'avoit déja reſolu à chercher près de vous un ſoulagement que je ne trouve nulle part.

Un préambule ſi intereſſant augmenta vivement l'impatience où étoit Uranie ; & pour ne pas retarder de la ſatisfaire, elle pria Thelamont, qui entra dans ſa chambre, d'aller entretenir le reſte de la Compagnie, & de l'amuſer aſſez de tems pour lui donner celui d'entendre les avantures de Florinde. Ce tendre époux qui n'avoit jamais d'occupa-

tion plus douce que celle de marquer ſa complaiſance, la quitta pour faire ce qu'elle ſouhaitoit, en la priant galamment de ne pas jurer à Florinde un ſecret inviolable, ne voulant pas être privé du plaiſir de la connoître entierement. Florinde y conſentit; & lorſqu'il fut ſorti, Uranie & Felicie la prierent de faire ſon recit. Il ne ſera pas ſi long que vous le croyez, leur dit cette aimable fille, & s'il a quelque choſe d'ennuyeux, ce ne ſera que par la peine que j'aurai à trouver des termes pour adoucir mes fautes. Les deux amies ne purent douter de ce qu'elle diſoit, par la violence qu'elles virent qu'elle ſe faiſoit pour commencer ſon diſcours. Elle rougit, elle pâlit, vingt fois elle ouvrit la bouche, & vingt fois elle la referma. Enfin ſe faiſant un effort, elle adreſſa de cette ſorte la parole à Uranie.



HISTOIRE DE FLORINDE.

VOUS ſavez déja, ma chere Uranie, que nous ſommes reſtées fort jeunes Camille & moi, ſans pere ni mere, & que maîtreſſes d'un bien raiſonnable que nos Tuteurs faiſoient valoir, nous n'avons jamais ſenti les douceurs de l'autorité paternelle, ce qui peut être mis au nombre des plus grands malheurs pour des filles, qui n'ont pour ſe conduire que leurs ſeules lumieres, & le foible préjugé de la pudeur attaché à leur ſexe. La femme d'un de nos Tuteurs nous éleva l'une & l'autre avec attention, & nous donna toute l'éducation qui peut rendre de jeunes perſonnes recommandables. Camille avoit quatorze ans, & j'en avois ſeize lorſque la femme de mon Tuteur fut obligée d'aller à une Terre conſiderable qu'elle avoit en Poitou, pour regler quel-

ques affaires. Comme Camille n'étoit pas si avancée que moi avec ses Maîtres, elle ne fut point du voyage, & je suivis seule Arelise à sa Terre ; c'est le nom de la femme de mon Tuteur. Je ne vous ferai point un détail des beautez de ce lieu, ni des plaisirs qu'on y goûte, il suffit de vous dire qu'Arelise étant Dame d'une assez grande étendue de Terres, il ne se faisoit point de Fête dans tout le canton dont je ne fusse priée. Comme Arelise étoit âgée, elle n'étoit presque jamais de ces sortes de divertissemens, me faisant ordinairement accompagner par ses femmes. La plûpart de ces amusemens étoient champêtres, & se faisoient par ceux du Pays ; la course, la lute, & la danse, étoient tour à tour l'objet des Assemblées, & c'étoit à moi à donner le prix des unes & des autres à celui que les Juges préposés pour cela en trouvoient digne.

Vous n'ignorés pas que les Poitevins & les Poitevines excellent dans tous les talens ; une vivacité ſpirituelle anime leurs moindres actions, & les rendent infiniment aimables.

La premiere fois que je fus admiſe à leurs plaiſirs, & qu'ils m'en firent la Souveraine, la courſe étoit l'objet de l'émulation des jeunes hommes du canton, elle ſe faiſoit dans une place aſſez vaſte entourée de deux rangs d'arbres toufus qui forment un couvert charmant. Le long de ces arbres, vis-à-vis les uns des autres, on avoit fait bâtir des gradins pour la commodité de ceux qui vouloient voir. A un des bouts de la place étoit un eſpece de petit Trône, élevé de terre de quinze marches, où j'étois aſſiſe ſeule. Un peu plus bas à mes deux côtez étoient les Juges ; ainſi je tenois le milieu d'une aſſez grande étenduë de monde. Celui qui remporta le

prix attira tous mes regards : insensible à l'espece d'hommage que l'on me rendoit, je n'eus d'yeux que pour les assaillans qui vinrent me saluér profondément avant que de commencer. L'air, la taille, la beauté, & la grace d'un des deux me firent d'abord souhaiter que la Couronne que je devois donner au vainqueur fût pour lui ; mais si sa presence me fit faire des vœux en sa faveur, la mienne me parut avoir fait sur lui un effet semblable. Car après avoir baisé le bas de ma robe, s'étant relevé, & me montrant un visage où toutes les graces regnoient, avec d'autant plus d'éclat, qu'il n'avoit que dix-neuf à vingt ans : L'ambition de vaincre, me dit-il, m'avoit seule engagé à disputer le Prix aujourd'hui ; mais l'honneur de le recevoir de votre main anime à present mon courage d'un nouveau desir ; & si je souhaite être le vainqueur, c'est bien moins pour

paroître

paroître le plus adroit, que le plus digne d'une Couronne préferable à celle de toute la terre, puisque c'est vous qui la devez donner.

Ce discours prononcé avec une noblesse infinie, me surprit & me charma. Je vous trouve si digne, lui répondis-je, d'un plus grand Prix, que je voudrois augmenter celui qu'on destine au vainqueur. Mais puisque vous trouvez qu'il a quelque avantage, étant donné de ma main, je souhaite pour votre gloire & pour ma satisfaction, que vous le remportiez tel qu'il est. Il ne répondit à cela que par une profonde réverence, & fut rejoindre son adversaire. La course commença, & finit selon mes secrets désirs; c'est-à-dire, que le jeune Etranger remporta l'avantage par trois fois differentes. Tandis que les acclamations de l'Assemblée faisoient retentir les lieux d'alentour, je m'informai qui il étoit, mais on ne put m'en

rien apprendre, ſinon que c'étoit un Etranger arrivé depuis très-peu de tems dans la Province, qu'il logeoit chez un riche Fermier, qui paroiſſoit avoir une forte tendreſſe pour lui, & que depuis ſon arrivée il avoit bien voulu ſe mêler des jeux de ceux du Pays, & que dans toutes ſortes d'exercices il avoit toujours remporté les Prix; mais que ſes manieres douces, affables & engageantes, empêchoient que l'on en eût de la jalouſie, & que ceux mêmes ſur qui il avoit l'avantage, ne pouvoient ſe diſpenſer de l'aimer.

Pendant que l'on me parloit ainſi de lui, il acheva glorieuſement ſa derniere courſe, & ayant été jugé digne du Prix, il vint ſe mettre à genoux devant moi pour le recevoir. Enfin, Madame, me dit-il, je l'ai remporté ce Prix glorieux deſtiné au Vainqueur: le fortuné Liſarque va ſe voir couronné par

les mains de la divine Florinde ; mais l'honneur qu'il eſt prêt à recevoir ne tournera qu'à ſa confuſion, ſi vous ne joignés pas votre approbation au Prix dont vous allez l'honorer. Non ſeulement, lui dis-je, vous avez mon approbation, mais j'y joins encore l'eſtime qu'on ne peut refuſer ſans injuſtice à votre mérite : à ces mots je lui mis la Couronne ſur la tête. Et puiſqu'il faut ici vous avouer toutes mes foibleſſes, jamais je n'ai ſenti une plus grande ſatisfaction que de pouvoir donner à ce jeune homme des marques de mon inclination, ſans en pouvoir rougir. L'aſſemblée ſe ſépara, je montai dans ma caleche, & je rentrai chez Areliſe, ſi fort occupée du jeune Liſarque, que je ne parlai que de lui. Il n'y avoit pas deux heures que j'étois de retour lorſque je vis entrer ce charmant Etranger, ſuivi des plus conſidérables du Canton, au ſon de pluſieurs

inſtrumens. Il avoit changé d'habillement ; & quoiqu'il fût vêtu aſſez ſimplement, il regnoit un certain air de galanterie dans tout ſon ajuſtement, qui me le fit paroître encore plus aimable. Il vint ſelon la coûtume pour m'offrir le Bal. Atelise m'ordonna de l'accepter, & mon cœur me fit obéïr avec joye. La Fête devoit ſe donner chez le Fermier où demeuroit Liſarque.

Je fus conduite au ſon des mêmes inſtrumens qui l'avoient amené. Quoique je m'attendiſſe à ne rien voir que de ruſtique, le plaiſir d'entretenir l'Etranger me tenoit lieu de tout. Je trouvai une aſſez belle Sale, remplie de quantité de Dames de la Province, qui étoient venuës pour prendre leur part des divertiſſemens qui devoient durer huit jours.

Le Fermier ne parut point ; Liſarque ordonnoit en Maître dans cette Maiſon, & il en fit les hon-

ſieurs, comme un homme qui n'avoit jamais quitté la Cour & le beau monde. Il n'abandonnoit point mes pas, & ſes yeux inceſſamment attachez ſur les miens, me forçoient d'y lire les prémices d'une paſſion qui ne devint que trop forte dans la ſuite. Le Bal fut précedé d'un repas délicat & des mieux ordonné. J'entretins ſouvent Liſarque, & il me montra tant d'eſprit & des ſentimens ſi relevés, que je ne doutai point qu'il ne fût quelque choſe de conſiderable. Comme il devoit peu de jours après diſputer le Prix des Danſes Poitevines, on ne danſa que celles de Paris, dont Liſarque s'acquitta de façon à ſe faire admirer. L'heure de ſe retirer étant venuë, il monta à cheval pour m'accompagner, en me diſant qu'il ne vouloit me quitter que le plus tard qu'il pourroit. Enfin nous nous ſéparâmes; & ſi je m'apperçus qu'il avoit de la peine à me quitter, il ne

put ignorer celle que je ressentis par l'empressement que j'eus à le prier de venir le lendemain chez Arelise. Les amusemens de la journée, le monde, la joye, & le désir de plaire m'avoient si fort occupée, que je n'avois pas eu le tems de reflechir sur aucune de mes actions.

Mais lorsque la solitude & les ombres de la nuit m'eurent renduë à moi-même, & que je fis attention sur les mouvemens extraordinaires que je sentois, je connus en rougissant que j'aimois, & que je n'avois plus d'autre soin que celui de me faire aimer. En vain je voulus opposer la raison à cette tendresse naissante, en vain je me disois, que j'allois livrer mon cœur à un Inconnu, & qui étoit peut-être fort au-dessous de moi : aussi-tôt son air noble s'offroit à mes regards, & m'assuroit de sa naissance. Je me le représentois volage, inconstant & leger, mais mon cœur de concert

avec lui pour me tromper ranimoit en moi l'amour propre, & me flattoit du doux eſpoir de fixer le ſien. Enfin je paſſai la nuit dans un perpetuel combat, & le jour ne parut que pour mieux éclairer ma défaite. Mes réflexions s'évanouirent, ma raiſon ſe perdit, & je ne penſai plus qu'à chercher des ajuſtemens qui puſſent me rendre aimable aux yeux de mon Vainqueur, ſans ſonger que c'étoit encore lui prêter des armes contre moi. Perſuadée qu'il viendroit, je me parai avec un ſoin extrême.

Je ne fus point trompée dans mon attente; il vint, & cette ſeconde entrevûë acheva de lui aſſurer ſa conquête. Arelise à qui je n'avois pas ceſſé d'en parler, le reçut avec plaiſir, & le retint tout le jour chez elle. Nous ne nous dîmes rien de nos ſentimens, mais nos actions, nos regards, & même notre ſilence nous en inſtruiſirent bien mieux

que les paroles. Comme dans la huitaine il devoit disputer le Prix de la danse, & que l'on vint m'avertir que je le donnerois tel qu'il me plairoit, Arelise qui avoit une tendresse aveugle pour moi, me voyant embarrassée sur ce que je ferois, se fit apporter une Cassette, dans laquelle elle mettoit ses bijoux.

Je suis bien aise, me dit-elle, de laisser dans ma Province des marques du pouvoir que vous y avez eu. Voilà, continua-t-elle en me présentant mon Portrait, le Prix que je souhaite que vous donniez au Vainqueur. Mais, lui dis-je en souriant, Lisarque n'est pas de ce Pays, & s'il remporte le Prix, je n'aurai rien laissé à votre Province. Hé bien, me répondit-elle, toutes les apparences étant que vous ne reverrés jamais Lisarque, passé ceci, il sura la satisfaction d'avoir remporté un Prix qui le fera souve-

nir éternellement de celle qui le lui aura donné, Ce difcours nous fit rougir l'un & l'autre : nous ne pûmes entendre fans trouble que nous courions rifque de ne nous revoir jamais. Dans quelque lieu que puiffe être la divine Florinde, répondit Lifarque, je me ferai une douce loi d'aller lui rendre mes hommages; & fi je fuis affez heureux pour mériter fon Portrait, je le conferverai même au péril de ma vie. Lifarque prononça ces mots avec tant de feu, que craignant qu'Arelife ne découvrît le fecret de fon ame, je rompis la converfation, & la fis tomber fur un autre fujet; mais je ne pûs me difpenfer de la renouer peu de tems après dans les Jardins du Château, où la beauté du tems nous invita de defcendre. Lifarque qui avoit fon deffein, fçut fi bien partager la Compagnie, qu'il fe trouva feul auprès de moi; & comme nous étions dans une allée

dont la longueur laiſſoit la liberté de ſe promener ſéparément ſans ſe perdre de vûë, & qu'il pouvoit m'entretenir ſans être entendu de perſonne : Je ſuis vivement touché, me dit-il, de ce que votre Portrait ſera le Prix de la danſe. Un gage de cette importance ne devroit être deſtiné qu'aux victoires les plus glorieuſes. La valeur, la conſtance ou l'inviolable fidelité pourroient ſeules le mériter ; & je trouve que c'eſt ſi peu de choſe que de danſer mieux qu'un autre, que quand même j'en remporterois le Prix, je croirois ne m'en être pas rendu digne.

Il eſt facile, lui répondis-je, de changer ce qu'Areliſe a réſolu ; & quoique je n'aye pas la vanité de croire que mon Portrait dût être la récompenſe des vertus que vous venez de nommer, la crainte qu'il ne tombe en des mains qui n'en connoîtront pas le prix, m'a déja fait prendre la réſolution d'en donner un autre.

Ah! pour moi, répondit-il, je sçai toute la consequence d'un pareil présent, mais je voudrois le disputer au péril de mes jours, & non pas dans un frivole amusement. Cependant, divine Florinde, ne changez rien à l'intention d'Arelise, & pour entrer en quelque façon dans mes sentimens, si je suis jugé digne du Prix, ne me le donnez point comme à celui qui danse le mieux, mais comme à l'homme du monde qui vous est le plus dévoué, qui vous respecte le plus, & qui a le plus d'ardeur à vous marquer son zele.

Vous me demandés tant de choses, lui dis-je, que pour finir l'embarras où vous me mettés, je laisserai faire au hasard, contente de sçavoir en secret celui que j'aurai trouvé le plus digne de cette faveur. A ces mots je rejoignis la Compagnie, voulant éviter la réponse de Lisarque. Il s'en apperçut, & ne put s'empêcher d'en soûpirer; mais du

reſte du jour il lui fut impoſſible de me parler en particulier, par le ſoin que j'apportai à lui en ôter l'occaſion.

Il étoit venu tant de monde chez Areliſe cette après-dînée, que l'on ne put ſe retirer que tard; & comme il y avoit bien près d'une lieuë de ſon Château à la demeure de Liſarque, elle le pria de reſter avec deux autres Dames qu'elle retint pour paſſer la ſemaine chez elle. Liſarque s'en défendit quelque tems par conſidération, & il ſe laiſſa gagner avec joye. Nous paſſâmes ſix jours dans des Fêtes continuelles; Liſarque inventant à chaque inſtant quelque plaiſir nouveau. Le ſeptiéme, lorſque le ſoupé eût été pouſſé aſſez loin pour faire croire qu'il étoit tems de ſe retirer, chacun prit le chemin de l'Appartement qui lui étoit deſtiné. Comme le mien donnoit ſur les Jardins, & que les ſentimens que Liſarque m'inſpiroit

m'empêchoient de goûter les douceurs du ſommeil, je deſcendis dans le Parc, ſuivie ſeulement d'une fille que j'aimois, & qui couchoit ordinairement à côté de ma chambre. Ma rêverie m'ayant conduite dans une allée ſur laquelle donnoient les fenêtres de Liſarque, je m'y arrêtai, croyant l'avoir entendu parler. Mais à peine eus-je fait quelques pas pour m'en approcher, que je me ſentis ſaiſie par derriere avec une violence qui me fit juger qu'on craignoit que je n'échapaſſe. Je fis un cri ſi terrible, que Liſarque qui n'étoit pas couché, l'entendit, & s'étant mis à la fenêtre, vit que je me débattois dans les bras d'un homme qui faiſoit ſes efforts pour me traîner à une porte du Parc qui rendoit ſur le bord de la Charante.

La fille qui étoit avec moi, étoit traitée de la même ſorte par le compagnon de mon Raviſſeur. Cette vûe anima Liſarque d'une telle co-

lere, qu'ayant pris ſon épée ſans ſonger à appeller du ſecours, il accourut à moi dans le tems que l'homme qui me tenoit me tiroit du côté de la porte qui étoit ouverte.

Je redoublai mes cris en le voyant arriver, afin d'obliger ceux du Château à venir le ſeconder; mais avant que ma voix eût porté juſques-là, Liſarque avoit déja barré le paſſage de la porte à ceux qui nous vouloient enlever. Celui qui me tenoit fut d'abord ſur lui l'épée à la main, pour l'obliger à la lui livrer. Liſarque qui l'attendoit dans la même poſture, s'avançant à lui de quelques pas, le chargea ſi vivement, que voyant qu'il ne pouvoit ſe défendre avec facilité en me tenant, il me lâcha dans le moment que j'étois prête à tomber évanouie. La foibleſſe où je me trouvai me contraignit de me laiſſer aller à terre, où je fus témoin du plus terrible com-

bat qui se soit jamais fait. Deux Tigres acharnez l'un sur l'autre, ne sont pas plus furieux que l'étoient Lisarque & mon Ravisseur. Cependant le vaillant Lisarque perça son ennemi, le terrassa, le désarma, & lui alloit faire demander la vie; lorsque celui qui tenoit celle qui m'avoit suivie, vint à lui, & lui donnant un coup d'épée sur la tête, l'obligea de songer à se défendre. Sans vous détailler ce second combat, il suffit de vous dire que Lisarque traita cet adversaire de la même sorte que l'autre, & que, maître de leurs épées, il s'avançoit à moi, lorsque nous vîmes arriver tous ceux du Château armez indifferemment de bâtons, de fourches & de fusils, s'étant saisis sur l'heure de ce qui s'étoit trouvé sous leurs mains. Plusieurs portoient des falots, à la clarté desquels nous apperçûmes nos Ravisseurs nageant dans leur sang. Lisarque s'appro-

cha du premier, & le reconnut pour celui qu'il avoit vaincu à la courſe.

Comme il reſpiroit encore, ainſi que ſon compagnon, on les porta au Château, après avoir viſité les dehors du Parc, du côté de la Charante, où on avoit entendu le bruit de quelques chevaux. En effet, on apperçut deux hommes à cheval qui fuyoient à toute bride. Nous ne jugeâmes pas à propos de les faire ſuivre, puiſque nous tenions les Raviſſeurs. Cependant Liſarque perdoit tout ſon ſang, par trois grandes bleſſures qu'il avoit reçûes. Je m'en apperçus, & le faiſant prendre ſous les bras par deux de nos gens, nous regagnâmes le Château avec Areliſe qui étoit accourue, ſuivie de tout ſon monde. Je lui appris en marchant, ce qui m'étoit arrivé, & de quellle maniere Liſarque m'avoit ſecourue. Elle m'inſtruiſit à ſon tour que l'on ne ſeroit peut-être pas encore

core venu à nous, sans cette fille qui étoit avec moi, qui se voyant abandonnée de son homme, pour combattre Lisarque, avoit couru d'une vîtesse extrême éveiller toute la maison, en criant qu'on enlevoit Florinde, & qu'on assassinoit Lisarque.

Vous avez vû, continua-t-elle, combien on s'est interessé à votre sort, car chacun s'est armé de tout ce qu'il a pû trouver pour venir à votre secours; mais votre Défenseur vous a prouvé qu'il n'avoit besoin que de lui-même pour vous sauver, & se défendre. Avec de semblables discours nous entrâmes dans la maison : nous fîmes mettre Lisarque au lit, & ses deux Ennemis dans une Chambre separée du corps du Château. Arelise envoya promptement chercher des Chirurgiens, qui, ayant visité d'abord les blessures de Lisarque, ne les trouverent dangereuses que par le sang qu'il avoit perdu;

ils y mirent le premier appareil, & ordonnerent qu'on le laissât en repos, ensuite ils furent aux deux autres, dont les blessures étant trouvées mortelles, ils assurerent que le premier n'avoit pas trois jours à vivre. Cette nouvelle ne laissa pas de nous inquieter; & comme Lisarque avoit reconnu & nommé mon Ravisseur, Arelise envoya avertir un Oncle qu'il avoit pour toute famille. Cet homme vint aussitôt, & lorsqu'il eût appris ce qui s'étoit passé, il n'en parut nullement surpris; & s'étant fait conduire auprès de son neveu, où Arelise le suivit: Hé bien malheureux, lui dit-il, c'est donc-là le fruit de mes leçons, & le cas que vous avez fait de mes conseils?

Madame, continua-t-il, en parlant à Arelise, je dois vous apprendre que ce jeune homme que vous voyez, est devenu éperduement amoureux de Florinde, le jour qu'el-

le donnoit le Prix de la course; & qu'outré de desespoir d'avoir été vaincu par Lisarque, & de le voir traité avec distinction de vous & d'elle, il prit la résolution de s'en vanger: j'entendis une conversation qu'il eut avec celui qui l'a secondé aujourd'hui, où ils comploterent de se défaire de Lisarque par des voyes indignes.

Alarmé d'une telle conspiration, je me presentai à eux, & menaçai mon neveu de le mettre en état de ne jamais faire de mal à personne, s'il ne se repentoit de ce qu'il venoit de dire, & s'il ne me faisoit serment de ne rien attenter contre les jours de Lisarque. Surpris & confus de ce que j'avois entendu sa conversation, il se jetta à mes pieds, & me jura qu'il ne feroit rien de ce que je venois d'entendre, pourvû que je vinsse vous demander Florinde, ayant assez de bien pour lui faire un sort heureux. Quoi-

que cette propoſition me parût ridicule, je feignis d'y conſentir, & lui accordai tout, pour l'obliger à attendre votre réponſe.

Cependant je chaſſai de chez moi celui qui lui donnoit des conſeils ſi pernicieux, & prenant mon neveu par la douceur, je l'amuſai de l'eſpoir de poſſeder Florinde. Mais comme je n'avois nul deſſein de venir vous entretenir de ſa folie, il s'eſt apperçû que je ne ſongeois à rien moins qu'à le ſatisfaire : outré de deſeſpoir, il s'eſt échapé de chez moi avant-hier pour executer le projet de cette nuit, puiſque j'ai ſçû par les deux Valets qui les ont ſuivi avec des Chevaux, que lui & ſon ami avoient ouvert la porte du Parc avec des inſtrumens propres à cela, & qu'ils devoient ſe tenir cachez juſqu'au moment qu'ils pourroient trouver le moyen d'enlever Florinde.

Cependant, continua-t-il, ces

Domeſtiques ayant entendu le cliquetis des épées, & le bruit de quantité de voix differentes, ne voyant point revenir leurs Maîtres, ont fui à toute bride, & ſont venus chez moi m'inſtruire de tout ce qu'ils ſçavoient, & me demander grace. Il ne me reſte plus, Madame, qu'à vous ſupplier de la faire à un miſerable aſſez puni de ſa temerité, par l'état où vous le voyez.

Le mourant écouta tout ce diſcours ſans répondre un ſeul mot. Mais lorſque ſon Oncle eut ceſſé de parler, il confeſſa qu'il n'avoit rien dit qui ne fût vrai; ajoutant ſeulement que le dépit de voir Liſarque dans le même Château que moi, ſans que nous l'euſſions admis à toutes nos Fêtes, l'avoit fait réſoudre à m'enlever; & que ſon deſſein étoit de me mener dans une Terre qu'il avoit au fonds du Poitou, & de m'y contraindre à l'épouſer. Cette déclaration mettoit Areliſe en

état de pourſuivre cette affaire avec violence ; mais les prieres de l'Oncle & le repentir du neveu la déterminerent à l'étouffer, en cas que Liſarque ne fût pas bleſſé mortellement.

Cependant je ne le quittai point ; le ſecours qu'il m'avoit donné autoriſant mes ſoins, je cachai ſous le titre de la reconnoiſſance, les ſecrets motifs qui m'attachoient à lui. On lèva le premier appareil, & il ne ſe trouva aucune de ſes bleſſures qui fût dangereuſe. Cette nouvelle me rendit la vie, & ramena dans mon cœur les ſentimens de pitié pour ſon adverſaire, que la crainte de le perdre en avoit banie. La certitude où l'on fut que mon Défenſeur étoit ſans danger, fit que de ſon conſentement Areliſe donna à l'Oncle & au neveu une aſſurance par écrit de ne jamais pourſuivre cette affaire, & qu'elle tira du premier une ſemblable promeſſe en

faveur de Lisarque, en cas que le neveu vînt à mourir. Cette précaution ne fut pas tout-à-fait inutile, ce malheureux étant mort deux jours après, son Oncle ne parut pas aussi touché de cette perte qu'il l'eut été dans un autre tems, persuadé qu'il s'étoit attiré son malheur. Pour son ami, comme ce n'étoit pas un homme fort considerable, & qu'il pouvoit être transporté sans danger, on le fit conduire chez lui, où l'Oncle du mort en prit soin. Comme cette avanture avoit interrompu les divertissemens du Pays, dont Lisarque faisoit tout l'agrément, il n'y eut personne dans le canton qui ne vînt prendre part à cet accident. Le Fermier chez lequel il logeoit, fit demander la permission de le voir; on la lui accorda avec plaisir; & quoique cet homme dût être rustique, par le seul titre qu'il portoit, il n'y eut point de remercimens & de termes éloquens dont

il ne se servît pour nous marquer la reconnoissance qu'il avoit du traitement que nous faisions à Lisarque. On les laissoit seuls ordinairement lorsqu'il venoit le voir, & leurs entretiens étoient toujours très-longs. Cela commença à m'inquieter ; & comme j'ignorois la naissance de Lisarque, il me prit une crainte mortelle qu'il ne fût le fils de ce Fermier, d'autant plus que je le trouvois accablé de tristesse toutes les fois qu'ils se separoient. Cette pensée me jetta moi-même dans une mélancolie dont Lisarque s'apperçut bien-tôt. Un jour qu'il se trouva en état de quitter la chambre, nous ayant accompagné, Arelise & moi dans les Jardins, ne voulant pas le faire marcher long-tems pour la premiere fois, nous nous assîmes au détour d'un bassin d'eau, qui faisoit le milieu de plusieurs allées de Charmes. Arelise qui avoit Compagnie, s'éloigna de nous pour

se

ſe promener, & Liſarque me voyant tombée dans une profonde rêverie, que je marquai en badinant dans l'eau avec diſtraction, me regarda faire quelque tems ſans parler. Mais s'appercevant que je croyois être ſeule : Je commence, me dit-il, à en vier le ſort de Criton, c'étoit le nom de celui qu'il avoit tué ; car Madame, depuis ſa mort, vous n'avez ſeulement pas ſongé ſi Liſarque étoit envie. Ce reproche me tira de ma rêverie, & le regardant avec quelque chagrin : Je ne ſçai laquelle de mes actions, lui répondis-je, vous a fait ſi mal juger de moi ; mais je puis vous aſſurer que je ſuis incapable d'avoir cette indifference pour un homme qui m'a ſauvé l'honneur, & que je voudrois ſçavoir les moyens de reconnoître dignement un ſervice de cette importance. Ah ! belle Florinde, interrompit-il, il n'eſt que trop bien payé, ce ſervice, par la gloire de l'avoir

rendu. Mais quoi, vous ne me devez rien ; j'ai travaillé pour moi, puiſque je n'ai combattu que pour conſerver tout ce que j'adore, & tout ce que j'adorerai juſqu'au tombeau. Etonnée d'une declaration ſi vive : Liſarque, lui dis-je, vos bleſſures ont-elles fait quelque impreſſion ſur votre eſprit ; & ſongez-vous que vous allez perdre en un inſtant le prix d'une reconnoiſſance qui devoit être éternelle ?

Non, me dit-il, je poſſede toute ma raiſon ; c'eſt elle qui m'a forcé de vous aimer, & c'eſt elle aujourd'hui qui me contraint à vous le dire. Cet aveu ne doit point vous ſurprendre ; vous avez trop d'eſprit pour ne vous être pas apperçûë d'un amour, dont mes moindres actions vous ont marqué la violence. Cependant j'aurois encore laiſſé parler mes yeux, & ma bouche ſe feroit contrainte au ſilence ſans le trouble où m'a jetté la mé-

lancolie où vous êtes depuis quelques jours. La jalousie s'est emparée de mes sens, & pour vous la faire connoître, il falloit vous en découvrir la cause. Voilà le motif de ma témerité, je ne la porte pas jusqu'au point de vouloir être aimé; mais j'exige, puisque vous croyez me devoir quelque chose pour ce que j'ai fait, que vous me disiez si vous en aimez un autre, & quel est le sujet de la tristesse où je vous vois. Cette déclaration ne vous doit faire nulle peine, vous ne reverrez peut-être jamais celui à qui vous la ferez. Je pars, belle Florinde, & je vais dans d'autres climats traîner une vie que je n'ai pû perdre pour vous, & qui ne peut être heureuse qu'avec vous. Ces dernieres paroles, continua Florinde, en versant quelques larmes, m'ôterent le peu de raison qui me restoit, je ne pûs entendre sans effroi que Lisarque m'alloit quitter; j'oubliai tout en ce

moment pour ne ſonger qu'à cela ; & ſans lui marquer nulle colere ſur un aveu ſi hardi : Il eſt aiſé, lui répondis-je, de ſatisfaire votre curioſité. Je ne ſuis point embaraſſée de vous prouver que je n'en aime point un autre, mais je crains que vous ne le ſoyez, en m'apprenant qui vous êtes. Depuis que nous nous connoiſſons, je n'en ai pû rien ſçavoir, & j'avouë que mon chagrin ne vient que de m'être apperçûë des ſentimens que je vous ai inſpiré, ſans connoître ſi je puis vous les permettre ſans honte. Ce diſcours que je fis avec une douceur qui ne préſageoit rien de fâcheux à Liſarque, le raſſûra ; & voyant qu'il ne pouvoit être apperçû, il ſe leva, & s'étant mis à genoux devant moi : C'eſt avec un regret mortel, me dit-il, que je ne puis encore vous inſtruire de ma naiſſance ; mais, adorable Florinde, elle ne me rend point indigne de vous, & je vous

aurois caché avec un ſoin extrême ce qui ſe paſſoit dans mon cœur, ſi je n'avois pas ſçû que je pouvois vous adorer ſans vous faire rougir. Le myſtere que je ſuis contraint de vous faire, ne ſera pas de longue durée, & vous connoîtrez dans peu que ma témerité eſt excuſable. Liſarque m'avoit ſi fort prévenuë en ſa faveur, que je ne doutai point de ſes paroles; & me piquant d'une genereuſe diſçretion, je ne le preſſai plus de me dire qui il étoit, mais je lui demandai avec empreſſement ce qui l'obligeoit à nous quitter. Votre indifference, me répondit-il, la crainte de vous déplaire, & le déſeſpoir de n'être pas aimé. Il prononça ces mots avec les marques d'une ſi vive douleur, que ne pouvant plus me contraindre : Ne partez donc point, lui dis-je; & ſi votre naiſſance répond à vos ſentimens, & ſe trouve telle que je la ſouhaite, vous n'aurez jamais d'indifferen-

ce & de rivaux à craindre. Comme Liſarque ne s'attendoit pas à une réponſe ſi favorable, il en marqua ſa joye & ſa ſurpriſe avec tranſport, ſans pouvoir l'exprimer par ſes paroles. Il ſe proſterna à mes pieds, il embraſſa mes genoux, & jamais je ne vis un amour plus tendre & plus ſoumis; je le forçai à ſe relever, & à rejoindre Areliſe. Que vous dirai-je enfin, ma chere Uranie, depuis ce jour il ne s'en paſſa point que nous ne nous juraſſions une ardeur éternelle. Une tendre confiance regnoit entre nous; nous penſions de même; nous agiſſions par les mêmes motifs; l'amour nous animoit, la ſympatie nous uniſſoit, & tout conſpirant à me perdre, j'aimois autant que je croyois être aimée. Cependant ſa ſanté étant entierement rétablie, les plaiſirs recommencerent, & l'on remit dans leur nombre le Prix que Liſarque devoit diſputer pour la danſe.

Cette Fête se donna chez une Dame de amies d'Arelise. Je ne vous en ferai point la description : je vous dirai seulement que Lisarque dansa à la Poitevine avec une grace si parfaite, qu'il fut jugé digne du Prix d'une commune voix. Il vint le recevoir avec un plaisir bien plus grand que l'autre, puisque c'étoit mon Portrait, & qu'il sçavoit que j'avois autant de loye à le lui donner, qu'il en ressentoit à le recevoir. A qui le donnez-vous, me dit-il, ce divin Portrait, votre cœur ne distingue-t'il point l'Amant d'avec le Danseur ? Je le donne, lui répondis-je, à celui qui m'a sauvé l'honneur au péril de sa vie, & j'en fais le gage de mon estime & de ma reconnoissance. Comme le lieu ne nous permettoit pas une plus longue conversation, Lisarque ne me répondit que par des regards qui m'assûrerent du plaisir que lui faisoit mon present. Le Bal étant fini, il

nous reconduisit au Château, & nous nous séparâmes, toujours plus charmez l'un de l'autre; car il ne logea plus chez Arelise du moment qu'il eut repris sa santé. Cependant l'âge avancé d'Arelise, & ses frequentes incommoditez, jointes à la frayeur que mon avanture lui avoit causée, la firent tomber malade à l'extremité. Les soins qu'elle avoit pris de mon éducation, sa complaisance, & son amitié pour moi m'avoient si fort attachée à elle, que je fus vivement touchée de l'état où elle étoit.

Je ne la quittai point, & Lisarque attentif à tout ce qui pouvoit me plaire, n'épargna rien dans cette occasion pour me prouver que tout ce qui m'appartenoit lui étoit cher. Quoiqu'Arelise fût mourante, elle s'apperçut des soins de Lisarque, qui la veilloit toutes les nuits, ne s'en reposant pas sur son monde, & ne voulant pas permettre que je le

ſis : elle ſçut auſſi qu'il avoit fait venir à grands frais un habile Medecin pour la ſecourir. Senſible à ces marques d'amitié, elle prit une entiere confiance en lui, & le chargea des affaires qui l'avoient attirée dans ce Pays, qu'il termina en moins de quinze jours, avantageuſement pour elle, ce qu'elle n'avoit pû faire en cinq mois qu'il y avoit que nous étions en ce lieu. Mais malgré tous nos ſoins, & la ſcience des Medecins, elle mourut après trois ſemaines de maladie, avec la conſolation de laiſſer ſes affaires en bon état; me recommandant en mourant d'engager ſon époux à chercher les moyens de reconnoître les obligations que nous avions à Liſarque.

Cette perte me coûta des larmes; mais les tendres empreſſemens d'un Amant aimé les eurent bientôt eſſuyées. Cependant ne pouvant pas reſter dans ce Pays avec bienſéance, il fallut ſonger à partir; j'en par-

lui à Lisarque, en le priant de m'accompagner jusqu'à Paris. Cette proposition le troubla : il me dit que pour des raisons que je sçaurois incessamment, il lui étoit impossible de paroître dans cette Ville ; qu'il m'y rejoindroit dans peu dans un état assez brillant pour oser m'offrir de partager son sort ; qu'il étoit obligé de faire un voyage avant ce moment heureux ; pour y pouvoir parvenir, qu'il ne me demandoit pour toute grace, que celle d'ajouter foi à la parole qu'il me donnoit, que je le verrois près de moi avant qu'il fût trois mois.

Les actions de Lisarque m'avoient toûjours paru si pleines de franchise, que je ne doutai point qu'il n'eût de fortes raisons pour en agir ainsi ; & quelque douleur que je sentisse à m'en séparer, l'espoir de le revoir pour ne le jamais quitter, en calma la violence. Mais lorsque tout fut prêt pour mon départ, Lisarque,

qui jusques-là m'avoit fait voir une fermeté qui commençoit à m'inquiéter, montra un desespoir qui me surprit; je n'oubliois rien pour l'adoucir, mais plus je lui montrois de tendresse, plus il étoit inconsolable. La crainte de me perdre, celle que je ne vinsse à l'oublier, & d'apprendre mon union avec un autre, le troubloient d'une si cruelle façon, qu'il étoit sans cesse à mes pieds, en me priant d'avoir pitié de l'état où je le laissois. Vaincu par un amour qui me paroissoit si parfait, & plus encore par le mien, attendrie de mes propres sentimens, & banissant raison, gloire & prudence, pour l'assûrer d'une inviolable fidelité, je lui donnai ma foi, & je reçûs la sienne dans la Chapelle du Château, par les mains de l'Aumônier d'Arelise, qui m'étoit dévoué, & que nous engageâmes au secret par un present considerable. Cette action rendit à Lisarque sa premiere tran-

quilité, & quoiqu'il fût vivement touché de se séparer de moi, les nœuds qui nous unissoient, le rassûrant sur mon changement, il ne me fit voir que transport & qu'amour jusqu'au moment de mon départ, qui fut le sur-lendemain de notre union secrete. Nous nous séparâmes avec une peine égale à notre ardeur. J'ignore ce qu'il pensoit en cet instant; mais pour moi, aveuglée de ma passion, je partis sans crainte, sans soupçons & sans remords, n'imaginant pas que l'on pût jamais briser des nœuds si beaux. Je revins à Paris, dans le dessein de les cacher jusqu'à l'arrivée de Lisarque, qui m'avoit promis de m'écrire aussi-tôt que j'aurois pû lui marquer où il devoit adresser ses Lettres. Je trouvai Camille si belle, si bien faite, & d'une humeur si charmante, que mon cœur instruit par l'amour à connoître l'amitié, en prit une véritable pour elle. Mon Tuteur étoit

au lit malade très-dangereusement depuis un mois ; ce qui avoit fait qu'il n'avoit appris la mort de sa femme, que depuis trois jours, qu'il étoit entierement hors de danger.

Les commencemens de mon retour, les amitiez de Camille, les visites que je reçûs, tout cela me dissipa quelque tems, & me le fit passer sans inquiétude, ayant écrit à Lisarque mon arrivée, & comment il devoit m'écrire ; mais le tems de sa réponse étant passé sans que j'en eusse aucune nouvelle, je commençai à m'allarmer : j'écrivis Lettre sur Lettre, sans que Lisarque répondît. Penetrée de douleur, j'écrivis à l'Aumônier, qui me manda que le deuxiéme jour de mon départ, Lisarque avoit disparu, sans qu'on sçût ce qu'il étoit devenu, & que le Fermier chez lequel il demeuroit, en paroissoit dans une peine extrême ; que les Lettres que

j'avois écrites étoient entre ſes mains, mais qu'il ne vouloit pas les rendre, & qu'il falloit que Liſarque revînt, & qu'il vouloit les lui remettre. Ces funeſtes nouvelles rappellerent ma raiſon ; j'enviſageai l'action que j'avois faite comme une honte irreparable ; je ne doutai plus que je n'euſſe été trompée, & m'enſeveliſſant dans les reflexions les plus cruelles, je n'en ſortois jamais ſans verſer un torrent de larmes. Trois mois s'écoulerent de cette ſorte ; & comme on aime à ſe flatter, j'eſperois encore voir arriver Liſarque après ce tems ; mais les mois s'étant ſuccedez les uns aux aurres ſans qu'il parût, je ne trouvai point d'autre parti pour moi que de cacher mon avanture avec un ſoin extrême, réſolue à mépriſer les hommes juſqu'au dernier moment de ma vie.

Huit ans ſe ſont paſſez ſans que mon ſecret ſoit ſorti de ma bouche,

& ſans que j'aye pû ſçavoir ce qu'eſt devenu Liſarque. Le Ciel même a voulu contribuer à cacher ma honte & ma douleur, en ôtant du monde l'Aumônier d'Areliſe, ſix mois après mon départ. Ainſi n'ayant plus perſonne en qui me confier, ni qui pût me faire craindre, j'ai déguiſé ſous une feinte indiſcrete mes ſecretes douleurs. Nous ſommes venues à vous connoître; votre amitié & vos amuſemens ſpirituels me les ont ſouvent fait oublier; l'avanture de Camille m'a donné auſſi une occupation qui n'a pas peu contribué à me diſſiper; mais malgré toutes ces choſes je ſens des retours de tendreſſe pour le perfide Liſarque, qui trouble mon repos. Et mon imagination, qui me le repreſente ſans ceſſe, me l'a fait voir cette nuit embraſſant Thelamon; j'ai vû Felicie qui me forçoit d'embraſſer auſſi cet ingrat; quelques efforts que je fiſſe pour m'arracher de leurs bras, je m'y re-

trouvois toujours, & je me ſuis éveillée ſi remplie de mon ſonge, que ne pouvant trouver de repos, je me ſuis levée dans le deſſein de chercher aujourd'hui près de vous une conſolation qu'il y a huit ans que je me refuſe. La belle & malheureuſe Florinde ceſſa de parler, bien moins pour n'avoir rien à dire, que par l'abondance des larmes qui l'y contraignit.

Uranie & Felicie l'embraſſerent, & la conſolerent autant qu'il leur fut poſſible : Je voudrois, lui dit Uranie, qu'il fût en notre pouvoir de défaire ce qui eſt fait ; mais puiſqu'il n'y faut pas ſonger, j'approuve, ma chere Florinde, le ſecret que vous gardez d'une pareille avanture, & je vous engage à ne la jamais reveler. Cependant ſi le Portrait que vous nous avez fait de Liſarque n'eſt point flatté, j'ai bien de la peine à me declarer contre lui, & ſans vouloir vous donner une vaine eſperance,

rance,

rance, ni chercher à vous attendrir, je ne puis m'empêcher de croire que des raiſons abſolument importantes l'ont forcé d'en agir de la ſorte, ou que quelque funeſte accident vous en a privé tout-à-fait. Pour moi, ajouta Felicie, un interêt ſecret me porte à ſouhaiter que le ſonge de Florinde ſoit accompli; il y a tant de rapport entre Liſarque & une perſonne dont Orophane eſt en peine, que je ſerois perſuadée que ce n'eſt qu'une ſeule choſe, ſi je n'y trouvois un obſtacle dans la difference des Provinces. Je veux m'éclaircir de mes doutes avant que de vous apprendre ce que je penſe, d'autant plus que c'eſt un ſecret dont je ne ſuis pas la maîtreſſe. Mais ſi ce que je deſire pouvoit être, ma chere Florinde, dit-elle en l'embraſſant, une partie de vos maux ſeroient bien adoucis.

A peine Felicie eut-elle achevé ces mots, que toute la Compagnie

entra dans la chambre d'Uranie; Camille & Julie lui firent de tendres reproches ſur ce qu'elle les avoit privées du plaiſir de la voir. Uranie les remercia, & s'excuſa, en leur diſant, qu'elle n'avoit pas crû que ce qu'elle avoit voulu faire voir à Florinde & à Felicie la conduisît ſi loin. Les hommes voyant qu'elle vouloit ſe lever, ſe retirerent pour lui en laiſſer la liberté. Lorſqu'elle fut habillée, toute la Compagnie ſe rejoignit, & l'on ſe réſolut à paſſer le reſte de la matinée dans les Jardins. On ſe rendit ſur le bord de l'eau, & comme chacun ſe promenoit juſques-là ſans ordre & ſans converſation reglée, Felicie prit ce tems pour inſtruire Orophane de ce qu'elle venoit d'apprendre. Il en marqua une ſurpriſe qui fit eſperer à cette aimable femme que le ſort de ſon amie pourroit n'être pas ſi malheureux.

Ne doutez point, ma chere Feli-

cie, lui dit-il, que si Lisarque se trouve être celui que nous pensons, je ne l'oblige à rendre justice à Florinde, puisque mon pere me mande dans ses dernieres Lettres qu'il est vivant, & que j'aurai le plaisir de le voir incessamment. La difference des Provinces ne doit pas nous arrêter, & nous empêcher de croire que Lisarque ne puisse être Erasme, puisque je sçai, à n'en pouvoir douter, que mon pere l'avoit donné en garde à un homme qui avoit été autrefois son Valet de Chambre, & qui est devenu dans la suite assez riche pour se charger d'une grosse Ferme dans le Poitou. Ainsi ce pourroit bien être le même que Florinde a connu; cependant nous en serons bientôt éclaircis, puisque de la maniere que mon pere écrit, Erasme doit arriver ici au premier jour, & je vous proteste que quelque envie que j'aye de voir un frere qui m'a été caché si long-tems, je le

desire encore davantage par l'interêt que vous prenez à ce qui regarde Florinde ; tout ce que vous aimez m'étant aussi cher que ma vie.

Felicie remercia son époux, & se trouvant sur la terrasse où la Compagnie avoit déja pris place, ils prirent la leur pour être témoins d'une conversation qui avoit eu pour sujet une reflexion assez singuliere qu'avoit fait Camille.

Lorsque je contemple, dit-elle, en regardant la riviere, les vagues qui s'élevent de tems en tems sur l'onde par l'agitation que le vent lui donne, je les compare à ceux que l'ambition d'une haute fortune agite continuellement, & qui à force d'intrigues & de mouvemens, s'élevent à la fin plus haut que ceux qui les ont fait naître, & ceux mêmes qui ont été les instrumens de leur grandeur. C'est sçavoir profiter de tout, répondit Alphonse ; mais

ſi perſonne ne s'élevoit en richeſſes, en Charges & Emplois, il n'y auroit plus de ſubordination, puiſque tous les hommes ſeroient égaux, & que le mérite, la vertu & l'experience ſe trouveroient ſans eſpoir de recompenſe.

Il eſt vrai, dit Arſame, mais je voudrois ne voir dans une certaine élevation que ceux qui poſſedent les qualités qu'Alphonſe vient de citer. Si on ne donnoit les Charges & les Emplois, dit Uranie, qu'à ceux de qui l'experience eſt connuë, & dont l'âge avancé a fait voir la vertu, les recompenſes ſeroient trop tardives, & ceux qui les recevroient n'auroient pas le tems d'en jouir ; & je ſuis de l'opinion qu'il faudroit donner les grands Emplois, & le premier rang dans le Miniſtere aux plus grands Princes, préferablement aux particuliers les plus habiles, ſans conſiderer l'âge & l'experience.

Cependant, ajouta Orophane; il semble que la raison veut que l'on se serve des plus habiles à l'imitation des Romains qui aggrandirent & illustrerent leur Etat, en récompensant le mérite & la vertu de chacun sans s'arrêter à la condition. Ils pousserent même la chose si loin, qu'ils élurent pour leur Roy Numa Pompilius, à cause de la réputation qu'il s'étoit acquise, d'être juste & homme de bien; quoique cette élection fût contre la raison & la politique de l'Etat, attendu que Numa étoit Sabin, & que c'étoit donner à ce Peuple un grand avantage sur les Romains.

Nonobstant ce fameux exemple, dit alors Thelamon, je suis persuadé que les Grands doivent être preferez, & les premiers avancez dans les Charges d'importance, quoique le Monarque voulût par raison ou par inclination y placer ceux d'une naissance inferieure, parcequ'ils au-

roient plus d'habileté. La raiſon eſt que les Grands ont toûjours une éducation beaucoup audeſſus de celle des particuliers, ce qui les rend capables de concevoir & d'executer de grandes choſes. Nez autour du Trône, ils y puiſent les vertus & les qualitez néceſſaires au bon Gouvernement & à l'heroïſme, même dans leurs plus jeunes ans.

Les hommes d'une naiſſance illuſtre poſſedent en venant au monde l'amour & le reſpect des Peuples & des Soldats. La preſence des Princes au berceau a pluſieurs fois été cauſe du gain des batailles ; elle a ſouvent arrêté les revoltes, & terminé les diſſentions : tant il eſt vrai que l'ombre ſeul de ceux que nous ſçavons être nez pour commander, nous impoſe de crainte, d'amour & de reſpect.

Que l'on preſente au Peuple l'enfant d'un particulier, en lui aſſûrant

qu'il ſera ſage, vaillant, genereux; & parfaitement homme de bien, on ne le croira pas, & l'on dira qu'il faut attendre que l'âge & l'experience les en inſtruiſent; mais preſentés au Peuple & aux Soldats le fils du Prince, & dites-leur ſeulement que c'eſt lui, ils feront des acclamations de joye, ils le beniront, & lui rendront les mêmes reſpects qu'il pourroit exiger d'eux dans un âge plus avancé.

Perſuadez que ſa naiſſance lui inſpirera de grands ſentimens, & le conduira dans les grandes actions, ils n'attendent ni l'âge ni l'experience pour en être convaincus. Cette prévention n'eſt pas de celles qui n'ont pour fondement que l'entêtement du Peuple, celle-ci tire ſa ſolidité de mille exemples paſſez & récens. Cyrus & Alexandre commanderent leurs Armées en Perſonne, dans un âge où l'on ne devoit attendre rien moins que les fa-

meux

meux exploits qui les ont couvert de gloire.

Pendant qu'Annibal étoit aux portes de Rome, le Senat envoya le jeune Scipion en Eſpagne, qui devint l'amour de ſa Patrie, & la terreur de ſes ennemis. Gaſton de Foix, ce jeune guerrier que la fortune ne fit que montrer à la France, commandoit en Italie les armées de Louis XII. la mort nous le ravit au ſein de la Victoire.

Le grand Prince de Condé, ce Heros, dont le nom ne périra jamais, dans un âge où ſes pareils étoient encore aux écoles, gagna pour ſon Roi la fameuſe bataille de Rocroy, & celle de Lens ſur les Eſpagnols, où il détruiſit ces redoutables Terces qui s'étoient couverts de lauriers en tant d'occaſions, & qui étoient la gloire & le rempart de cetre ſuperbe Nation : & ces grandes actions ne furent que le prélude de celles qui dans la ſuite le

rendirent l'admiration de ſon ſiecle!

Il n'eſt donc pas extraordinaire de dire que l'âge & le défaut d'experience ne doivent point être une raiſon pour empêcher le Prince de charger des premiers emplois les plus Grands de ſon Royaume, puiſque les hauts ſentimens qu'ils tirent de leur naiſſance leur ſervent de tout ce qui eſt abſolument neceſſaire aux particuliers, qui ne ſont pas éclairés comme eux par les nobles préjugés d'une éducation relevée. D'ailleurs, les Grands étant perſuadés qu'ils ne peuvent devenir plus grands qu'ils le ſont, & qui n'attendent de nouveaux honneurs que par les mains de la gloire, n'agiſſent jamais que par elle, & mettent toute leur attention au bien de l'Etat & à la grandeur du Souverain. L'ambition vulgaire ne troublant point leurs ames, ils ne ſont occupés que du plaiſir d'en pouvoir faire ; toutes leurs penſées ne ſont

tournées qu'au ſoulagement des peuples.

Les honneurs & les grands emplois étant les principales choſes par où les Rois peuvent donner de l'émulation aux Grands de leur Etat, perdent leur éclat & leur valeur, lorſqu'ils en revêtiſſent leurs infetieurs, puiſque ce ſont les hommes qui font eſtimer les Charges, & non pas les Charges qui font eſtimer les hommes; & que pour avilir les plus beaux emplois, on n'a qu'à les donner ïndifferemment. Ciceron étoit un grand perſonnage; cependant toute la Nobleſſe Romaine ne pouvoit ſouffrir qu'il fût Conſul, & qu'une ſi haute dignité fût donnée à un homme nouveau, diſant que c'étoit avilir la majeſté de l'Empire. Charles VII. deſirant faire connoître que durant les troubles qui avoient ſi cruellement agité les commencemens de ſon regne, on avoit fait pluſieurs Che-

valiers indignes de l'être, fit porter à toute sa Garde une étoile d'or sur le chapeau qui étoit la marque de Chevalerie ; deux jours après il n'y eu tni Princes, ni Seigneurs, ni Officiers qui voulussent porter cette marque dont auparavant ils s'étoient crus honorés, & l'Ordre de l'Etoile devint ce que nous le voyons aujourd'hui. Les Atheniens avoient introduit l'Ostracisme, Loi par laquelle les plus relevés étoient envoyés en exil, soulement par la crainte qu'ils ne voulussent s'élever à la suprême puissance, sans toutefois qu'ils perdissent leurs honneurs & leurs biens; l'appas de cette distinction satisfaisant leur vanité, ils n'en murmuroient pas. Mais lorsque le Senat eut fait valoir la force de cette Loi contre un homme de néant, appellé Hyberborus, le peuple s'en offensa, & ne voulut plus s'en servir, dans la crainte de scandaliser les gens de bien, rien

n'étant plus outrageant pour un homme de bien que d'être mis au niveau d'un méchant, & rien n'étant plus offenſant pour les Grands que d'être égalés à leurs inferieurs.

Si l'on donne les grands Emplois aux particuliers qui n'auront pour eux que l'experience & l'habileté, ceux à qui on les préfere, animés de haine & de jalouſie, employent leur ſoin, leurs amis & leurs veilles à faire échouer tous leurs deſſeins, ſans ſe ſoucier de la gloire du Prince ni de l'interêt de l'Etat. Il ne faudroit pas remonter bien haut dans nos Annales pour trouver là-deſſus des exemples dont la playe a ſaigné long-tems. D'ailleurs les peuples & les ſoldats n'obéiſſent jamais ſi volontiers au particulier qu'au Prince ; au contraire, ils ſe croyent quelquefois mépriſés & deshonorés de leur obéir ; ſemblables aux Argiraſpides qui regardoient comme une honte d'avoir un autre Chef qu'Alexandre.

C'eſt un grand malheur pour un Prince, & encore plus grand pour ſon peuple lorſqu'il eſt obligé de voir par les yeux d'autrui. La verité lui eſt toujours cachée, s'il n'en eſt éclairci par lui-même ou par un Miniſtre zelé, & qui n'a d'interêt que celui de ſon Roi. Le veritable moyen d'y parvenir, eſt de faire le Prince Miniſtre lui-même; obligé de tout voir, de tout entendre, travaillant ſans relâche pour le bien public, acceſſible à tout le monde, on ne peut le tromper, & le Souverain eſt ſûr de ſes projets & de ſes deſſeins. Les Livres ſacrés diſent que c'étoit aux Rois à juger; auſſi le faiſoient-ils avec exactitude; les Auteurs profanes patlent de même.

Au premier Livre des Rois les Enfans d'Iſraël demande un Roi pour les juger, & il eſt dit au même Livre que Samuel exerçoit la judicature en Iſraël tous les jours de ſa vie.

Ariſtote dit que le Roi eſt le Chef de la guerre, le Juge des differends & l'Arbitre de la Paix. Joſeph rapporte que quand Philippes frere d'Herode Antipater alloit à la Campagne, il faiſoit porter ſon ſiege, & qu'il s'y ſeïoit pour faire le droit à tout le monde. Suetone aſſure qu'Auguſte paſſoit les nuits au jugement des affaires; & que même étant malade il jugeoit dans ſon lit, ou ſe faiſoit porter au Siege pour ne pas faire ſouffrir les Cliens.

Ces exemples ſont, je crois, ſuffiſans pour faire connoître de quelle neceſſité il eſt à un Monarque d'être inſtruit des affaires du peuple & de l'Etat. Mais comme il eſt preſque impoſſible qu'il veille à tout, je crois qu'il ne s'en doit repoſer que ſur ceux qu'il peut regarder comme d'autres lui-même, qui ſont les Princes & les Grands de ſa Cour. Un Miniſtre de cette ſorte eſt reſpecté de ſa Nation, & ſe

rend reſpectable à tout l'Univers ; il n'excite ni trouble ni jalouſie ; le particulier n'a point à ſe plaindre qu'on en éleve un autre à ſon préjudice, & le Seigneur ſe trouve honoré d'avoir affaire au Miniſtre ; par-là le Peuple & les Grands ſont contens, & le Roi voit & fait par lui-même. Que ne doit-on donc pas eſperer des ſoins de l'arriere Petit-Fils de ce Heros dont j'ai déja parlé, le Grand Condé. Ce Prince à qui notre jeune Monarque a remis le ſoin du Gouvernement de ſon Royaume, & qui ſans relâche appliqué au bonheur des Peuples par un juſte diſcernement a ſi bien choiſi les Grands-hommes qui lui aident au maniment des affaires d'une ſi puiſſante Monarchie. Pour moi, je trouve cette politique des plus ſages & des plus ſenſées, d'autant plus que l'on peut tout attendre de ceux de qui le ſang eſt formé pour les grandes actions ; & je dirai avec un

Auteur de nos jours :

Les peuples ſans regret reconnoiſſent un Maître,
Quand ils ſavent, Seigneur, qu'il étoit né pour l'être,
Et que les droits du ſang, le rang & la valeur
Autoriſent en lui la ſuprême grandeur.

Tout ce que vient de dire Thelamon, dit alors Julie, me paroît très-juſte. Mais comment les Rois peuvent-ils récompenſer la vertu, le mérite & l'experience des Petits, s'ils ne doivent donner les belles Charges & les Emplois de conſequence aux Grands de leur Royaume ?

Je ne prétens pas, reprit Thelamon, priver par-là les autres Sujets d'un Prince, des graces qu'ils en peuvent eſperer, je n'ai parlé que des premiers Emplois qui doivent être remplis par les Grands, préférablement aux Petits ; mais les Princes ont tant d'autres occaſions de répandre leurs bienfaits, que les Sujets n'ont pas lieu de craindre que la ſource s'en épuiſe, lorſqu'il fait connoître

& diſtinguer leur mérite.

Les Romains n'oublioient jamais les ſervices rendus à la Republique. La Statue qu'ils érigerent à l'honneur d'Horace Coclés pour avoir tenu bon ſur le Pont contre les ennemis; l'heritage qu'ils donnerent à Mutius Scevola pour ſa belle action, & le ſuperbe Temple qu'ils édifierent à la gloire des Dames Romaines pour avoir appaiſé Coriolan, ſont des exemples trop fameux pour que les Princes ne ſoient pas portés à les ſuivre en récompenſant la vertu par tout où elle ſe trouve.

Ciceron, dit Uranie, vouloit qu'on favoriſât la Nobleſſe, parce que, diſoit-il, il étoit utile d'avoir des gens Nobles & dignes de leurs Ancêtres, & c'étoit une marque d'eſtime pour la memoire de ceux qui avoient rendu des ſervices ſignalés à la Republique, que d'élever leurs deſcendans. C'eſt par cette même raiſon, ajouta Arſame, que les Re-

publiques de Grece avoient coutume de donner l'hoſpitalité, des honneurs & des récompenſes aux enfans de ceux qui avoient bien ſervi. Les Atheniens faiſoient une penſion perpetuelle au plus ancien deſcendant de Licurgue. La Nobleſſe de France, d'Eſpagne, & de Portugal a toujours été conſiderée comme étant le plus ferme appui de ces Etats, & les ayant relevés en pluſieurs occaſions.

Mais, dit Alphonſe, les Etrangers qui ſervent dans un Etat, prétendent aux récompenſes & aux mêmes honneurs que les Naturels du Pays, & demandent ſouvent la préference, ſe fondant ſur la raiſon, qu'ayant quitté leur Patrie & leur foyer pour s'attacher au ſervice du Prince, il doit avoir plus d'égard pour eux que pour ſes Sujets qui ſont obligés à le ſervir ſans pouvoir s'en diſpenſer. Je ne trouve pas cette raiſon des plus juſtes, dit Felicie,

puiſque les Etrangers ne viennent que dans l'eſperance du gain, & que les Sujets ne ſervent que pour l'honneur & par l'amour qu'ils portent à leur Prince & leur Pátrie.

Il y a de l'exageration des deux côtés, reprit Thelamon, mais c'eſt au Monarque à peſer le merite & la vertu des uns & des autres, afin de diſtribuer ſes graces; en ſorte qu'il faſſe le moins de mécontens qu'il lui ſera poſſible; puiſqu'il eſt de la grandeur & de l'utilité des Rois d'avoir à leur ſervice des Etrangers, même de toutes les Nations, tant pour la magnificence de leurs Cours, que pour ſe faire aimer & reſpecter dans les autres Pays, où il faut qu'ils ayent des correſpondances & des gens propres à y envoyer, qui ſachent diverſes Langues, qui connoiſſent les humeurs, les interêts, la politique & les coutumes de toutes ces Nations differentes.

Rien ne ſatisfait davantage les Sujets & les Etrangers que de voir qu'un Prince examine avec ſoin les ſervices qu'on lui rend, & qu'il donne au merite & à la vertu des hommes, préférablement à la naiſſance & à la Nation, ſans ſe laiſſer ébranler par les importunes recommandations des Courtiſans, faiſant tout pour la juſtice & pour le bien public. Toute la Compagnie applaudit au diſcours de Thelamon, & ſe préparoit à l'écouter encore lorſque l'on vint avertir que l'on avoit ſervi. On ſe leva pour regagner la maiſon; mais comme Felicie s'apperçut que Florinde étoit dans une profonde rêverie, & qu'elle n'avoit pris nulle part à la converſation, elle s'aprocha d'elle, & la prenant ſous le bras, elle la détacha de la compagnie, & la priant en marchant de ſe tranquiliſer l'eſprit le plus qu'il lui ſeroit poſſible, puiſqu'elle eſperoit lui donner bien-tôt des

nouvelles de Lisarque. C'est ce qui cause ma rêverie, lui répondit Florinde. Je suis trop sincere pour vous pouvoir cacher que j'ay entendu une partie de la conversation que vous avés eu avec Orophane. Je marchois derriere vous, & l'attention que vous aviés à ce qu'il vous disoit, vous ayant empêchée de m'appercevoir, j'ai eu tout le tems d'avaler le doux poison d'une esperance qui sera peut-être vaine. Mais enfin, ma chere Felicie, continua-t-elle, en la regardant fixement, comment se pourroit-il faire que Lisarque fût frere d'Orophane, lui que tout le monde croit unique ?

Puisque vous nous avés entendu, lui répondit Felicie, & qu'il vous est nécessaire d'être instruite de ce secret, je ne ferai point de difficulté de vous l'apprendre. Le pere d'Orophane l'a toujours aimé si parfaitement, qu'étant resté veuf avec un bien considerable, il lui

donna tous ſes ſoins ; mais lorſqu'il y penſoit le moins, il devint amoureux d'une fille de condition très-belle & très-pauvre, qui étoit venue d'Anjou ſa Province avec ſa mere, pour ſolliciter un Procès, dont la perte les pouvoit mettre dans la derniere miſere. Le pere d'Orophane crut d'abord que des ſoins & des ſervices aſſidus & eſſentiels ſuffiroient pour lui livrer ſa conquête ; mais il trouva autant de vertu que de beauté ; & des ſentimens ſi rares dans une ſituation malheureuſe, le firent réſoudre à l'épouſer ſecretement. Il le propoſa à la mere, qui trouvant un avantage conſiderable pour ſa fille dans ce mariage, y conſentit d'autant plus volontiers, que la belle Maltide, c'eſt le nom de la Demoiſelle, avoit une eſtime particuliere pour lui. Ainſi cette union ſe fit dans toutes les formes, quoique très-ſecretement ; le pere d'Orophane l'ayant

avantagée d'une ſomme conſiderable, & ne voulant déclarer ſon mariage que lorſqu'Orophane ſeroit établi. Cependant Maltide ayant perdu ſon procès, ſe trouva ſi heureuſe d'avoir un époux qui la mettoit à l'abri de l'état déplorable où elle ſeroit tombée ſans lui, qu'il n'y avoit point de tendreſſe & de complaiſance qu'elle n'employât pour lui en marquer ſa reconnoiſſance. Son époux enchanté de ſes manieres délicates, voulut ſe livrer entierement à elle ; & pour cet effet, il ſe retira dans une Terre qu'il a encore dans la Province de Maltide, ayant confié le ſoin de l'enfance & de l'éducation d'Orophane à ces perſonnes illuſtres qui ſavent ſi bien élever la Nobleſſe.

Maltide étoit groſſe, & accoucha fort peu de tems après ſon départ d'un fils qui fut nommé Eraſme ; mais dans la crainte qu'on ne ſoupçonnât la verité, il fut donné à un homme

homme en qui le pere d'Orophane avoit entiere confiance, & qui faisoit sa résidence dans le Poitou où il tenoit une grosse Ferme. Cependant, ma chere Florinde, pour vous abréger un récit, dont les circonstances vous sont inutiles, Matilde mourut, & son époux vivement touché de sa perte, mit tous ses soins à l'éducation du jeune Erasme, qu'il envoya secretement à Paris, où il apprit ses exercices, & tout ce qu'un jeune homme doit savoir, avec une promtitude extrême. Plusieurs années s'écoulerent de cette sorte jusqu'à ce que son pere impatient de voir ce fils qu'il ne connoissoit que par le récit que son homme lui en faisoit, lui ordonna de le rappeller, & qu'il iroit lui-même le prendre pour se faire connoître à lui ; car Erasme savoit bien qu'il étoit homme de condition, mais il ignoroit le nom de son pere. Il pouvoit avoir dix-neuf à vingt

ans lorſqu'il retourna en Poitou ; dont il étoit ſorti à ſept ans, ſous la conduite d'un Precepteur que le pere d'Orophane lui avoit donné, & qui mourut ſur le point qu'Eraſme devoit revenir ; ce qui s'accorde avec l'âge de Liſarque. Tandis qu'il faiſoit ce voyage, une affaire des plus importantes ayant obligé le pere d'Orophane de ſe rendre à Rennes en Bretagne, il manda à celui qui devoit recevoir Eraſme, de le tenir chez lui en attendant ſon retour, & de lui donner un autre nom, ne voulant pas qu'il portât le ſien dans le Poitou pendant ſon abſence.

Cependant ſon affaire n'ayant pû ſe terminer auſſi promtement qu'il l'avoit eſperé, il fut contraint de reſter un an à Rennes, pendant lequel il tomba malade à l'extrémité. La crainte de mourir ſans avoir fait reconnoître Eraſme, l'obligea de mander Orophane, qui partit ſur le champ. Son pere ſe croyant à la mort

lui conta tout ce que je viens de vous dire, & le pria de se rendre en Poitou pour y chercher Erasme, & le reconnoître pour son frere. Orophane assura son pere de sa soumission & de sa tendresse pour celui dont il lui parloit; il lui témoigna une douleur extrême de ce qu'à sa consideration il avoit caché une chose qui ne lui faisoit aucune peine, ayant l'ame trop belle pour n'être pas charmé de partager sa fortune avec un homme de son sang.

Je ne sai si ces protestations firent ce que tous les remedes n'avoient pû faire, ou si le mal du vieil Orophane étoit sur sa fin; mais depuis ce jour il fut de mieux en mieux, & il se rétablit si bien, qu'il dispensa son fils du voyage de Poitou, où il voulut aller lui-même, promettant à Orophane qu'il ameneroit Erasme à Paris. Orophane y revint, mais son pere lui écrivit qu'il n'avoit point trouvé son fils, & que l'on

ne ſavoit ce qu'il étoit devenu, lui marquant un deſeſpoir extrême de cette avanture.

Orophane y fut auſſi ſenſible qu'on le peut être pour un frere que l'on n'a jamais vû, & n'oublia rien pour en ſavoir des nouvelles & conſoler ſon pere. Dans cet intervalle de tems je vins à le connoître ; & ayant obtenu, comme vous ſavés, le conſentement de ſon pere pour notre mariage, il avoit un peu ralenti ſes recherches ſur Eraſme, dont il y a huit à neuf ans que ſon pere n'a pû rien ſavoir, lorſqu'il y a près de trois ſemaines qu'il lui a mandé que ce fils étoit retrouvé, mais qu'il vouloit le ſurprendre agréablement en le lui envoyant pour apprendre de ſa bouche ſes avantures, & que ce ſeroit inceſſamment.

Voilà, ma chere Florinde, continua Felicie, ce qui m'a donné lieu de croire que Liſarque & Eraſme étoient la même choſe, les tems &

les lieux ſe trouvant abſolument ſemblables. Il y auroit, dit alors Florinde, un ſi grand bonheur pour moi dans cette avanture, que je n'oſe m'en flatter. Cependant je ne puis m'empêcher d'en concevoir quelque eſperance. Elles alloient continuer, mais elles ſe trouverent ſi proche du Salon où la Compagnie entroit comme elles, qu'elles quitterent cet entretien pour ſe mettre à table. Le repas fut auſſi agréable qu'à l'ordinaire : Florinde même ſe contraignant, & ſe laiſſant entraîner à l'eſpoir qu'on venoit de lui donner, y parut avec ſon humeur accoutumée.

Alphonſe qui avoit pour elle une eſtime parfaite, lui dit pluſieurs fois qu'il ne manquoit pour la rendre accomplie, que d'avoir le cœur dans la même ſituation que le reſte de la Compagnie ; elle prit galamment ce reproche, & l'aſſura que ſi on pouvoit lui trouver un homme

tel qu'elle le ſouhaitoit, elle ſe ſoumettroit volontiers à porter les chaînes dont il parloit. Je ſerois preſque ſûr de vous voir engager, lui répondit-il en riant, ſi un ami que j'ai étoit ici, c'eſt un des Cavaliers le plus parfait que je connoiſſe ; il m'avoit promis de me joindre inceſſamment en ce Pays ; mais je perds l'eſpoir de l'y voir jamais, ſans cela j'en ferois le portrait, & vous conviendriés que Néandre, c'eſt le nom de mon ami, eſt un des hommes du monde le plus aimable. A ces mots toute la compagnie pria Alphonſe de le dépeindre ſans craindre que l'on eût trop de chagrin de ne pouvoir le connoître ; l'aſſurant que l'on feroit de ſon récit ce que l'on fait d'ordinaire en regardant le Portrait de tant d'hommes illuſtres dont il ne reſte que le nom.

Puiſque vous le voulés, continua Alphonſe, je vous dirai que Néandre peut avoir vingt-neuf ans, qu'il

eſt à peu près de la taille d'Orophane; c'eſt-à-dire, ni grand ni petit; qu'il eſt parfaitement bien fait, ayant la jambe belle, la phyſionomie belle, les cheveux noirs, longs & bouclés, qu'il danſe & fait tous ſes exercices avec une grace toute particuliete; ſon eſprit eſt cultivé, galant, vif & pénetrant, inventif en amuſemens, quoique je ne l'aye vû que rempli d'un chagrin ſecret qui lui ôtoit ſouvent une partie de ſes agrémens; il eſt brave, mais ſans fanfaronerie, ne cherchant point à faire parade de ſa valeur.

Pour le caractere de ſon cœur, il eſt digne d'être joint à ceux de cette belle ſocieté, puiſqu'il l'a tendre, généreux, conſtant, & qu'il ne lui inſpire que de nobles ſentimens. Voilà, continua Alphonſe, un eſquiſſe du Portrait de Néandre, qui ſeroit ſans doute aimé de toute la Compagnie, ſi elle le connoiſſoit.

Je n'en ſaurois douter, dit alors

Thelamon, & ſur cette peinture, vous me donnés une forte envie de voir votre ami. Tout ce diſcours intereſſa vivement Florinde, y reconnoiſſant les traits de Liſarque; mais elle n'oſa jamais demander à Alphonſe qui étoit ſon ami, dans la crainte qu'on ne pénetrât dans le fond de ſon ame, elle ſe contenta de dire en badinant qu'elle avouoit qu'un homme tel que Néandre ne lui ſeroit pas indifferent. On dit encore pluſieurs choſes ſur cette matiere; & le dîné étant fini, on prit le chemin de la Bibliotheque. Comme Orophane étoit prêt à y entrer avec le reſte de la Compagnie, on vint l'avertir qu'un Cavalier qui ne vouloit être vû que de lui, l'attendoit dans ſon appartement; il y courut, laiſſant ſes amis aſſez inquiets de ce que ce pouvoit être.

Orophane dont l'imagination étoit encore frapée du portrait qu'Alphonſe venoit de faire, fut extrêmement

mement ſurpris en entrant dans ſon appartement, de ſe voir embraſſé par un homme qui y étoit parfaitement reſſemblant ; mais ſe ſentant porté à lui vouloir du bien par un penchant ſecret, il lui rendit ſes careſſes avec plaiſir. Vous ne me connoiſſez point, lui dit le charmant étranger. Mais, continua-t-il, en lui preſentant une Lettre, voici qui vous inſtruira du ſort d'un homme à qui vous êtes extrêmement cher, & qui ſouhaite ardemment vous le devenir.

Ce compliment fit concevoir à Orophane une partie de la verité, & regardant l'inconnu avec des yeux où la joie étoit peinte ; vous ne devez pas ignorer, lui répondit-il, le pouvoir de votre preſence ſur les cœurs. Je me ſens porté à vous aimer ſans une plus parfaite connoiſſance. Mais comme je déſire fortement que vous ſoyez tout ce que je penſe, pardonnez-moi l'empreſſement où je ſuis de lire cette Lettre.

où je reconnois le caractere d'un pere, dont les volontez me sont sacrées. A ces mots il l'ouvrit, & lut à haute voix ces paroles.

LETTRE.

Le Ciel sensible à ma peine, & à vos genereux sentimens, m'a rendu un fils, & à vous un frere. C'est lui, mon cher Orophane, qui vous rend ma Lettre, c'est cet Erasme que vos tendres soins, & votre complaisance pour moi vous ont fait chercher inutilement depuis neuf ans. Je vous conjure de l'aimer & de le reconnoître pour votre frere: il en est digne, & je ne puis rendre trop de grace à la Providence qui m'a donné deux fils, dont je tiens à honneur d'être le pere. Je lui laisse le soin de vous conter ses avantures; il a un plein pouvoir signé de ma main pour leur donner une fin heureuse. Le reste dépend de vous, puisqu'Uranie & Felicie possedent le seul bien qui peut le satisfaire.

Adieu, je vous embraſſe, & attends avec impatience de vos nouvelles, & de celles d'Eraſme.

A peine Orophane eut-il achevé de lire, qu'il ſe rejetta dans les bras d'Eraſme ; ils ne purent long-tems s'exprimer que par leurs careſſes réciproques. Eraſme, lui dit-il, mon cher Eraſme, ſoyez perſuadé qu'il n'y a rien que je ne faſſe pour vous rendre heureux, avec d'autant plus de plaiſir que je ſuis perſuadé que je vois en vous un Liſarque dont le ſort m'a déja vivement intereſſé. Eraſme étonné d'entendre ce nom, pria Orophane de lui apprendre par qui il en avoit été inſtruit, en lui avouant qu'il l'avoit porté quelque tems. Il n'en fallut pas davantage à Orophane, & pour le tirer d'inquietude, il lui apprit tout ce qu'il avoit ſçû de Felicie ; mais, lui dit-il, je ne veux rien ſçavoir de ce qui vous eſt arrivé depuis, que devant Florinde, & une Compagnie

à qui votre vûe va donner autant de plaisir qu'à moi. Alors le prenant par la main, il le contraignit à le suivre à la Bibliotheque où on n'avoit point eu d'autre entretien que l'inquietude de ce que l'on vouloit à Orophane ; & Thelamon se préparoit à l'aller joindre lorsqu'il entra avec Erasme. Cette vûe produisit par une même cause des effets bien differens. Alphonse courut à lui les bras ouverts en criant, Neandre. Florinde tomba évanouie en prononçant le nom de Lisarque, & Orophane s'empressoit à le faire connoître sous celui d'Erasme, & jamais une Compagnie composée de dix personnes ne se trouva dans une pareille confusion. On vouloit secourir Florinde ; Camille demandoit l'explication de ce qu'elle voyoit ; Alphonse vouloit questionner son ami, & ce tendre & fidele amant eut toutes les peines du monde à se démêler de ses bras pour courir aux

pieds de Florinde qu'Uranie & Felicie avoient fait revenir de ſon évanouiſſement.

Enfin, y étant parvenu : Oui, lui dit-il, adorable Florinde, je ſuis le trop heureux Liſarque ; mais Liſarque fidele, & de qui les noms differens n'ont rien changé dans ſon cœur ; ſi ma fuite, mon ſilence & mon abſence m'ont rendu criminel, leur cauſe ſervira à ma juſtification. Florinde, ma chere Florinde, je vous adore, redonnez-moi votre tendreſſe, & par une juſte rigueur ne troublez point la joye d'Orophane, de trouver dans votre amant & votre époux, un frere qui ne s'eſt jamais rendu indigne de ces titres glorieux.

Il s'étoit fait un ſi profond ſilence tandis qu'Eraſme parloit, que Felicie & Uranie n'eurent pas de peine à comprendre toute cette avanture, & s'empreſſerent à porter Florinde à donner des marques de pardon à Eraſme. Felicie la prit dans ſes bras;

Voulez-vous, lui dit-elle, m'ôter la douceur de vous être alliée en dédaignant Erafme, lorfqu'il eft reconnu pour le frere d'Orophane ? Non, lui repondit-elle en l'embraffant, c'en eft fait, je pardonne à Erafme tous les maux que Lifarque m'a fait. Puifqu'il en eft ainfi, lui dit alors Erafme en prenant une de fes mains, achevez mon bonheur, charmante Florinde ; il ne fuffit pas de me pardonner un crime que je n'ai point commis, il faut me dire que vous m'aimez ; vous ne devez point rougir d'un pareil aveu, puifque vous ne le ferez qu'à un époux qui ne conferve le nom d'amant que par l'ardent amour qu'il aura pour vous toute fa vie.

Uranie, Thelamon, Orophane & Felicie s'étant joints au tendre Erafme, Florinde fe laiffa vaincre entierement ; & ferrant fa tête dans fes bras : Cruel, lui dit-elle, fi je ne vous aimois pas toûjours, votre ou-

bli m'auroit-il été senſible, & votre preſence m'auroit-elle donné tant de joye ? On ne peut exprimer celle d'Eraſme à ce diſcours ; il la marqua par mille tranſports qui firent aſſez connoître la vivacité de ſa tendreſſe.

Cependant il fut contraint de les moderer pour ſatisfaire à l'impatience de la Compagnie qui demandoit ſans ceſſe qu'on lui expliquât cette Enigme ; ſur-tout Camille, dont l'étonnement étoit peint ſur le viſage. Avoir vêcu avec Florinde ſans ſçavoir qu'elle aimoit, qu'elle étoit engagée, & trouver dans celui dont elle étoit aimée le frere d'Orophane, étoient pour elle des choſes ſi extraordinaires qu'elle n'en pouvoit revenir. Felicie à la priere de Florinde, fit à la Compagnie un recit ſuccint de ce qu'elle ſçavoit, & ayant conjuré Eraſme de le continuer en racontant ce que l'on ignoroit, il prit ainſi la parole.

Suite de l'Hiſtoire de Florinde.

QUOIQUE la belle Felicie ait fini ſon diſcours au départ de Florinde pour Paris, je ſuis obligé de reprendre de plus haut pour vous faire mieux connoître tout ce que j'ai à vous dire. Oronte, c'eſt le nom de celui qui a toûjours pris ſoin de moi, m'ayant envoyé à Paris à l'âge de ſept ans ſous la conduite d'un Précepteur, je n'y fus occupé que des choſes qui concernent une ſerieuſe éducation. Comme j'étois trop jeune pour être inſtruit du ſecret de ma naiſſance, on me cacha auſſi avec ſoin le motif qui portoit mon Précepteur à ne me mener dans aucun endroit où je puſſe voir du monde. Nous logeâmes dans un College où on me pouſſa dans l'étude auſſi loin qu'il le falloit pour n'être pas un ignorant. Lorſque quelques années de plus m'eurent rendu

capable de faire mes exercices, il n'y en eut aucuns qu'on me laiſsât negliger, & j'oſe dire que je m'en acquittai de façon à faire honneur à mes Maîtres. Cependant la vie que je menois commença à m'ennuyer ; je m'en plaignis à mon Précepteur, qui étant un homme d'eſprit & de bon ſens, & voyant que j'en avois aſſez pour apprendre une partie du ſecret de ma naiſſance, me la déclara ſans pourtant me nommer mon pere.

Il ajoûta que comme il étoit allié à Paris à pluſieurs perſonnes de conſideration, il avoit expreſſément défendu qu'on me fît connoître du monde, dans la crainte que l'on ne cherchât à déveloper ce qu'il avoit reſolu de cacher encore quelque tems. Cette confeſſion me tranquiliſa : charmé de n'être point le fils d'Oronte, & de me trouver une naiſſance conforme à mes ſentimens, je ne ſongai plus qu'à les for-

tifier pour me rendre digne de paroître un jour aux yeux du Pere dont on me flatoit.

Je coulai donc le tems en m'occupant à me perfectionner dans tout ce que l'on m'apprenoit, lorsque mon Précepteur reçut ordre de me ramener en Poitou ; mais étant tombé malade à la mort, Oronte fut obligé de me venir chercher lui-même.

Je ne puis vous exprimer la joie qu'il fit paroître en me trouvant tel qu'il pouvoit le souhaiter. Il me confirma ceque je sçavois de ma naissance, en me cachant toûjours le nom de mon Pere, & m'assura d'une fortune assez belle pour satisfaire mon ambition. Oronte ne resta à Paris que le tems qu'il lui falloit pour se reposer, & nous en repartîmes pour le Poitou après avoir rendu les derniers devoirs à mon Précepteur qui mourut de sa maladie. Nous arrivâmes chez Oronte, où il trouva

des lettres qui me parurent l'attrister. Mon cher Erafme, me dit-il, vous ne pouvez voir votre pere auffi-tôt que je le croyois, il m'ordonne de vous garder chez moi en attendant qu'il vous vienne chercher, & il veut que vous changiez de nom dans tout le tems que vous ferez dans cette Province.

Ce difcours me penetra de douleur, & elle fut fi fenfible qu'Oronte pour me confoler, m'affura que rien ne me manqueroit, que la Province avoit des amufemens qui me diffiperoient, qu'il me permettoit de voir tous les honnêtes gens, & d'y faire une auffi grande dépenfe que je voudrois, étant en état de fournir à tout.

Si cette affurance ne m'ôta pas tout-à-fait mon chagrin, elle l'adoucit beaucoup. Nous refolûmes donc que je me ferois appeller Lifarque, & profitant de la bonté d'Oronte, je commençai à vifiter toutes

les perſonnes de conſideration de la Province, & j'en fus reçû avec un agrément qui me conſola de l'attente de voir celui de qui je tenois le jour. Je fus de toutes les fêtes qui ſe firent, & ayant vû faire pluſieurs courſes, je voulus en diſputer le prix comme les autres.

Vous ſavez que ce fut dans ce tems que je vis la charmante Florinde ; la paſſion qu'elle m'inſpira fut auſſi vive que prompte, & comptant ſur l'eſpoir qu'on me donnoit d'une illuſtre naiſſance, & d'une fortune éclatante, je me livrai tout entier à mon amour, reſolu de ne rien négliger pour me faire aimer. Cependant je ne fis parler que mes yeux, jusqu'au tems de l'avanture de Criton, où je me déterminai à déclarer mes ſentimens, malgré les conſeils d'Oronte, qui, s'étant apperçû de mon amour, & qui y fut confirmé par la mort de mon rival, me remettoit ſans ceſſe devant les

yeux, que je ne devois pas livrer mon cœur ſans le conſentement de mon Pere; que Florinde étoit une fille de condition, mais dont l'alliance ne conviendroit peut-être pas à ma famille, & que cela pourroit me jetter dans des malheurs dont j'aurois de la peine à me relever. J'étois trop amoureux pour goûter de pareils conſeils; je ſentois des mouvemens d'indépendance à l'égard d'Oronte, qui ne me rendoient pas ſes avis aſſez reſpectables pour en profiter; & comme j'ignorois la force de l'autorité paternelle, & que je ne connoiſſois que celle de l'Amour, je m'y abandonnai ſans reſerve. Ainſi quoique ſes converſations me cauſaſſent toujours quelque inquiétude, je les oubliois auſſi-tôt que je revoyois Florinde.

Je ne vous repeterai point ce qu'elle vous a déja conté, il ſuffit de vous dire & de l'aſſurer que la certitude d'être aimé, augmenta ſi vio-

lemment mon amour, que je brûlois d'impatience de connoître mon pere, bien moins par les mouvemens de la nature, que par l'ambition de partager ma fortune avec elle. Je voyois Oronte dans un si grand chagrin de mon attachement, que craignant qu'il ne me desservît auprès de mon pere, je me résolus de tout employer auprès de Florinde pour rendre nos liens indissolubles, comptant bien que la chose étant faite, & Florinde étant d'égale condition, ce pere que je ne connoissois pas encore, seroit obligé d'y consentir.

Je ne pus cependant trouver les moyens de faire entendre mes désirs à l'adorable Florinde, que lorsque la mort d'Arelise la força de revenir à Paris. Vous savez qu'elle me pressa de l'y suivre; mais comme je devois attendre mon pere, je pris des prétextes plausibles pour refuser la chose du monde que je

ſouhaitois le plus ; n'ayant jamais oſé lui découvrir que j'ignorois qui j'étois. Le tems de ſon départ étant arrivé, je me ſentis preſſé d'une douleur ſi cruelle, que je fus mille fois tenté d'abandonner tout pour ne la point quitter.

Mais reflechiſſant que je ne pouvois la ſuivre que comme un Avanturier, je m'arrêtai à la réſolution de lui faire voir tout l'excès de mon déſeſpoir, puiſqu'il pouvoit ſeul exprimer celui de mon amour. Elle s'en laiſſa toucher, & pour me le prouver, elle conſentit à l'ardente priere que je lui fis de nous unir pour jamais. L'Aumônier d'Areliſe nous maria trois jours avant qu'elle partît, & fut le ſeul confident de cette nnion ſecrette ; mon bonheur, ma joie & mon amour ne ſe peuvent exprimer. J'adorois Florinde, elle m'aimoit tendrement ; je la tenois unie à moi par des liens ſacrés ; je croyois être à l'abri des re-

vers de la fortune. Tout cela me donna des idées si flateuses, que je la vis partir avec bien moins de peine que d'espoir de la rejoindre bientôt. Lorsque je l'eus perdue de vûë, je rentrai chez Oronte pour chercher dans mon esprit par quels moyens je pourrois l'obliger à me conduire à mon pere sans l'attendre davantage. Je le trouvai qui se promenoit à grands pas dans son jardin; d'aussi loin qu'il me vit il me fit signe de m'approcher : Grace au Ciel, me dit-il, Florinde a donc quitté ce Pays, & j'espere que l'absence chassera de votre cœur une passion qui n'y devoit jamais entrer.

Et pourquoi, lui dis-je, l'amour seroit-il une passion indigne d'un honnête homme ? Pour moi le mien ne m'inspire rien que de noble, puisqu'il ne m'a fait aimer qu'une personne de condition, & que je puis épouser sans faire de honte à ma famille. Epouser ! me répondit

Oronte

Oronte avec étonnement, oseriez-vous bien concevoir cette pensée, vous qui ne sçavez pas encore qui vous êtes ? Hé quoi ! lui dis-je alors, ne m'avez-vous pas assuré que ma naissance étoit égale à la sienne ?

Oüi, reprit-il, mais je ne vous l'ai assuré que pour vous donner des sentimens relevez, & pour justifier la noble éducation que je vous ai donnée, mais non pas pour vous soustraire à l'obéïssance que vous me devez ; car enfin sachez aujourd'hui le secret de cette naissance dont vous tirez tant de vanité ; vous n'avez point d'autre pere que moi, ni d'autre famille que la mienne. Jugez à present si vous pouvez esperer d'épouser Florinde ; je voulois vous faire un sort heureux & tranquille en cachant que vous étiés mon fils, pour vous laisser jouir du plaisir d'être regardé avec consideration ; mais votre amour contraire à mes desirs me force aujourd'hui à vous declarer

la verité, dans la crainte que vous ne fassiés quelque trait de jeune homme, & ne voulant point contribuer à tromper une fille telle que Florinde.

Ce discours me frappa jusqu'au fond de l'ame; mes yeux se fixerent sur la terre, je devins immobile, & mon désespoir fut si violent, que mon premier mouvement fut de me percer le sein de mon épée. J'y portai la main, mais Oronte m'arrêtant le bras: Ingrat, me dit-il, mes soins, mes attentions & mes bontés n'ont donc rien mis pour moi dans ton cœur! Et le frivole honneur d'une naissance chimerique t'est plus sensible à perdre que la douceur de connoître un pere qui t'aime si tendrement.

Ces paroles rappellerent ma raison, j'eus honte du dessein que je venois d'avoir d'attenter sur moimême. Pardonnez, répondis-je à Oronte, les premiers mouvemens

d'une douleur que vous ne pouvez blâmer, puisque vous en avez causé le motif. Je ne rougis point d'être votre fils, mais d'avoir cru l'être d'un autre, d'avoir aimé ce que je n'aurois dû que respecter, d'avoir trompé sous cet espoir la seule chose qui m'est chere, & de m'en trouver indigne. Mon mal est sans remede, n'en parlons plus, & pour derniere grace, accordez-moi la liberté d'aller chercher avec moi-même les moyens de me reconnoître pour votre fils.

A ces mots je le quittai sans attendre sa réponse, & je fus m'enfermer dans ma chambre où je m'abandonnai aux réflexions les plus accablantes. Je ne pus penser sans frémir à l'action que j'avois fait faire à Florinde en la contraignant de donner sa foi à un homme d'une condition si peu conforme à la sienne. Je me la representois me reprochant ma bassesse, détestant mon amour & sa foiblesse; je me donnai

mille fois pour elle les noms les plus odieux, & jamais ſituation ne fut plus terrible que la mienne. Tantôt je voulois partir pour aller lui avouer mon malheur, lui rendre ſa foi, & mourir à ſes yeux pour l'aſſurer du ſecret de ſon infortune; tantôt je réſolvois de lui écrire, & d'attendre ce qu'elle décideroit de mon ſort.

Et de toutes ces réſolutions, mon cœur n'en approuvoit aucune. Je ſentois à travers de mon déſeſpoir un amour ſi tendre, ſi pur, & des ſentimens ſi relevés, que je me flattois quelquefois qu'Oronte avoit voulu m'éprouver.

Mais enfin ne trouvant que trop d'apparence à tout ce qu'il m'avoit dit, je pris mon parti, qui fut de quitter pour jamais ma Patrie, & de mettre Florinde en état par mon ſilence de perdre l'eſpoir de me revoir & de m'oublier; me promettant à moi-même de lui être

fidele jusqu'à la mort, quoi qu'elle pût penser de moi, ou quoi qu'elle en pût apprendre : me flattant que si elle venoit un jour à sçavoir qui j'étois, elle connoîtroit la cause de ma fuite, & ne l'attribueroit qu'au respect que je lui portois, étant trop honnête homme pour vouloir abuser des droits qu'elle m'avoit donné sur son cœur.

Je m'affermis si bien dans cette pensée, que profitant du crédit qu'Oronte m'avoit donné auprès d'un homme auquel il souffermoit une grande quantité de terres, je montai à cheval, & me rendis chez lui, où m'étant fait compter une somme assez forte, je ne voulus plus rentrer dans ce fatal Pays ; & sans sçavoir précisément où j'allois, je quittai le Poitou pour gagner l'Auvergne ; de-là je me rendis dans le Languedoc, ne séjournant partout que le tems qu'il falloit précisément pour que mon cheval ne vînt pas à

me manquer ; je fus à Montpellier, & de-là à Cette, où je m'embarquai pour aller à Rome.

J'avois si bien ménagé mon argent que j'arrivai dans cette superbe Ville, ayant encore de quoi y passer quelques mois sans crainte. Je ne vous dis point que mon amour me suivit partout ; il vous est aisé de juger qu'il ne s'est jamais ralenti. Le Portrait que Florinde m'avoit donné faisoit tous mes plaisirs ; je m'entretenois sans cesse avec lui, & je me justifiois à lui, comme s'il eût pû me pardonner. J'avois quitté les noms de Lisarque & d'Erasme, afin que si Oronte envoyoit sur mes traces, on ne pût me découvrir, & je pris celui de Néandre qui fut le premier qui s'offrit à ma pensée, sous lequel j'arrivai à Rome.

Je visitai avec exactitude cette superbe Ville ; & comme ma curiosité étoit mêlée d'un air de tristesse qui me faisoit croire indifferent aux

belles chofes que j'examinois; un jour que j'étois dans cette occupation au Capitole, je vis affez près de moi un jeune Cavalier, dont l'air & la bonne mine attirant mes regards avec une attention que je n'avois encore eue pour perfonne, nos yeux fe rencontrerent, nous nous faluâmes; & comme de concert nous avançâmes l'un vers l'autre: Vous me paroiffez être nouvellement en ces lieux, me dit-il, & vous me feriez un plaifir extrême fi vous vouliez permettre que je vous accompagnaffe dans tous les endroits où votre curiofité vous obligera d'aller; il y a déja quelque tems que je fuis à Rome, ainfi je pourrai vous y être utile.

Je n'y fuis que depuis quatre jours, lui répondis-je, & fi je croyois ne vous point incommoder, j'accepterois l'offre obligeante que vous me faites. A ce que je vois, reprit-il, nous fommes François l'un & l'autre,

& c'eſt un ſi grand agrément dans un pays étranger que de ſe trouver avec des gens de ſa Nation, que quoiqu'il y en ait pluſieurs ici qui ſeroient charmez de vous avoir, je vous prie de me préferer. Je m'appelle Alphonſe, ma famille eſt établie à Paris, je n'ai plus de pere, & mon bien étant conſiderable, ma mere a conſenti à l'ardeur que j'avois de voyager. J'ai pris une forte inclination pour vous d'abord que je vous ai vû; ainſi je vous conjure de venir partager l'appartement que j'occupe, & que nous faſſions nos voyages enſemble.

J'écoutois Alphonſe avec attention, & le détail qu'il me faiſoit de ſa famille m'ayant arraché des ſoupirs, il ſe douta que j'étois pénétré de quelque violent chagrin; il ne voulut pas s'en inſtruire en ce moment, mais il me preſſa ſi fortement de ne lui pas refuſer de loger avec lui & de ne nous point quitter, que

ſans ſçavoir à quoi cette connoiſſance me meneroit, me laiſſant ſeulement entraîner au penchant que je me ſentois pour lui, je lui accordai ſa demande. Je fus bientôt inſtallé chez Alphonſe; mon équipage étant trop ſimple pour être difficile à tranſporter; il étoit très-bien logé, deux Laquais & un Valet de Chambre compoſoient ſon domeſtique. Comme il y avoit deux lits dans ſa chambre, il voulut que j'en occupaſſe un : nous ſoupâmes enſemble, & je trouvai tant de charmes dans ſa converſation, & il y joignit une ouverture de cœur ſi parfaite, que je me ſentis forcé de lui apprendre mes malheurs. Ainſi lorſque nous fûmes ſeuls, je lui en fis un récit ſincere en ne lui taiſant que le nom de Florinde.

Alphonſe me parut ſenſible à ma peine, & me témoigna une vive reconnoiſſance de ma confiance. Mais, me dit-il, je ne ſuis point dans

votre erreur, Oronte vous a trompé ; vous n'êtes point son fils ; votre désespoir vous a aveuglé en vous ôtant la liberté de voir que la seule crainte que vous ne suivissiez votre Maîtresse, lui a fait trouver cet artifice, afin de vous obliger à l'oublier.

Ce discours me fit rêver quelques momens, & me flatta d'un peu d'espoir. Si j'en croyois mes sentimens, genereux Alphonse, lui répondis-je, je ne douterois point que je ne fusse d'une naissance relevée : mais quoi ! les petits ne peuvent-ils pas penser comme les grands, & ne voit-on pas tous les jours que dans une naissance obscure il est des ames dignes d'une haute fortune ? N'importe, me dit alors Alphonse, qui que vous soyez, je vous jure une éternelle amitié ; mes amis, mes biens, tout ce que je possede est à vous présentement, & y sera autant que je vivrai.

De pareilles protestations ne trou-

verent pas un cœur ingrat, & je fis mes efforts pour l'assurer de ma reconnoissance & de mon attachement. Il m'apprit qu'il y avoit déja long-tems qu'il voyageoit, & que c'étoit pour la seconde fois qu'il venoit à Rome où il résolut d'attendre le tems du Carnaval de Venise pour s'y rendre. Nous visitâmes tout ce qu'il y avoit à voir à Rome sans jamais nous séparer d'un moment, & plus nous vînmes à nous connoître, & plus nous nous attachâmes l'un à l'autre. Enfin nous partîmes pour Venise. Je ne ferai point de détail de tout ce que nous y vîmes, & des divertissemens que les étrangers y goûtent, puisque je sçai que je parle à des personnes qui n'ignorent de rien.

Nous quittâmes Venise pour nous rendre à Milan, & de là à Gennes, d'où nous nous embarquâmes pour passer en Espagne, où nous restâmes quelques années; Alphonse fournit-

ſant ſans ceſſe à ce qui m'étoit neceſſaire. Enfin, après avoir paſſé huit ans à ſatisfaire notre curioſité, Alphonſe étant ſans engagement, & moi toujours amoureux, je le priai de permettre que je revinſſe en France. Cette propoſition ne lui fit aucune peine, ayant reçu des lettres de Cephiſe ſa mere, qui le preſſoient d'en reprendre la route. Comme nous étions en Eſpagne pour lors, nous nous rendîmes à Baïonne; mais j'y tombai ſi dangereuſement malade, que je ne pûs ſuivre Alphonſe à Paris qui étoit indiſpenſablement obligé de s'y rendre, ſelon ce que lui mandoit Cephiſe. Il me quitta avec une douleur extrême, & laiſſa près de moi ſon Valet de Chambre, avec ordre de ne me point abandonner; il ne borna pas là ſon attention, il me força d'accepter une lettre de crédit chez un Banquier qu'il avoit à Baïonne, & me dit adieu en me faiſant pro-

mettre de le rejoindre auſſi-tôt que je ſerois en état de me mettre en chemin.

Il partit, & je reſtai encore ſix ſemaines après ſon départ ſans pouvoir ſortir de la chambre. Enfin je me rétablis, & je me vis bientôt en état d'aller rejoindre ce généreux ami. Je m'y préparois lorſqu'un jour ſortant de chez moi pour aller prendre l'air, je vis un homme qui me regardoit avec attention; cela me le fit examiner, & l'ayant reconnu pour le fils de celui à qui Oronte ſoufermoit ſes Terres, le même qui m'avoit donné de l'argent lorſque je quittai le Poitou, je courus à lui, dans le tems que, me reconnoiſſant auſſi, il venoit à moi. Ah Seigneur, me dit-il, que je ſuis heureux de vous trouver ici, que votre fuite a couté de pleurs, & que votre retour va faire de plaiſir à Oronte, & cauſer de joie à votre pere. Ce diſcours me ſurprit, & ne

voulant pas tarder à m'éclaircir de ce qu'il ſignifioit, je le fis entrer chez moi, & le priai de m'expliquer ce qu'il venoit de dire.

Je vois bien, Seigneur, me répondit-il, que vous croyez être le fils d'Oronte, mais vous ſeul aujourd'hui êtes dans cette erreur. Orophane, homme riche & de condition, eſt votre pere, & toute notre Province eſt inſtruite de cette vérité; la douleur de votre départ ayant contraint Oronte à la publier pour pouvoir vous faire retrouver. Alors il m'apprit que lorſqu'Oronte me retint en Poitou, c'étoit par l'ordre d'Orophane mon pere, qui étant obligé d'aller en Bretagne, voulut que j'y attendiſſe ſon retour; mais qu'y étant reſté plus de tems qu'Oronte ne l'avoit crû, ce fidele ſerviteur voyant mon attachement pour Florinde, avoit réſolu de m'en détourner, en me faiſant croire que j'étois ſon fils, qui me ſçachant hon-

nête homme, ſe doutoit bien que je ne voudrois pas abuſer de la crédulité d'une perſonne de la condition de Florinde, en paſſant près d'elle pour ce que je n'étois pas; mais que ma fuite l'ayant mis au déſeſpoir, il avoit envoyé ſur toutes les routes avec les noms differens d'Eraſme & de Liſarque, croyant que je prendrois l'un ou l'autre; & qu'après une inutile recherche de la part de ceux qu'il avoit employez, il ſe réſolvoit à la faire lui-même, quand Orophane ſon Maître revint en Anjou, d'où il ſe rendit en Poitou chez Oronte.

Vous pouvez juger, continua ce jeune homme, de la douleur d'un pere qui venoit avec empreſſement pour voir un fils qui, ſur le récit qu'on lui en avoit fait, étoit digne de toute ſa tendreſſe. Il ne s'amuſa point à faire des reproches à Oronte, voyant bien qu'il n'avoit peché que par excès de zele. Comme il avoit

reçû des lettres de Paris qui vous étoient adreſſées, Orophane les ouvrit, & comprit par ce qu'il y lut que vous aviez formé des engagemens ſecrets avec celle qui vous écrivoit. Alors il ne douta plus que le déſeſpoir où vous étiez de n'avoir qu'une naiſſance obſcure, ne vous eût porté à fuir. Enfin, Seigneur, Orophane votre pere, & un frere que vous avez d'un premier lit, n'ont rien négligé pour avoir de vos nouvelles depuis près de neuf ans que vous êtes parti ſans qu'ils en ayent rien appris. Il y a un mois que je ſuis arrivé à Baïonne pour des affaires de famille, dont mon Pere m'a chargé, & je me trouve trop heureux d'avoir fait ce voyage, puiſque je vous revois; & que j'ai pû vous inſtruire le premier de ce qui a cauſé votre malheur, & de ce qui va faire votre bonheur.

Je vous ai trop bien marqué l'état de mon ame, continua Eraſme,

pour que vous puissiez douter de l'excès de ma joye à ces nouvelles. J'embrassai mille fois celui qui me les donnoit, & profitant du secours généreux qu'Alphonse m'avoit laissé, je partis de Baïonne avec son Valet de Chambre, & me rendis en Anjou à la Terre de mon Pere, où le fils du Fermier m'avoit dit que je trouverois Oronte; je le fis demander de la part d'un homme qui lui apportoit des nouvelles de Lisarque. A ce nom il courut à mon Pere, qui voulant voir aussi qui c'étoit, ordonna qu'on me fît entrer. Il étoit assis dans un fauteuil, le bras appuyé sur une table duquel il soutenoit sa tête; Oronte étoit de bout vis-à-vis de lui. Aussi-tôt que je parus, Oronte s'avança à moi, mais malgré neuf ans d'absence, & une longue maladie, il me reconnut dans le moment, & se jettant aux pieds d'Orophane: Ah, Seigneur! lui dit-il, le voilà lui-même cet

Erafme. Il n'avoit pas achevé de parler que j'étois aux genoux d'Orophane, les embraffant avec un tranfport que la nature feule pouvoit exciter; je m'étois d'abord fenti ému en le voyant. Pour lui, il le fut fi vivement qu'il n'eut pas la force de prononcer un feul mot; il me tint une heure dans fes bras, n'exprimant fa joye que par fes larmes; j'y mélois les miennes, & le fidele Oronte nous embraffoit l'un & l'autre, en faifant mille cris de joye.

Enfin, cette touchante fcene fit place aux explications; j'inftruifis mon Pere de tout ce qui m'étoit arrivé, & comment j'avois appris que j'avois le bonheur d'être fon fils.

Ce tendre Pere me dit à fon tour les raifons qu'il avoit eu de cacher ma naiffance, & me reprenant avec douceur du tort que j'avois eu de quitter Oronte, il me fit connoître qu'il

ſçavoit mon amour & mes engagemens.

Je me rejettai à ſes pieds, lui avouai tout, & lui montrant le Portrait de Florinde, je le ſuppliai de me pardonner ma faute en faveur de ſa cauſe. Il examina cette peinture quelque tems ſans rien dire, puis relevant ſes yeux ſur moi : Oui, mon cher Eraſme, me dit-il, je te le pardonne ? Hé pourquoi n'éxécuterois-je pas à ton âge les effets d'une paſſion dont ma vieilleſſe n'a pas été exempte, & ſans laquelle je ſerois privé d'avoir un fils ſi cher ? Je ſçai plus, continua-t'il, en m'embraſſant, je ratifie tes engagemens ; Florinde eſt libre encore, mais c'eſt à condition que tu donneras quelques jours à l'amour d'un pere que ta perte avoit accablé de douleur.

Cette promeſſe m'offroit un ſort trop doux pour ne pas conſentir à tout ; & quelqu'impatience que j'euſſe de venir aſſurer Florinde de

ma fidelité, & d'embrasser mon frere & mon ami, je me rendis aux tendres sollicitations d'un pere que je ne pouvois trop aimer & respecter. Je ne voulus point renvoyer le Valet de Chambre d'Alphonse, me faisant un plaisir extrême de le surprendre, croyant bien qu'il avoit perdu l'espoir de me revoir, puisqu'il s'étoit passé huit mois depuis notre séparation; car pour vous abréger mon récit, je ne vous ai point fait une exacte mention des tems & des lieux, & j'en use encore de même, en vous disant que j'ai resté deux mois en Anjou, pendant lesquels mon pere écrivit à Orophane mon frere qu'il avoit eu de mes nouvelles, & que je serois incessamment auprès de lui. Enfin, jugeant que je brûlois d'être à Paris, il me permit de m'y rendre. Ainsi après m'avoir donné un plein pouvoir de m'unir authentiquement aveo ma chere Florinde, il me laissa partir.

Nous arrivâmes hier, le Valet de Chambre d'Alphonse & moi, qui me mena d'abord à la maison de Cephise, où j'esperois le trouver; je me fis annoncer sous le nom de Neandre. Comme apparemment ce généreux ami s'étoit souvent entretenu de moi, Cephise me reçut en homme qui ne lui étoit pas inconnu.

Elle m'apprit tout ce qui lui étoit arrivé depuis notre séparation, & ses engagemens avec la belle Camille: comme dans son récit elle nomma plusieurs fois Florinde, je la suppliai de me dire qui elle étoit, & reconnoissant que c'étoit celle que j'adorois, je rendis mille graces au Ciel de ce que j'allois être encore plus étroitement uni avec un ami à qui j'avois de si grandes obligations. J'instruisis Cephise de la cause de ma joye, & elle y fut aussi sensible que si j'eusse été son fils; & m'ayant appris qu'il étoit ici avec mon frere, Camille & Florinde, je pris la réso-

lution d'y venir aujourd'hui. Cephiſe m'en parut charmée, d'autant plus que ne pouvant quitter Paris, elle trouvoit par-là une occaſion favorable de preſſer Alphonſe & Camille de ſe rendre près d'elle pour terminer leur union à laquelle je brûle de joindre celle de ma chere Florinde avec moi.

Eraſme ceſſa de parler, & les embraſſemens recommencerent de part & d'autre avec cette franchiſe qu'inſpire l'amour parfait, & la véritable amitié. Toute la compagnie félicita Florinde ſur l'heureux changement qui lui arrivoit, & il ſembla que l'arrivée de l'aimable Eraſme eût renouvellé la tendreſſe & l'eſtime qui uniſſoit cette douce ſocieté. Après que les marques de bienveillance eurent été prodiguées de tous côtez, Uranie qui ne s'occupoit jamais que du plaiſir d'en procurer à ſes amis, leur dit qu'elle étoit d'avis que l'on retournât à Paris dès le

lendemain : nos amuſemens, ajouta-t'elle, ne pouvant rien produire de plus intereſſant que la double union dont nous devons être témoins.

Tout le monde ſouſcrivit à cet Arrêt, & comme le récit d'Eraſme n'avoit pas laiſſé d'être long, on n'eut que le tems de faire quelques tours de promenade, dans leſquels Florinde & Eraſme réunirent leurs penſées & lenrs cœurs avec d'autant plus de joye, qu'ils ne devoient plus être ſéparez. Alphonſe & Camille avoient la même ſatisfaction, & ſe la témoignerent avec autant d'ardeur; & quoique Thelamon, Orophane, Eraſme, Uranie, Felicie, & Julie fuſſent au comble de leurs vœux par une poſſeſſion tranquille, leur amour n'en étoit pas moins vif, & ils ſe parloient le même langage dont Alphonſe & Eraſme entretenoient Camille & Florinde. Ce fut avec ces tendres diſpoſitions que cette belle Compagnie fut ſe mettre à table. L'Eſprit, l'Amour & la con-

fiance étant du repas, on ne peut douter des plaisirs qui s'y goûterent, ausquels on fit succeder ceux d'une nuit que la joye & l'espérance fit trouver des plus douces, & digne des amusantes journées qu'on avoit passées dans la maison d'Uranie. Ce qui doit prouver aux hommes que l'agrément de la societé consiste dans l'union, & que cette union ne se peut former que par la sagesse, l'esprit, les bonnes mœurs, & la cordiale amitié, qualitez que l'on acquiert facilement lorsque l'on veut profiter de son étude & de sa science pour reflechir sur soi-même préférablement à l'occupation frivole de fronder les autres.

Fin du quatriéme Tome.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des sceaux, *La suite des Journées Amusantes*, & j'ai cru qu'elle seroit aussi agréable au Public que ce qu'il en a déja vû. Fait à Paris ce premier Avril 1724.

Signé, HOUDARD DE LA MOTTE.

